

*Yves Charles Morin*

## Syncope, apocope, diphtongaison et palatalisation en galloroman: problèmes de chronologie relative

Dans cette présentation,<sup>1</sup> j'examinerai une série de cas qui mettent en relief l'emprise de la doxa — dont Lass disait encore récemment: «the longer it exists, the less succeeding generations or practitioners tend to know or remember (if they ever knew) or even care about how it came into being, or what supports its main tenets [...] In many important cases we may be passing on, as precious and firmly held beliefs, replicas of assertions that someone somewhere once made, transformed into Articles of Faith.» (Lass 1997: 5–6) — telle qu'elle apparaît dans les manuels universitaires récents surtout destinés à la préparation aux concours français pour l'enseignement.<sup>2</sup> J'examinerai plus spécifiquement

---

<sup>1</sup> J'aimerais dédier ce travail à la mémoire de Ton Dees, qui m'avait accueilli si chaleureusement dans son laboratoire à l'Université libre d'Amsterdam en 1987 et qui m'avait alors initié aux méthodes de recherches sur les grands corpus. On trouvera ici quelques données recueillies pendant ce stage. J'aimerais aussi remercier pour leur précieuses suggestions, les personnes qui sont intervenues dans mes présentations au congrès annuel de l'Association canadienne de linguistique à Montréal en 1985 (cf. note 34) et à des conférences données à l'Université de Calgary en 1997 (cf. note 43) — en particulier MM. Robert Murray et Douglas Walker. La présente recherche a été subventionnée en partie par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et par le Gouvernement du Québec (F.C.A.R.), qui m'ont permis entre autres de développer de nombreux outils de recherches, dont une banque informatisée des régions d'oïl de l'ALF mise à profit pour cette recherche.

<sup>2</sup> Mon intention à l'origine était de limiter mes observations à quelques manuels ou cahiers d'exercices récents et de comparer leurs traitements à ceux de quelques manuels plus anciens. J'ai été amené à élargir cette base de comparaison sans toujours disposer de la documentation nécessaire pour mettre en évidence l'évolution des analyses dans les manuels plus anciens, ni retracer leurs sources dans les revues savantes. À l'exception du manuel de(s) Bourciez pour lequel j'ai pu consulter les éditions de <sup>8</sup>1937, <sup>9</sup>1958 et 1967, mes informations proviennent de la dernière édition citée dans les références. Lorsque je renvoie à l'un de ces manuels, j'indiquerai le plus souvent deux dates, celle de la première édition, suivie de celle de l'édition consultée, p. ex. Meyer-Lübke (<sup>1</sup>1908; <sup>4/5</sup>1934), pour rappeler que l'information pouvait être — mais n'était pas nécessairement — dans une des éditions antérieures. Les références renvoient normalement aux pages, sauf pour les manuels classiques ayant eu plusieurs éditions, pour lesquels le numéro de paragraphe (§) est relativement stable. Lorsque je parle de l'analyse d'un des auteurs de ces manuels, il faut comprendre «l'analyse adoptée» par cet auteur; l'identification des sources, rarement mentionnées dans la plupart des manuels, nécessiterait beaucoup de recherches. Les transcriptions phonétiques des différents auteurs ont été transposées dans l'alphabet phonétique de l'API (révisions de 1993 et 1996). Le signe ° devant une forme indique qu'elle est reconstruite, le signe \* qu'elle est fautive.

des problèmes de chronologie relative pour la syncope, l'apocope, la diphtongaison et la palatalisation dans l'évolution du latin jusqu'au français dit «prélittéraire».

La chronologie relative des changements historiques s'organise plus ou moins facilement à partir de l'échelle de temps que fournit la syncope des pénultièmes atones du latin. Cette syncope — attestée très tôt dans certains mots comme LĀRĪDŪM, déjà devenu LĀRDŪM en latin classique — s'est poursuivie plus ou moins intensément dans les différentes langues romanes, surtout en français où elle a fini par affecter tous les mots héréditaires avant la rédaction des premiers textes littéraires.<sup>3</sup>

type	...	-r_d- LĀRĪDŪM	-p_t- RĒPŪTŪM	...	-m_t- FRĒMĪTŪM    CŌMĪTĒM		...	-v_ta- DĒBĪTĀ	-v_tu- CŪBĪTŪM	...
<b>sync. 1...</b>	<b>x</b>									
<b>sync. 1a</b>		<b>lar<u>du</u></b>								
<b>sync. 1b</b>			<b>re<u>ptu</u></b>							
...			<b>re<u>ttu</u></b>							
réduction					frēm <u>e</u> tə	kōm <u>e</u> tə		dev <u>e</u> tə	kov <u>e</u> tə	
<b>sync. ...</b>				<b>x</b>	frī <u>e</u> m <u>e</u> tə	kōm <u>t</u> ə				
dipht. <i>e</i>					<b>frī<u>e</u>m<u>t</u>ə</b>	<b>kōm<u>t</u>ə</b>				
<b>sync. 2a</b>					—	—				
dipht. <i>o</i>							<b>x</b>			
<b>sync. 2...</b>								<b>dev<u>t</u>ə</b>		
<b>sync. 2b</b>									kov <u>e</u> də	
sonorisation									<b>kov<u>d</u>ə</b>	
<b>sync. 2c</b>										<b>x</b>
<b>sync. 2...</b>										
dipht. frse										
dégémination										
apocope										
...										
a. fr.		<i>lar<u>t</u></i>	<i>re<u>t</u></i>		<i>frī<u>e</u>nt<u>e</u></i>	<i>cont<u>e</u></i>		<i>det<u>e</u></i>	<i>cod<u>e</u></i>	

Tableau 1. Progression de la syncope

Le tableau 1 résume succinctement la chronologie relative proposée dans beaucoup de manuels récents pour les changements rappelés plus haut, ainsi que pour la sonorisation des obstruantes sourdes intervocaliques. Il note sur l'axe horizontal une partie des contextes qui déterminent la progression de la syncope en commençant, à gauche, par les contextes les plus propices; on peut y voir, à titre d'exemple, l'ordre fourni par les contextes consonantiques *r—d*, *p—t*, *m—t*, et *v—t*. Le poids phonétique des voyelles finales peut aussi

<sup>3</sup> On trouve dans ces textes, des proparoxytons graphiques comme *angele* ou *imagine*, probablement des emprunts au latin médiéval, qui se comportent le plus souvent comme des paroxytons dans la métrique du vers. Ces proparoxytons ont fini par perdre l'ensemble de leur syllabe finale. Ceci pourrait provenir de l'amuïssement de la consonne se trouvant entre les deux voyelles post-toniques, comme cela s'est aussi produit plus tôt dans l'évolution d'autres proparoxytons héréditaires ou savants tels que °FĒCĀTŪM, ĀNĀTĒM, LAMPĀDĀM, ĒPĪSCŌPŪM > *foie*, *ane* 'cane', *lampe*, *evesque*, ou d'autres mécanismes encore (cf. De la Chaussée 1981; <sup>2</sup>1988). On ignorera ici l'évolution des proparoxytons dont l'attaque de la syllabe finale a été effacée.

intervenir dans la chronologie. Il est souvent proposé que la voyelle ouverte *a* en syllabe finale a eu pour effet d'accélérer la syncope, ce qui est pertinent dans le tableau 1 pour le contexte *v—t*, divisé en *v—ta* et *v—tu*; de la même manière, la voyelle *a* dans l'antépénultième aurait ralenti la syncope (ce qui n'apparaît pas dans ce tableau).

Sur l'axe vertical, on a numéroté plus ou moins arbitrairement plusieurs étapes de cette syncope (1a, 1b, 2a, 2b...); les étapes 1 correspondent à ce qu'on appelle souvent la *syncope latine*, les étapes 2 la *syncope romane*. Les autres changements historiques — que l'on considère comme relativement ponctuels par rapport à la syncope — peuvent ainsi être ordonnés par rapport à ces différentes étapes. Dans ce tableau, la diphtongaison de [ɛ] roman en [iɛ] se produit *avant* la syncope 2a. Elle affecte donc le mot FRĒMĪTŪM [ˈfr̥emeto], dont la voyelle [ɛ] est dans une syllabe ouverte au moment où la diphtongaison du [ɛ] roman est active. La syncope 2a s'applique ensuite, mais *avant* la diphtongaison du [ɔ] roman en [uɔ], expliquant ainsi pourquoi la voyelle accentuée de CŌMĪTĒM [ˈkɔ̄mete] devenu [ˈkɔ̄mte] ne se diphtongue pas, puisqu'elle se trouve dans une syllabe fermée au moment où la diphtongaison du [ɔ] roman est devenue active.

La chronologie adoptée dans les manuels universitaires s'inspire certainement plus des travaux de Straka (1953; 1956) que des travaux antérieurs que ce dernier a pu faire connaître. Là où Straka ne se prononce pas, le consensus disparaît; les manuels peuvent alors soit éviter de traiter les changements non abordés dans son travail, comme dans le cas de la dégémination et de la simplification des groupes consonantiques (que j'ai, pour simplifier les tableaux, regroupées dans la même case sous la rubrique «dégémination»), soit choisir des analyses divergentes reprises à des manuels plus anciens, comme dans le cas de l'évolution de NĪGRŪM > *neir*, puis *noir*, comme nous verrons plus tard.

Les sources de Straka sont plus difficiles à établir. Celui-ci renvoie parfois explicitement aux travaux de Krepinsky (1913; 1931) et au manuel de Meyer-Lübke (1908, dont les dernières éditions sont probablement 4/5 1934). Il peut accepter ou réfuter les analyses de ce dernier; souvent, il adopte des solutions divergentes sans nécessairement expliquer pourquoi il écarte alors les solutions antérieures, ni mentionner d'autres sources; certaines de ses propositions pourraient donc être originales.

## 1 La diphtongaison romane: [ɛ] et [ɔ] dans *friente* 'bruit, terreur' et *conte* 'comte'

C'est probablement à Krepinsky (1931), par l'intermédiaire de Straka (1953), que l'on doit l'illustration la plus connue et la plus influente de la chronologie relative pour rendre compte des irrégularités apparentes de la diphtongaison romane dans les proparoxytons. Si le [ɛ] roman se diphtongue dans FRĒMĪTŪM<sup>4</sup> > a. fr. *friente*, mais non le [ɔ] roman dans CŌMĪTĒM > a. fr. *conte*, c'est — comme il vient d'être dit — que la diphtongaison du [ɛ] s'est

<sup>4</sup> Le nom *friente* est pratiquement toujours féminin en a. fr. (sauf chez Marie de France, cf. FEW: 3.774) et pourrait provenir d'un étymon \*FRĒMĪTĀM; Wartburg, cependant, estime que le changement de genre résulte d'une analogie récente sur le modèle de noms abstraits comme *crainte*.

produite avant la syncope dans le contexte *m—t* et celle du [ɔ] après, comme il apparaît aussi dans le tableau 2a, qui de plus met en évidence que le [ɛ] roman ne s'est pas diphtongué au cours de l'évolution de GĒNĪTŪM > a. fr. *gent*, cette fois parce que la syncope dans le contexte *n—t* était plus ancienne et avait fermé la syllabe avant que la diphtongaison ne soit active; celle-ci s'est appliquée au [ɔ] roman de °IŌŪĒNĒM (lat. classique IŪŪĒNĒM) > a. fr. *jue(f)ne*, qui se trouvait alors en syllabe ouverte, parce que la syncope a été plus tardive dans le contexte *v—n*.

étymon	GĒNĪTŪM [ <sup>1</sup> dʒenetɔ]	FRĒMĪTŪM [ <sup>1</sup> fremeto]	CŌMĪTĒM [ <sup>1</sup> komete]	°IŌŪĒNĒM [ <sup>1</sup> dʒɔvene]
syncope 1	[ <sup>1</sup> dʒento]	—	—	—
diphtongaison de [ɛ]	—	[ <sup>1</sup> friemeto]	—	—
syncope 2a		[ <sup>1</sup> friemto]	[ <sup>1</sup> kɔmte]	—
diphtongaison de [ɔ]				[ <sup>1</sup> dʒuɔvene]
syncope 2b				[ <sup>1</sup> dʒuɔvne]
...				
ancien français	<i>gent</i>	<i>friente</i>	<i>conte</i>	<i>jue(f)ne</i>

**Tableau 2a.** Syncope et diphtongaison romane (selon Krepinsky)

Cette chronologie se retrouve dans les manuels de Fouché (<sup>1</sup>1958; <sup>2</sup>1969: 468), Édouard / Jean Bourciez (1967: §141 Rem. i; mais elle n'était pas dans l'édition de Édouard Bourciez <sup>9</sup>1958), Lanly (<sup>1</sup>1971; <sup>3</sup>1978: 123), De la Chaussée (<sup>1</sup>1974; <sup>3</sup>1989: 183), Pierret (<sup>1</sup>1981; <sup>3</sup>1994: 147–149), Zink (<sup>1</sup>1986; <sup>3</sup>1991: 40, 181) et Joly (1995: 41, 79).

Meyer-Lübke (<sup>1</sup>1908; <sup>4/5</sup>1934: §211, p. 185) en donne une explication différente. La diphtongaison se serait produite également dans les deux mots issus de FRĒMĪTŪM et CŌMĪTĒM, mais aurait régressé dans le deuxième, comme je l'ai fait paraître dans le tableau 2b. Ce dernier ne discute pas explicitement des évolutions de GĒNĪTŪM et de °IŌŪĒNĒM. Il aurait probablement aussi admis une syncope ancienne pour le premier. Quant à °IŌŪĒNĒM, on peut aussi supposer une syncope plus tardive, permettant à la différenciation de la diphtongue [uɔ] > [ue] d'être assez avancée pour bloquer la régression.

étymon	GĒNĪTŪM [ <sup>1</sup> dʒenetɔ]	FRĒMĪTŪM [ <sup>1</sup> fremeto]	CŌMĪTĒM [ <sup>1</sup> kometo]	°IŌŪĒNĒM [ <sup>1</sup> dʒɔvene]
syncope 1	[ <sup>1</sup> dʒento]	—	—	—
diphtongaison de [ɛ, ɔ]	—	[ <sup>1</sup> friemeto]	[ <sup>1</sup> kuɔmto]	[ <sup>1</sup> dʒuɔvene]
syncope 2a		[ <sup>1</sup> friemto]	[ <sup>1</sup> kuɔmto]	
régression			[ <sup>1</sup> kɔmto]	
différenciation				[ <sup>1</sup> dʒuevene]
syncope 2b				[ <sup>1</sup> dʒuevne]
...				
ancien français	<i>gent</i>	<i>friente</i>	<i>conte</i>	<i>jue(f)ne</i>

**Tableau 2b.** Syncope et diphtongaison romane (selon Meyer-Lübke)

Il n'y a rien d'improbable dans l'analyse de Meyer-Lübke, la régression de la diphtongue [uɔ] > [o] est un changement historique possible, parfois proposé pour les parlers italiens, où elle serait beaucoup plus fréquente que la régression [iɛ] > [ɛ] (en particulier, dans les

dialectes toscans). Elle pourrait avoir été favorisée en français lorsque suit une consonne nasale dans la même syllabe. Straka n'a aucune objection empirique: «Cette explication [de Meyer-Lübke] ne nous satisfait pas» (Straka 1953: 255), il préfère tout simplement la solution de Krepinsky.

De toute façon, les bases empiriques sur lesquelles s'appuie cette chronologie sont très réduites. Il n'y a apparemment que deux formes pertinentes pour l'absence de diphtongaison du [ɔ] roman devant *-mVtV*: CÖMĪTĒM (FEW: 4.486) et DÖMĪTĀM > a. fr. *donte* (cf. FEW: 3.132b, qui analyse les masculins du type *ᵹdonte* et *ᵹdont*, comme des formes refaites sur le féminin). Pour la dernière, l'absence de diphtongaison pourrait résulter d'une analogie avec la voyelle atone du verbe *donter* < DÖMĪTĀRĒ. Quant à la première, le FEW note également des formes avec les diphtongues [uē] et [uā] issues de [uō]: a. fr. *quente* (Abbeville 1270, Boca 93), *quante* BenSMAureH., qui pourraient être aussi bien phonétiques que refaites par analogie sur la forme *cuens* du cas-sujet. Philipon (1914: 542) remarque aussi que «l'entrave n'empêche pas la diphtongaison: *coente* et à la protonique *coentesse* I 21 [1292], *cuente* I 22 [1293]». La banque des chartes de Dees (1980) contient aussi une forme *cuente* (1279, Franche-Comté).

L'interprétation de ces données dépend aussi fondamentalement des hypothèses admises pour la diphtongaison du [ɔ] ouvert devant consonne nasale. Il est vraisemblable que cette diphtongaison est un phénomène surtout picard et lorrain, marginalement normand (ALF: carte 147, *bon*). L'atlas de Dees (1980: cartes 120, 121) montre que les graphies du lexème *ᵹbon* dans les chartes du XIII<sup>e</sup> siècle sont très variables dans le domaine d'oïl, et que les formes diphtonguées, surtout écrites *boin(s)* au masculin et *boine(s)* au féminin, ne sont fréquentes de manière significative que dans les régions où elles apparaissent aussi dans l'ALF. On n'observe par contre pratiquement aucune variation régionale pour les graphies médiévales du lexème *ᵹcomte*, qui s'écrit presque toujours *cuens* au cas-sujet, rarement *coens*, *quens*, *coins* ou *coeins*.<sup>5</sup> Les graphies *coms* et *cons* sont exceptionnelles, contrairement aux graphies *bon(s)* pour *ᵹbon*. Il est donc possible que la graphie, et probablement aussi la prononciation, de *ᵹcomte* a été «institutionnalisée» très tôt à partir d'usages régionaux qu'il est encore difficile de préciser, tant pour le cas-sujet que pour le cas-régime. On ne peut assurer la justesse de la chronologie relative de la diphtongaison de [ε] et de [ɔ] sur des bases empiriques aussi tenues (cf. aussi Spore 1972: 128).

## 2 Syncope et sonorisation: le cas de *code* et *dete*

On admet souvent, après Neumann (1890: 559–563), que la syncope de la pénultième atone se produit plus tôt dans les proparoxytons ayant une syllabe finale en *a*.<sup>6</sup> Ceci permet

<sup>5</sup> Le cas-régime est presque exclusivement écrit *conte(s)* ou *comte(s)*. Cette information n'apparaît pas dans l'atlas de Dees (1980), cependant, qui ne mentionne pas les mots dont les graphies sont trop uniformes pour permettre la localisation des textes littéraires.

<sup>6</sup> Meyer-Lübke (<sup>4/5</sup>1934: §123) rappelle qu'il avait fait «[eine] ausgesprochene Vermutung» au même effet dans sa *Grammaire des langues romanes* (Meyer-Lübke 1890: §336).

d'expliquer pourquoi la sonorisation de -T- > [d] s'observe dans CŪBĪTŪM > a. fr. *code*, mais non dans DĒBĪTĀ > a. fr. *dete*, comme il apparaît dans le tableau 3. La syncope (2b) a mis en contact le [t] < -T- avec le [v] < -B- dans le continuateur de DĒBĪTĀ, bloquant ainsi l'action de la sonorisation, qui n'est devenue active qu'après. La syncope (2c), plus tardive, affecte CŪBĪTŪM, alors que la sonorisation responsable du passage -T- > [d] s'était déjà produite; cf. Meyer-Lübke (1890: §336), Bourciez (<sup>1</sup>1899; <sup>8</sup>1937: §15 Hist., §141 2° Hist.), Straka (1953: 280; 1956: 251).

étymon	<i>formes héréditaires</i>		<i>emprunts</i>
	DĒBĪTĀ	CŪBĪTŪM	
	[ <sup>1</sup> deveta]	[ <sup>1</sup> koveto]	DĒBĪTŪM, DĒBĪTĀ
syncope 2b	[ <sup>1</sup> devta]	—	
sonorisation	—	[ <sup>1</sup> kovedo]	
(emprunt)			[ <sup>1</sup> debeto, <sup>1</sup> debeta]
syncope 2c		[ <sup>1</sup> kovdo]	[ <sup>1</sup> depto, <sup>1</sup> depta]
diphthongaison française	—	—	
...			
ancien français	<i>dete</i>	<i>code</i>	<i>dete</i> (masc., fém.)

**Tableau 3.** Syncope et sonorisation

Les données anciennes et modernes, cependant, connaissent beaucoup d'exceptions à cette généralisation, que l'on peut, il est vrai, expliquer comme le résultat de réfections analogiques ou savantes. L'ancien français *sarge/serge*, par exemple, au lieu de \**sarche* attendu < SĒRĪCĀM/ °SARĪCĀM (FEW: 11.511b–513b), serait venu par l'intermédiaire de l'occitan, où la sonorisation serait régulière, selon Meyer-Lübke (1890: §336); cette hypothèse, cependant, n'est pas retenue par le FEW. Meyer-Lübke propose de voir dans la variante *coute* de *coude* une forme refaite sur le pluriel CŪBĪTĀ de CŪBĪTŪM. Bourciez (<sup>8</sup>1937: §122 2° Rem. II) souligne que de nombreuses formes verbales, telles que (*il*) *venge* < ŪĪNDĪCĀT, ont pu être refaites à partir de radicaux atones, dans ce cas *vengier* < ŪĪNDĪCĀRĒ, où la syncope aurait été plus tardive en position prétonique (étape 2c, ou plus tard). Wüest (1979: 140) préfère cependant y voir un effet de la variabilité d'application de deux changements contemporains.

La chronologie présentée dans le tableau 3 se retrouve dans les manuels de La Chaussée (<sup>1</sup>1974: 107–108; <sup>3</sup>1989: 111), Pierret (<sup>1</sup>1981; <sup>3</sup>1994: 147–149) et Joly (1995: 41). C'est probablement sous l'influence de Straka (1953: 280n2), qui l'avait repris à Meyer-Lübke (1890: §336; <sup>4/5</sup>1934: §123), que Jean Bourciez fera intervenir l'analogie du pluriel pour la variante *coute* de *coude* (cf. Édouard / Jean Bourciez 1967: §141 Rem. II – précision absente de Bourciez <sup>9</sup>1958). Pope (<sup>1</sup>1934; <sup>2</sup>1952: §353), par contre, offre une explication totalement différente, indépendante de la chronologie relative examinée ici.

Zink (<sup>1</sup>1986; <sup>3</sup>1991: 39–40, 182) prend des distances et suggère après Wüest (1979: 140) que la variation *coute* ~ *coude* reflèterait un conflit entre deux changements phonétiques contemporains ayant donné naissance à deux formes concurrentes; une position qu'adopte à son tour Andrieux-Reix (1993: 186). Laborderie (1994: 43, 45) présente ensemble la solution de Meyer-Lübke et celle de Zink, sans souligner qu'elles renvoient à des conceptions opposées sur les relations entre ces changements.

Wüest ne précise, ni le type de variation impliquée, ni son extension lexicale.<sup>7</sup> Il pourrait s'agir d'une distribution géographique. En effet au début du xx<sup>e</sup> siècle, les formes du type «coute» sont très localisées en galloroman septentrional (ALF: carte 330) et n'apparaissent que dans quelques régions (dont certaines ne connaissent pas le dévoisement des obstruantes en finale de mot). Leur distribution ancienne devait être le nord de la Normandie, la Picardie, et une grande partie de l'est du domaine d'oïl (y compris la Bourgogne et la Franche-Comté). Au contraire, pour les régions plus à l'ouest, Chauveau (1984: 131–132) souligne le voisement des continuateurs de -T- et -C- dans GĀBĀTĀM, °LENDĪTĒM (lat. classique LĒNDĒM), °PŪLLĪTRĀ (lat. classique PŪLLĪTĒR), SĀLĪCĒM > «jade/jède, lende, poudre, sauze/saude» avec une sonore, contrairement aux formes standard *jatte, lente, poutre* et *sausse* «saule» avec une sourde. Le voisement du continuateur de -C- dans PÖLLĪCĒM, PŪLĪCĒM, RŪMĪCĒM > «pouze, puze, ronze/ronde» (correspondant à *pouce, puce* et *ronce* dans la langue standard) est aussi spécifique à cette région, mais s'observe sur un territoire plus petit (surtout en Vendée, dans le Poitou et en Charente). Ces différences pourraient provenir, comme le suggère Chauveau (1984: 131), après d'autres, de chronologies relatives distinctes pour la syncope et la sonorisation selon les régions.

Il est également possible, cependant, que les distributions médiévales et modernes proviennent d'une normalisation régionale relativement récente, et qu'à l'origine il n'y avait pas de zones aussi tranchées, mais un territoire beaucoup plus vaste où les usages étaient assez partagés. C'est ce que suggèrent les deux attestations isolées de la variante «poudre» de *poutre*, une au nord du Cotentin (pt. 393)<sup>8</sup> et l'autre dans la Somme (pt. 279), très éloignées des régions de l'Ouest où ce type est bien implanté (ALF: carte 1080). De la même manière, le type «jade» de *jatte* appartient à la norme régionale de la Nièvre, loin également des régions de l'Ouest où ce type domine (ALF: carte 715).

Les données disponibles sont nettement insuffisantes pour choisir parmi les nombreuses hypothèses qui ont été évoquées ici. On ne peut tout simplement pas conclure sur la foi des données connues que la présence d'un *a* dans une syllabe finale ait favorisé la syncope de la pénultième atone (cf. aussi Wüest 1979: 140, selon qui la «loi de Neumann» aurait autant d'exceptions que d'exemples). Ce qui semble relativement certain, cependant, c'est que l'exemple DĒBĪTĀ > a. fr. *dete* souvent opposé à CŪBĪTŪM > a. fr. *code* pour illustrer cette chronologie (p. ex. Straka 1956: 251) n'est pas pertinent. Quelle que soit l'évolution héréditaire de DĒBĪTŪM, DĒBĪTĀ, celle-ci a vite été contrariée par l'emploi de ce terme dans les actes légaux et commerciaux, où sa prononciation s'est modelée sur le latin des clercs et peut-être même sur l'italien des banquiers lombards. Les continuateurs paroxytoniques, masculin de DĒBĪTŪM et féminin de DĒBĪTĀ, ne connaissent jamais que la consonne sourde -t-, ainsi: *dete* et non \**dede*.<sup>9</sup>

<sup>7</sup> Les travaux de Pensado Ruiz (1984: 294–303) et de Ranson (1999) font apparaître l'importante de la variation lexicale pour la sonorisation en espagnol.

<sup>8</sup> Le type «poudre» n'apparaît cependant pas dans l'enquête plus récente de l'ALN (carte 955).

<sup>9</sup> Cf. aussi Hasselrot (1939: 40–42) pour l'évolution particulière de DĒBĪTŪM et CŌMPŪTŪM en francoprovençal.

## 3 Diphtongaison française, dégémination, apocope

étymon	PĪLŪM	ĚCCĪLLŪM	TĚLĀM	ĚCCĪLLĀM
	/ˈpelo/ [ˈpeːlo]	/etˈtsello/ [etˈtsĕllo]	/ˈtela/ [ˈteːla]	/etˈtsella/ [etˈtsĕlla]
dipht. française	[ˈpe̞ilo]	—	[ˈte̞ila]	—
dégémination		[eˈtselo]		[eˈtsela]
apocope	[pe̞i]	[eˈtsel]	—	—
...				
a. fr. primitif	<i>peil</i> ‘poil’	<i>icel</i> ‘celui’	<i>teile</i> ‘toile’	<i>icele</i> ‘celle’

Tableau 4a. Diphtongaison française, dégémination et apocope

Le tableau 4a présente la chronologie, la plus souvent implicite, entre la diphtongaison française, la dégémination et l’apocope. La diphtongaison affecte les voyelles allophoniquement longues en syllabe ouverte, comme dans PĪLŪM [ˈpeːlo] > a. fr. *peil* ‘poil’ et TĚLĀM [ˈteːla] > *teile* ‘toile’, mais non celles qui étaient allophoniquement brèves en syllabe fermée (en particulier devant une consonne géminée), comme dans ĚCCĪLLŪM [etˈtsĕllo] > *icel* ‘celui’ ou ĚCCĪLLĀM [etˈtsĕlla] > *icele* ‘celle’.

Sous la rubrique «dégémination», il faut comprendre la réduction des groupes consonantiques pour les analyses qui supposent que celle-ci se fait directement (comme Zink <sup>3</sup>1991: 124) sans passer par une étape intermédiaire où les deux consonnes en contact se seraient assimilées pour former une consonne géminée, p. ex. RŪPTĀM > [ˈropta] > [ˈrofta] > [ˈrotta] > a. fr. *rote* [ˈrotə] ‘route’ ou CŪBĪTŪM > [ˈkobeto] > [ˈkovedo] > [ˈkovdo] > [ˈkoddo] > a. fr. *code*.

L’argument invoqué pour établir cette chronologie est le suivant: si la diphtongaison française s’était produite après la dégémination, elle se serait étendue aux voyelles anciennement suivies de consonnes géminées: /etˈtsello/ [etˈtsĕllo] > \*/etˈtsel/ [eˈtseːlo] > \*[eˈtse̞ilo] (cf. p. ex. Zink <sup>3</sup>1991: 154). Cet argument présuppose qu’après la dégémination (ou après la simplification des groupes consonantiques), les voyelles antérieurement brèves deviennent automatiquement longues et acquièrent la même durée que les voyelles dans les syllabes ouvertes primitives.

Le même raisonnement justifie la chronologie qui place la diphtongaison française avant l’apocope. Dans le cas contraire, SĀLĚM et VĀLLĚM, par exemple, n’auraient jamais pu devenir respectivement *sel* et *val*; ces deux mots seraient passés par une étape intermédiaire [sal] et [val] dont les terminaisons [-al] devenues identiques (en supposant que la géminée ne peut se maintenir en finale absolue) auraient évolué de la même manière. L’argumentation traditionnelle est un peu moins précise, et prend plutôt la forme suivante: «toutes les diphtongaisons ont eu lieu avant que les syllabes accentuées, primitivement libres, ne soient devenues entravées par la chute des voyelles finales» (Straka 1953: 291, qui renvoie à Schwan / Behrens <sup>3</sup>1897; <sup>10</sup>1914: §35 Rem.).<sup>10</sup> L’argument implicite est

<sup>10</sup> La remarque de Schwan / Behrens (<sup>3</sup>1897; <sup>10</sup>1914: §35) porte en fait sur un problème beaucoup plus important, concernant le développement des diphtongues dans les syllabes fermées de certains monosyllabes: RĚM > *rien*, MĚL > *miel*, CŌR > *cuer* ‘cœur’, TRĚS > *treis* ‘trois’, TRĀ(N)S > a. fr. *tres*. Rien n’interdirait, sur ce modèle, la diphtongaison des continuateurs de SĀLĚM et



probablement que les voyelles primitivement longues deviendraient automatiquement brèves dans les syllabes devenues fermées à la suite de l'apocope, ce qui interdirait leur diphtongaison ultérieure.

étymon	PĪLŪM	ĚCCĪLLŪM	TĒLĀM	ĚCCĪLLĀM
	/ˈpelo/ [ˈpeːlo]	/etˈtsello/ [etˈtsĕllo]	/ˈtela/ [ˈteːla]	/etˈtsella/ [etˈtsĕlla]
dégémination	—	[eˈtsĕlo]	—	[eˈtsĕla]
apocope	[peːl]	[eˈtsĕl]	—	—
dipht. française	[pej̃l]	—	[ˈtej̃la]	—
...				
a. fr. primitif	<i>peil</i> 'poil'	<i>icel</i> 'celui'	<i>teile</i> 'toile'	<i>icele</i> 'celle'

**Tableau 4b.** Dégémination/apocope et diphtongaison française

Ces arguments ne sont pas fondés, comme le montre le schéma d'évolution du tableau 4b. Il suffit de supposer que les différences de durée allophonique se maintiennent après la dégémination (ou la simplification des groupes consonantiques) et après l'apocope. La différence entre [-ˈeːlo] : [-ˈĕllo], qu'on peut analyser comme une opposition phonologique de durée consonantique /-ˈelo/ et /-ˈello/ (à laquelle se superposent des différences allophoniques de durée vocalique) devient une opposition de durée vocalique, d'abord

VALLĒM après l'apocope. Ce problème est totalement occulté dans les travaux de Straka et l'ensemble des manuels, à l'exception de celui de Fouché. Ce dernier propose qu'un *e* ait été rajouté après *r* et *l* finals dans les polysyllabes: «*cīcer, mūlier, pīper, marmor, sūlfur* sont devenus dans le latin parlé dans la Gaule du Nord \**cīcere, pīpere, mārmore, sūlfure*, et parallèlement on a eu: *insimul* > \**insimule*» (Fouché <sup>1</sup>1961; <sup>2</sup>1966: 654). Il hésite cependant pour les monosyllabes: «En face de *trēs, \*dōs, tra(n)s*, il n'est pas nécessaire de recourir pour le français à des types latins \**fēla* [sic], \**mēle, \*cōre, \*sale* comme pour l'ital. *fiele, miele, cuore, sale* ou le roum. *fiere, miere, sare*» (Fouché <sup>1</sup>1958; <sup>2</sup>1969: 236 REM. 1); «en italien [...] *fiele, miele* et *cuore* [...] remontent à des latins \**fēle, \*mēle, \*cōre*. [...] Des formes de ce genre ont-elles aussi existé dans le latin parlé en Gaule? C'est possible [...] La chute de *e* final en français ne permet pas cependant de trancher la question de fait, ni de dire si on a eu à l'origine des formes latines avec ou sans *e* final» (Fouché <sup>1</sup>1961; <sup>2</sup>1966: 656). Pour rendre compte des diphtongaisons dans les monosyllabes sans ajouter de voyelles finales, Paris (1881: 36–37) avait été amené à définir un nouveau concept. C'est à lui que l'on doit la définition des voyelles «libres» et «entravées» — explicitement distinguées des voyelles en syllabes ouvertes et fermées. Cette définition permet de regrouper la diphtongaison des voyelles en syllabe ouverte et celle qui affecte les voyelles en syllabe fermée dans les monosyllabes: «les voyelles de *par, mel, sit* sont traitées comme celles de *patre, gelu, siti*, et non comme celles de *parte, veste, arista*: cependant elles sont dans des syllabes fermées comme les secondes et non ouvertes comme les premières» (Paris 1881: 37n1). La terminologie de Paris semble avoir été scrupuleusement respectée dans les éditions du manuel de Darmesteter (<sup>1</sup>1891; <sup>5</sup>1902: §43). Souvent, cependant, il s'est introduit une confusion malheureuse entre les termes «voyelle/syllabe libre» et «syllabe ouverte» d'une part et «voyelle/syllabe entravée» et «syllabe fermée» d'autre part — même dans les dictionnaires de linguistique (Marouzeau <sup>3</sup>1961; Dubois et coll. 1973). La généralisation de Straka voulant que les syllabes «primitivement libres [deviennent] entravées par la chute des voyelles finales» n'a de sens que si «libre» et «entravée» ont respectivement le sens de «ouverte» ou «fermée». Ailleurs, cependant, lorsqu'il décrit les diphtongaisons (y compris celles des voyelles de MĒL ou de CÖR) en «syllabe libre» (Straka 1953: 252; 1956: 250; 1959: 294), il parle alors de «voyelles libres» selon la terminologie de Paris.

[-<sup>1</sup>e:lo] : [-<sup>1</sup>ělo] après la dégémiation, puis [-<sup>1</sup>e:l] : [-<sup>1</sup>ěl] après l'apocope. Il s'agit d'un cas classique de transphonologisation des oppositions (cf. Hagège / Haudricourt 1978). La diphtongaison peut aussi bien affecter des voyelles allophoniquement longues (avant dégémiation et apocope) que des voyelles phonologiquement longues (après dégémiation et/ou apocope).

L'idée que la diphtongaison, au moins celle du [o] roman, ait pu se produire après la dégémiation et l'apocope a été avancée très tôt par Nyrop (<sup>1</sup>1899; <sup>3</sup>1914: §181); ce dernier ne comprenait pas qu'on puisse avoir des assonances ou des rimes en ancien français telles que *jor* 'jour' : *flor* 'fleur', *boche* 'bouche' : *ore* 'heure', *secors* 'secours' : *dolors* 'douleurs', etc., où *o* serait une graphie archaïque, à la fois pour la monophthongue [ǫ] (ou peut-être déjà [ũ]) dans *jor*, *boche*, *secors*, et pour les diphtongues [eʊ] ou [ou] dans *flor*, *ore*, *dolors*. Il trouvait plus vraisemblable que ces *o* graphiques notaient indifféremment une monophthongue brève [ǫ] dans les mots où elle est devenue [u] dans la langue moderne, comme dans DĪURNŪM > *jorn* [dʒǫrn] ~ *jor* [dʒǫr] et sa contrepartie longue [o:] dans les mots où est devenue [œ], comme dans FLŌRĒM > *flor* [flor:]. Ce ne serait qu'après cette étape que la voyelle longue se serait diphtonguée selon le modèle admis: [o:] > [ou] > [eʊ]. Que l'on puisse expliquer autrement les faits relevés par Nyrop n'est pas pertinent (Gossen 1951: 63; Wüest 1979: 205); la logique de l'argumentation montre que les discussions de chronologie relative n'auraient jamais dû ignorer la possibilité d'une diphtongaison française postérieure à la dégémiation et/ou l'apocope.

Haudricourt / Juilland (<sup>1</sup>1949; <sup>2</sup>1970: 42–57)<sup>11</sup> reprennent la problématique et proposent que toutes les diphtongaisons (romanes et françaises) se produisent après la dégémiation (mais ne discutent pas explicitement leur relation avec l'apocope). Pour ces auteurs, cependant, la transphonologisation /-<sup>1</sup>elo/ : /-<sup>1</sup>ello/ > /-<sup>1</sup>e:lo/ : /-<sup>1</sup>elo/ n'est pas le résultat de la dégémiation (solution adoptée dans la discussion précédente des étapes du tableau 4b), mais celui d'une opération plus abstraite amenant les locuteurs à réinterpréter différemment les mêmes distinctions phonétiques [-<sup>1</sup>e:lo] : [-<sup>1</sup>ěllo], d'abord comme des distinctions phonologiques de durée consonantique, puis de durée vocalique (pour les voyelles accentuées). Ce changement d'interprétation ne s'accompagne d'aucun changement audible après les voyelles accentuées; ce n'est qu'après les voyelles non accentuées, qui ne connaissaient pas de distinctions de durée vocalique, que les consonnes géminées se simplifient.<sup>12</sup>

<sup>11</sup> Ce travail développe une portion d'une thèse qu'Haudricourt avait soutenue en 1947, mais qui avait alors été refusée (Haudricourt 1972: 17n1b).

<sup>12</sup> Les auteurs attribuent ce changement de perception au bilinguisme francique-roman des élites dont l'usage allait devenir la norme. Les auteurs veulent expliquer pourquoi dans de nombreux parlers francoprovençaux modernes (nous verrons que ceci est aussi vrai de certains parlers provençaux alpins, cf. plus loin la note 24), les consonnes connaissent un allongement allophonique après une voyelle brève accentuée. On pourrait cependant rendre compte des mêmes faits sans faire intervenir de changements dans les stratégies mentales de perception. On peut très bien admettre que la dégémiation a commencé à se faire sentir d'abord après les voyelles non accentuées – étape à laquelle certains parlers francoprovençaux et provençaux se sont arrêtés –, avant de se généraliser. À partir du moment où la gémination ne s'observe qu'après les voyelles brèves accentuées, le changement phonologique proposé par Haudricourt et Juilland est automatique et ne dépend plus des stratégies perceptives spécifiques d'individus bilingues.

Martinet (1952), même s'il renvoie au travail de Haudricourt et Juilland, n'adopte pas leur thèse d'une distinction *phonologique* de durée antérieure à la diphtongaison.<sup>13</sup> Selon ce dernier, les oppositions de durée des consonnes ne peuvent se transmuier *spontanément* qu'en oppositions de mode d'articulation de ces mêmes consonnes. C'est parce qu'il existait *antérieurement* une diphtongaison en syllabe ouverte dans le galloroman septentrional que, dans la perspective fonctionnelle qu'il adopte, la dégémination simple est possible sans risque de confusion lexicale.

D'un point de vue fonctionnel, il est compréhensible qu'une distinction entre *-n-* et *-nn-* se conserve dans un état de langue où leur confusion pourrait aboutir à des conflits homonymiques, ou, de façon plus générale, à la confusion de deux types phonologiquement distincts. Dans une langue où *pena* et *penna* coexistent, nous devons nous attendre, si la gémination se trouve éliminée, à ce que *-nn-* ne se confonde pas avec *-n-*, mais prenne une articulation spécifique, par exemple [ɲ], de telle sorte que *pena* et *penna* demeurent distincts sous les formes *pena* et *peɲa*. Mais si, avant l'élimination des géménées, les voyelles en syllabe ouverte commencent à se diphtonguer, si, par exemple, *e*, en cette position, passe à *ei*, *pena* deviendra *peina* et *penna* pourra passer à *pena* sans mettre en danger le fonctionnement normal de la langue. (Martinet 1952; 1955: 279)

Sans le dire ouvertement, Martinet conteste donc l'hypothèse d'Haudricourt qu'une opposition phonologique de durée consonantique puisse se transmuier directement en opposition phonologique de durée vocalique. C'est qu'en effet, Haudricourt et Juilland ne tiennent pas compte de l'ensemble des effets des lénitions qui se sont produits pendant ou avant la dégémination, et se contentent dire, par exemple, que:

L'apparition des nouvelles corrélations de longueur vocalique dans les parlers galloromans septentrionaux a donné libre cours à la tendance des géménées à la simplification: les oppositions du type *ata* : *atta* ou *ala* : *alla* se sont transphonologisées en *āta* : *āta* ou *āla* : *āla* par l'intermédiaire de *ātta* : *āta* ou *ālla* : *āla*, les anciennes oppositions *consonne simple* : *consonne géminée* étant ainsi préservées sous la nouvelle forme *voyelle longue* : *voyelle brève*. (Haudricourt / Juilland <sup>1</sup>1949; <sup>2</sup>1970: 58)

Or s'il est possible d'imaginer que l'opposition *ala* : *alla* puisse prendre la forme [ˈaːla] : [ˈāla] dans les parlers galloromans septentrionaux (en admettant que les diphtongaisons ou les changements de timbre des voyelles ne se produisent qu'ensuite), l'opposition *ata* : *atta* ne pouvait que devenir [ˈaːða] : [ˈāta], avec une voyelle longue devant une fricative sonore (qui finira par s'amuir), et une voyelle brève devant une obstruante sourde, puisque c'est dans ce contexte que les lénitions des obstruantes allaient se produire. Le résultat final n'allait donc pas nécessairement produire une opposition phonologique de longueur, comme le disent Haudricourt et Juilland, la durée vocalique demeurant une propriété allophonique conditionnée par le voisement de l'obstruante suivante, plutôt que par sa durée avant les lénitions.

Si j'interprète Martinet correctement, la dégémination des consonnes latines a eu un impact majeur sur l'évolution des langues romanes qui la connaissent en provoquant une série de lénitions consonantiques. Elle n'aurait cependant pas eu d'effet significatif sur la formation d'oppositions de durée vocalique. De plus, la diphtongaison apparaîtrait avant la

<sup>13</sup> Il concède qu'une durée distinctive a pu se développer pour la voyelle *a* > *e*, comme dans MĀRĒM > *mer*, sans entrer dans les détails cependant (Martinet 1952; 1955: 279n54).

dégémiation (et par suite avant l'ensemble des lénitions qui, dans l'analyse de Martinet, sont déclenchées par la dégémiation), donc à un moment où la durée vocalique est seulement allophonique. Avant d'examiner la contribution de Wüest (1979: 156–161) à ce débat, j'aimerais ajouter quelques éléments au dossier en examinant certains cas où le schéma d'évolution proposé par Haudricourt semble transparaitre dans la distribution des durées vocaliques — pas nécessairement distinctives — dans les parlers romans du nord de l'Italie et de l'est du domaine galloroman.

Effets théoriques des lénitions (type I)				Effets théoriques de l'apocope			
<i>-ita</i>	<i>-itta</i>	<i>-ida</i>	<i>(-idda)</i>	<i>-ito</i>	<i>-itto</i>	<i>-ido</i>	<i>(-iddo)</i>
<i>-i:ða</i>	<i>-ĭta</i>	<i>-i:ða</i>	<i>-ĭda</i>	<i>-i:d/-it</i>	<i>-ĭt</i>	<i>-i:ð</i>	<i>-ĭd/-ĭt</i>
		$\delta > \emptyset \sim z \sim d$				$\delta > \emptyset \sim z/s \sim d/t$	
<i>-ila</i>	<i>-illa</i>			<i>-ilo</i>	<i>-illo</i>		
<i>-i:la</i>	<i>-ĭla</i>			<i>-i:l</i>	<i>-ĭl</i>		

Tableau 5a. Dégémiation/apocope et durée (lénitions restreintes)

Effets théoriques des lénitions (type II)				Effets théoriques de l'apocope			
<i>-ita</i>	<i>-itta</i>	<i>-ida</i>	<i>(-idda)</i>	<i>-ito</i>	<i>-itto</i>	<i>-ido</i>	<i>(-iddo)</i>
<i>-i:ða</i>	<i>-ĭta</i>	<i>-i:ða</i>	<i>-ĭda</i>	<i>-i:ð</i>	<i>-ĭt</i>	<i>-i:ð</i>	<i>-ĭd/-ĭt</i>
		$\delta > \emptyset \sim d$				$\delta (> \theta) > \emptyset$	
<i>-isa</i>	<i>-issa</i>			<i>-iso</i>	<i>-isso</i>		
<i>-i:za</i>	<i>-ĭsa</i>			<i>-i:z/-i:s</i>	<i>-ĭs</i>		
<i>-ila</i>	<i>-illa</i>			<i>-ilo</i>	<i>-illo</i>		
<i>-i:la</i>	<i>-ĭla</i>			<i>-i:l</i>	<i>-ĭl</i>		

Tableau 5b. Dégémiation/apocope et durée (lénitions étendues)

Dans les tableaux 5a et 5b, la voyelle *i* est utilisée comme archétype des voyelles accentuées, la voyelle *o* comme archétype des posttoniques non basses, et les consonnes *t*, *d*, *l* comme archétypes, respectivement, des obstruantes sourdes, des obstruantes sonores et des sonantes (on a aussi distingué la fricative *s* des autres obstruantes pour les parlers connaissant les lénitions étendues). Les formes proto-romanes avant les lénitions sont en italique et les résultats théoriques des transphonologisations en romain. Les schémas  $\delta > \dots$  servent seulement à rappeler la diversité et la variabilité de l'évolution des fricatives issues des lénitions (régression vers l'occlusive sonore d'origine, représentée par le type  $\delta > d$ , amuïssement complet, représenté par le type  $\delta > \emptyset$ , etc.). On n'a pas essayé de rendre l'évolution générale des sonantes, qui ne se limite pas aux dégémiations du type *-ll-* : *-l-* > *-l-* : *-l-* noté ici, mais qui implique aussi diverses transphonologisations: *-ll-* : *-l-* > *-ʎ-* : *-l-*, *-l-* : *-r-*, *-r-* : *-l-*, etc. (cf. Haudricourt / Juillard <sup>2</sup>1970: 62–68).

Les tableaux 5a et 5b indiquent quelle serait l'évolution théorique des différentes terminaisons paroxytoniques après les lénitions consonantiques et l'apocope si celles-ci avaient conservé la distribution des durées vocaliques héritées de l'allongement en syllabe ouverte. Le tableau 5a vaut pour les parlers connaissant les lénitions restreintes (du type *-t-* > [d], c'est-à-dire où les obstruantes sourdes sont simplement sonorisées, comme dans une grande partie des parlers occitans), et le tableau 5b pour les parlers avec les lénitions générales (du

type *-t-* > [ð], c'est-à-dire où les occlusives sourdes sont devenues des fricatives, souvent effacées par la suite, comme dans les parlers galloromans septentrionaux).

On voit qu'après les lénitions, la durée des voyelles suivies d'une obstruante est largement prévisible: la voyelle est le plus souvent brève devant une sourde et longue devant une sonore. Il ne peut y avoir de voyelle longue devant les obstruantes sourdes qu'avec celles qui ont échappé aux lénitions — ce qui arrive dans certains parlers après les diphthongues *-AU-*. Il ne peut y avoir de voyelle brève devant les obstruantes sonores que si celles-ci étaient antérieurement géminées.

Un bon exemple de la distribution attendue apparaît en crémonais (Heilmann / Oneda 1976; Repetti 1992: 180). La distribution des durées vocaliques est essentiellement réglée par la structure syllabique avant les lénitions: voyelle brève devant une ancienne géminée, longue devant une ancienne consonne simple. Seul le comportement de la consonne [m] fait exception dans ce parler; celle-ci entraîne toujours la bréveté de la voyelle précédente (on observe aussi, irrégulièrement, des voyelles hautes brèves devant [n], comme LŪNĀM > [l'õna] 'lune').<sup>14</sup>

### crémonais

#### *syllabes romanes ouvertes devant obstruantes et lénitions*

LĀCŪM > [la:k]	'lac'	BRĀCĀM > [l'bra:ga]	'pantalon'
CRŪDŪM > [kry:t]	'cru'	PLĀGĀM > [l'pla:ga]	'plaie'
NĀSŪM > [na:s]	'nez'	germ. °BRASA > [l'bra:za]	'braise'
MĒ(N)SĒM > [me:s]	'mois'	PĒ(N)SĀM > [l'pe:za]	'balance'
REPAUŠ- > [ri'põ:s]	'repos'	CAUŠĀM > [l'kõ:za]	'chose'

#### *syllabes romanes ouvertes devant obstruantes sans lénition*

°AU(Ī)CŪM > [ɔ:k]	'jars'	°AU(Ī)CĀM > [l'ɔ:ka]	'oie'
-------------------	--------	----------------------	-------

#### *syllabes romanes ouvertes devant sonantes*

PĀLŪM > [pa:l]	'pieu'	PĀLĀM > [l'pa:la]	'pelle'
CĀRŪM > [ka:r]	'cher'	CĀRĀM > [l'ka:ra]	'chère'
MĀNŪM > [ma:n]	'main'	LĀNĀM > [l'la:na]	'laine'
FĀMĒM > [fām]	'faim'	ĀMĀT > [l'āma]	'(il) aime'

#### *syllabes romanes fermées devant obstruantes sourdes*

SACCŪM > [sāk]	'sac'	UACCĀ > [l'vāka]	'vache'
CRASSŪM > [grās]	'lard'	CRASSĀM > [l'grāsa]	'graisse'
BRACCHĪŪM > [brās]	'bras'	°PĒTĪĀM > [l'pěsa]	'pièce'

#### *syllabes romanes fermées devant obstruantes sonores*

FRĪGĪDŪM > [frēt]	'froid'	°RAUȚBA > [l'rõba]	'affaire, chose'
°GŪBBŪM > [gŭp]	'bossu'	°GŪBBĀM > [l'gŭba]	'bossue'
MĒDĪŪM > [mēs]	'demi'	MĒDĪĀM > [l'měza]	'demie'

<sup>14</sup> Comme dans beaucoup de parlers nord-italiens et provençaux, les voyelles accentuées du crémonais sont longues en syllabe fermée devant une sonante, p. ex. [sai:lt] 'saut', 'solde', [sa:ŋk] 'sang', [la:rga] 'large (fém.)', et très souvent devant [s], p. ex. [l'kre:spa] 'crépue, plissée', mais masc. [kresp] ~ [krep]. Je n'examinerai pas ce problème ici. Lorsque je parle de la distribution des durées vocaliques héritées de l'allongement en syllabe ouverte, cette formule oppose les syllabes ouvertes aux syllabes fermées par des consonnes géminées (ou par des suites de consonnes qui leur auraient donné naissance, si l'on n'admet pas l'étape de gémination avant la simplification).

RĀDĪŪM	>	[rās]	‘rayon’	—
PĒĪŌR	>	[pēs]	‘pire’	—
<i>syllabes romanes fermées devant sonantes</i>				
ŪALLĒM	>	[vāl]	‘val’	°SPĀLLĀM > [ˈspāla] ‘épaule
CARRŪM	>	[kār]	‘char’	TĒRRĀM > [ˈtĕra] ‘terre
ANNŪM	>	[ān]	‘an’	CANNĀM > [ˈkāna] ‘canne’
—				FLAMMĀM > [ˈfjāma] ‘flamme’

Ces différences de durée sont distinctives devant les sonantes (sauf [m]) – les sonantes géminées ayant simplement été simplifiées dans ce parler. Dans les oxytons, les différences sont devenues distinctives après le dévoisement des obstruantes en finale de mot, p. ex. [la:k] ~ [sak]. À l’origine, cependant, la durée était en grande partie déterminée par le voisement de l’obstruante: voyelle brève devant sourde, voyelle longue devant sonore, comme elle l’est restée dans les paroxytons. Il existait néanmoins un embryon d’opposition. D’une part après la diphtongue -AU-, [-k-] est resté sourd, d’où [ˈɔ:ka] ‘oie’ ~ [ˈbūka] ‘bouche’ (dans ce parler, cependant, le voisement apparaît dans [ˈkɔ:za] ‘chose’). D’autre part, la voyelle était brève devant les anciennes obstruantes sonores géminées, d’où [ˈmĕza] ‘demie’ ~ [ˈpe:za] ‘balance’. Les obstruantes sourdes précédées de -AU-, aussi bien que les obstruantes sonores géminées, sont cependant relativement rares en roman,<sup>15</sup> ce qui explique pourquoi ces différences de durée ne formaient pas un véritable système

<sup>15</sup> La géminée des continuateurs de -DĪ- (MĒDĪŪM, HÖDĪĒ, PÖDĪŪM...), de -GĪ- (CORRĪGĪĀM) et de -Ī- intervocalique (MAĪŪM, MAĪŌR, PĒĪŪS, PĒĪŌR...) n’est pas générale en roman. D’autres obstruantes sonores géminées ont aussi pu se développer dans certains cas à la suite de syncope, p. ex. °FRĪGĪDŪM (lat. classique FRĪGĪDŪM) > [ˈfregdo] > ital. *freddo*. La syncope dans ce mot n’est pas pan-romane, d’autres résultats proviennent d’une forme où le -G- s’est amui: FRĪGĪDŪM > [ˈfriido] > esp. *frío*. Le frioulan *frêd* [fret] pourrait avoir été refait sur son féminin *frede* [ˈfrede], ou devoir son allongement à la monophthongaison de la diphtongue ancienne *ei* dans la forme *freid* < [ˈfreido] < °FRĪG(Ī)DŪM (Faggin 1985 note *vuêt* [vʏe:t] ‘vide’, fém. *vuede* [ˈvʏede] en Goricie, avec une voyelle longue au masculin correspondant à la diphtongue *ei* de la koinè: *vueit* [vʏeɪt], fém. *vuede* [ˈvʏeɪde]; on prendra garde cependant que Benincà 1989: 566b précise que «la fascia goriziana [...] non ha opposizioni di lunghezza vocalica»). Les formes *freit*, fém. *freide*, du galloroman remontent probablement à un étymon du type [ˈfrejjo, ˈfrejja] < °FRĪG(Ī)DŪM, -ĀM, dont la diphtongue [eɪ] a aussi été conservée dans le provençal nord-alpin du Val Germanasque ([ˈfreɪt], fém. [ˈfreɪdo]) et dans le provençal sud-alpin de La Brique ([ˈfre:ɪd], probablement fém. °[ˈfreɪda]). La monophthongue issue de [eɪ] est régulièrement devenue longue en wallon, indépendamment de la durée héritée de l’allongement en syllabe ouverte, d’où [frø:], fém. [frø:t], à Liège. Une autre obstruante sonore géminée s’est formée dans l’évolution de RĪGĪDŪM, -ĀM > a. fr. *reit*, *reide* ‘raide’, qui aurait dû évoluer comme °FRĪGĪDŪM, mais dont la forme héréditaire a souvent été remplacée par réfection sur le féminin, ou par ré-emprunt au latin médiéval. Des obstruantes sonores géminées peuvent aussi se former lorsque la syncope se produit après la sonorisation des obstruantes intervocaliques, comme dans °ŪŌCĪTŪM, -ĀM > a. fr. *vuit*, *vuide* ‘vide’ ou dans les cardinaux *douze*, *treize* et *seize*, p. ex. DŪŌDĒCĪM > °[ˈdoddze]. Elles peuvent aussi apparaître dans certains emprunts au germanique, p. ex. germ. °RAŪBA semble être devenu °[ˈrɔbba] dans certains parlers du nord de l’Italie. Selon Martinet (1982) le développement de nombreuses obstruantes sonores géminées en galloroman septentrional expliquerait la forme spécifique qu’aurait prise les lénitions dans les parlers d’oïl (sa thèse développée en 1952 ne vaudrait donc que pour les autres langues romanes connaissant des lénitions, et plus particulièrement pour l’occitan).

phonologique fonctionnel d'opposition de durée. Elles ont néanmoins souvent résisté aux tendances uniformisatrices de l'analogie distributionnelle.

On trouve donc difficilement des paires minimales permettant d'établir une distinction phonologique. Cela peut expliquer pourquoi les études structurales comparatives, comme celles de Leonard (1970; 1972) et de Saunders (1976), qui mettent bien en évidence la parenté structurale des parlers galloromans, rhétoromans et gallo-italiens pour la durée vocalique, ne font pas ressortir cette particularité du développement devant les anciennes obstruantes sonores géminées.

Dans certains parlers, les différences de durée ont eu tendance à disparaître dans les paroxytons, probablement plus pour des raisons rythmiques que fonctionnelles. Ainsi dans le provençal sud-alpin de Breil et de La Brigue (Dalbera 1994), qui ne connaît pas le dévoisement des obstruantes en finale, la distribution originale ne s'est conservée que dans les oxytons<sup>16</sup>, régulièrement devant les obstruantes, et en partie seulement ailleurs (les différences de durée ont été nivelées devant [R] et [m] et il n'est pas exclu, bien que peu probable, que les différences devant les autres sonantes ne soient pas des développements récents). Les enquêteurs perçoivent une nette différence de la durée des voyelles selon qu'elles sont devant une obstruante finale sourde ou sonore, sauf précisément dans le continuateur de MĒDĪŪM,<sup>17</sup> dont l'étymon roman avait probablement une obstruante sonore géminée. Dans les paroxytons, par contre, ils ne relèvent aucune différence de durée (les différences objectives ne dépassant donc probablement pas les seuils attendus de la variation allophonique contextuelle).

### provençal sud-alpin (Breil, La Brigue)

#### *syllabes romanes ouvertes devant obstruantes et lénitions*

ĀMĪCŪM > [a <sup>1</sup> mi:g]	'ami'	ĀMĪCĀM > [a <sup>1</sup> mĭga]	'amie'
NĀSŪM > [na:z]	'nez'	-ŌSĀM > [- <sup>1</sup> ŭza]	'-euse'

#### *syllabes romanes ouvertes devant sonantes*

FLŌRĒM > [ʃu:]	'fleur'	HŌRĀM > [ˈŭja]	'heure'
SĀLĒM > [sa:]	'sel'	ĀLĀM > [ˈāja]	'aile'
MĀNŪM > [ma:ŋ, māñ]	'main'	LĀNĀM > [ˈlāna]	'laine'
FĀMĒM > [fām]	'faim'	PLŪMĀM > [ˈtʃŷma]	'plume'

#### *syllabes romanes fermées devant obstruantes sourdes*

SĪCCŪM > [sĕk]	'sec'	SĪCCĀM > [ˈsĕka]	'sèche'
ŌSSŪM > [ʃs]	'os'	GRŌSSĀM > [ˈgrōsa]	'grosse'
BRACCHĪŪM > [brās]	'bras'	PLĀTĒĀM > [ˈtʃāsa]	'place'

#### *syllabes romanes fermées devant obstruantes sonores*

MĒDĪŪM > [mĕdʒ]/[me:dʒ]	'demi'	SĒDĒCĪM > [se:z]	'seize'
-------------------------	--------	------------------	---------

#### *syllabes romanes fermées devant sonantes*

FĒRRŪM > [fē:R]	'fer'	TĒRRĀM > [ˈtĕra]	'terre'
GALLŪM > [gāl]	'coq'	GALLĪ > [ˈgāli]	'coqs'

<sup>16</sup> On exclut cependant les continuateurs apocopés des cardinaux en -DĒCĪM, comme SĒDĒCĪM > [se:z], dont l'évolution pourrait être analogique.

<sup>17</sup> Dalbera (1994: 126) donne comme règle générale que les voyelles accentuées du provençal de Breil et de La Brigue sont longues devant les obstruantes sonores. Il note le continuateur de MĒDĪŪM avec une longue dans le corps du texte, mais ajoute en note: «Nous conservons un doute en ce qui concerne la quantité vocalique devant [dʒ]. Peut-être la voyelle est-elle brève?».

ANNŮM > [ǎn] ‘an’	CANNĀM > —
? -AMMŮM	FLAMMĀM > [ˈʃama] ‘flamme’

Le même nivellement des durées dans les paroxytons s’observe en frioulan, comme il apparaît dans les exemples suivants:

frioulan

*syllabes romanes ouvertes devant obstruantes et lénitions*

FĪNĪTŮM > <i>finît</i> [fiˈni:t] ‘fini’	FĪNĪTĀM > <i>finide</i> [fiˈnĭde] ‘finie’
NĪDŮM > <i>nĭd</i> [ni:t] ‘nid’	NŪDĀM > <i>nude</i> [ˈnũde] ‘nue’
CŌTĒM > <i>côt</i> [ko:t] ‘queux’	CŌDĀM > <i>code</i> [ˈkɔde] ‘queue’

*syllabes romanes ouvertes devant obstruantes sans lénition*

°AU(Ī)CŪM > <i>ôc</i> [o:k] ‘jars’	°AU(Ī)CĀM > <i>oche</i> [ˈo:ce, ˈo:ce] ‘oie’
— <sup>18</sup>	CAUṢĀM > <i>čhosse</i> [ˈcɔse] ‘chose’

*syllabes romanes ouvertes devant sonantes*

CĀRŮM > <i>čhâr</i> [ca:r] ‘cher’	CĀRĀM > <i>čhare</i> [ˈcäre] ‘chère’
ŌRŮM > <i>ôr</i> [o:r] ‘bord’	HŌRĀM > <i>ore</i> [ˈɔre] ‘heure’
SĀLĒM > <i>sâl</i> [sa:l] ‘sel’	ĀLĀM > <i>ale</i> [ˈäle] ‘aile’
MĀNŮM > <i>man</i> [mäŋ] ‘main’	LĀNĀM > <i>lane</i> [ˈläne] ‘laine’
FĀMĒM > <i>fan, fam</i> [fãŋ, fãm] ‘faim’	RĀMĀM > <i>rame</i> [ˈrâme] ‘rameau’

*syllabes romanes fermées devant obstruantes sourdes*

SCRĪPTŮM > <i>scrit</i> [skrĭt] ‘écrit’	SCRĪPTĀM > <i>scrite</i> [ˈskrĭte] ‘écrite’
RŪPTŮM > <i>rot</i> [rɔt] ‘brisé’	RŪPTĀM > <i>rote</i> [ˈrɔte] ‘brisée’

*syllabes romanes fermées devant obstruantes sonores*

MĒDĪŮM > <i>mieĝ</i> [miĕtʃ] ‘demi’	MĒDĪĀM > <i>miege</i> [ˈmiĕdʒe] ‘demie’
—	°GŪBBĀM > <i>gobe</i> [ˈgɔbe] ‘bosse’

*syllabes romanes fermées devant sonantes*

CARRŮM > <i>čhar</i> [cär, ca:r] <sup>19</sup> ‘char’	TĒRRĀM > <i>tiere</i> [ˈtjĕre] ‘terre’
TŪRRĒM > <i>tôr</i> [tɔ:r] ‘tour’	BŪRRĀM > <i>bore</i> [ˈbɔre] ‘braise’
UĀLLĒM > <i>val</i> [väl] ‘val’	°SPĀLLĀM > <i>spale</i> [ˈspäle] ‘épaule’
ANNŮM > <i>an</i> [ǎŋ] ‘an’	CANNĀM > <i>čhane</i> [ˈcäne] ‘canne’
? -AMMŮM	FLAMMĀM > <i>flame</i> [ˈfläme] ‘flamme’

Devant les continuateurs de -LĀ- : -LLĀ-, le nivellement est une véritable neutralisation. Aucune différence de prononciation n’a été rapportée, par exemple, entre les terminaisons de *bale* ‘il dance’ et *sale* ‘il sale’, formes ayant les mêmes radicaux que les oxytons *bal* ‘dance’ et *sâl* ‘sel’, dont les terminaisons sont distinctes. Devant les obstruantes, le nivellement n’exclut pas des différences *allophoniques* de durée. Les études instrumentales de Baroni / Vanelli (2000) – portant sur des mots fictifs, cependant – montrent que les voyelles suivies d’une obstruante sont phonétiquement plus longues dans les paroxytons lorsque l’obstruante est sonore que lorsqu’elle est sourde. Il s’agit certainement d’une

<sup>18</sup> L’évolution RĒPAUṢĀRĒ > *riposâ* [riˈpoːza:] ‘(se) reposer’, cependant, connaît le voisement, ce qui pourrait aussi expliquer la durée dans le dérivé *ripôs*.

<sup>19</sup> La distinction de durée devant [r] final, *čhâr* [ca:r] ‘cher’ et *čhar* [cär] ‘char’ ne s’observe que dans les régions hautes du domaine frioulan (Benincà 1989: 567a); dans la koinè, en particulier, elle a été neutralisée en faveur de la longue.



propriété générale de la langue (valable pour les «vrais» mots, pas seulement les mots fictifs), de telle sorte que *rote* [ˈrɔ̃te] ‘brisée’ a probablement une voyelle accentuée plus brève que celle de *code* [ˈkɔ̃de] ‘queue’.<sup>20</sup>

La distribution originale des durées prévue par le tableau 5a ne peut donc s’observer qu’avec les oxytons — où elle est bien reconnaissable, malgré le nivellement devant les nasales finales et, dans certains dialectes, devant [r] final. On notera aussi la voyelle brève dans *mieĝ* [mjɛ̃tʃ] < MĚDĪŪM, le seul oxyton bien attesté dans la langue dont l’étymon contenait une obstruante sonore géminée.<sup>21</sup> En frioulan, comme nous avons vu aussi pour le crémonais, le dévoisement des obstruantes finales a produit de nouvelles oppositions. Ainsi, l’on distingue la finale de *scrit* [skrɪt] ‘écrit’ < SCRĪPTŪM, avec une voyelle brève, aux finales de *nîd* [nit] ‘nid’ < NĪDŪM et de *finît* [fini:t] ‘fini’ < FĪNĪTŪM, avec des voyelles longues.

Le frioulan connaît des développements ultérieurs qui ont modifié les distributions originales. C’est d’une part un allongement des voyelles accentuées devant [r] final, en particulier dans la koinè, qui n’efface cependant pas toujours les anciennes différences de timbre, p. ex. *ôr* [o:r] ‘bord’ ~ *tôr* [tɔ:r] ‘tour’, *vêr* [ve:r] ‘vrai’ ~ *fier* [fɛ:r] ‘fer’. De nouvelles voyelles longues sont parfois apparues dans les paroxytons à la suite de monophthongaisons, comme ALTRŪM > *âtri* [ˈa:tri] ‘autre’, PĀTRĒM > *pâri* [ˈpa:ri] ‘père’, ou de la fusion de suites vocaliques, comme dans °PĀŪŌRĀM (lat. classique PĀŪŌRĒM) > *paùre* [paˈure] ~ *pôre* [ˈpo:re] ‘peur’. Ces voyelles longues ne sont pas toujours notées dans la koinè, et pourraient être relativement récentes.<sup>22</sup> La durée de la monophthongue [o:] < -AU- en frioulan peut donc s’expliquer soit comme le résultat de l’allongement en syllabe ouverte, soit comme le résultat de la monophthongaison elle-même. Le dictionnaire de Faggin la note régulièrement dans les oxytons, p. ex. PAŪCŪM > *pôc* [po:k]; mais irrégulièrement dans les paroxytons, p. ex. CAŪSĀM > *ĉhosse* [ˈçɔse] ‘chose’ avec une brève et AU(Ī)CŪM > *oĉhe* [ˈo:ce, ˈɔce] ‘oie’ avec une durée variable.

<sup>20</sup> L’étude expérimentale, non seulement fait appel à des mots fictifs, mais est construite en présupposant l’absence de distinction des timbres [o] et [ɔ] pour les voyelles accentuées dans les paroxytons – sans aucune discussion des différences rapportées par Faggin (1985) pour la koinè. Ce dernier note [ɔ] ouvert le résultat du [o] roman, comme dans *rosse* [ˈrɔ̃se] ‘rouge (fém.)’, *gobe* [ˈgɔ̃be] ‘bosse’, *roĉhe* [ˈrɔ̃ce] ‘quenouille’, *ore* [ˈɔ̃re] ‘heure’, mais [o] fermé celui de [au] de diverses sources, comme dans *ĉhosse* [ˈçɔ̃se] ‘chose’, *robe* [ˈrɔ̃be] ‘chose’, *oĉhe* [ˈo:ce, ˈɔce] ‘oie’, *pôre* [ˈpo:re] ‘peur’ (et peut-être aussi dans *more* ‘brune, maure’).

<sup>21</sup> Un autre candidat est le toponyme *Mueĉ* [mɛ̃tʃ] (Faggin 1985), dont la dénomination *Moggio Udinese* dans la langue nationale laisse croire qu’il peut provenir d’une obstruante sonore géminée, malgré son dérivé *mueĉan* – qui aurait alors été construit ultérieurement, sur les modèles de dérivation dominants.

<sup>22</sup> On trouvera dans Benincà (1989: 567) les informations sur le développement régional de MĀTRĒM > *mâri* [ˈma:ri] ‘mère’, PĀTRĒM > *pâri* [ˈpa:ri] ‘père’, FRĀTRĒM > *frâdi* [ˈfra:di] ‘frère’, FĒNŪCŪLŪM > *fenogli* > *fenôli* [feˈno:li] ‘fenouil’, °SŌLĪCŪLŪM > °*soregli* > *sorêli* [soˈre:li] ‘soleil’; ce travail, cependant, note brèves les voyelles issues de AU. Le dictionnaire de Faggin, au contraire, enregistre une longue pour les continuateurs de AU dans les oxytons *ôc*, *pôc*, et note brèves les voyelles issues de la réduction des groupes -dr- et -gl- dans les paroxytons: *mari*, *pari*, *fenoli*, *soreli*, ainsi que dans *fradi* — dont les pluriels palataux, lorsqu’ils sont oxytoniques, ont la voyelle longue régulièrement attendue: *fenôj*, *sorêj*.

L'évolution du milanais partage beaucoup de points en commun avec celle du frioulan, si ce n'est que selon Sanga (1988), le dévoisement des obstruantes en finale de mot y est seulement variable. La distribution originale des durées prévue par le tableau 5a s'est bien conservée devant les obstruantes finales des oxytons. En particulier, on observe une voyelle brève dans les continueurs de °GÜBBŪM et MÉDĪŪM, qui sont devenus *göb* [gǽb] ~ [gǽp] 'bossu' et *mès* [mǽz] ~ [mǽs] 'moitié' avec des timbres relativement voisins des voyelles longues de *bröod* [brø:d] ~ [brø:t] 'bouillon' (< germ. °BROD, cf. a. fr. *breu*) et de *mées* [me:z] ~ [me:s] 'mois' (< MĒ(N)SĒM) (cf. Sanga 1988: 295–296). Notons aussi les formes suivantes [frētʃ] 'froid' < °FRĪG(Ī)DŪM et [rǽba], plur. [rǽb] (probablement ~ [rǽp]) 'bien(s), possession(s)' < germ. °RAŪBA (Gökçen 1990: 259n21). Comme en frioulan, le continueur de la diphtongue AU est long devant les obstruantes sourdes qui n'ont pas été sonorisées, comme dans [pɔ:k] < PAŪCŪM (la description de Sanga 1988: 293 permet difficilement de dire quelle est la durée phonétique de son féminin /'pɔka/).

En ce qui concerne la durée perçue des voyelles accentuées dans les paroxytons, les diverses descriptions du milanais sont relativement ambiguës, comme l'observe Gökçen (1990). Sanga (1988: 291) précise que: «la lunghezza vocalica è distintiva solo in **sillaba finale tonica**» [caractères gras dans l'original], ce qui n'exclut pas des différences allophoniques de durée selon la nature de la consonne qui suit. Montreuil (1991: 39) qui emprunte ses données à Nicoli (1983: 50) et à Sanga (1988) note des durées dans les paroxytons: [ˈspe:za] 'dépense', [ˈtu:za] 'fille', [ˈdʒe:ra] 'gravier'. Prieto (2000: 259), qui fait appel aux mêmes sources écrit cependant: «vowels are *always* short in penultimate and in antepenultimate position» [italique dans l'original], une formulation qui implique que ces voyelles sont *phonétiquement* brèves.<sup>23</sup> Il est possible que comme en frioulan, la durée des voyelles accentuées des paroxytons milanais soit déterminée par la nature de la consonne suivante. La distinction entre [ˈdʒe:ra] et [ˈtera] sur laquelle Nicoli (1983) attire l'attention exclut cette interprétation, au moins devant [r], et il est possible que s'il y a neutralisation de la durée dans les paroxytons, sa distribution dépend à la fois du timbre de la voyelle et de la consonne suivante.

Contrairement au provençal sud-alpin de Breil et de La Brigue, au frioulan et peut-être au milanais, les différences de durée héritées de l'allongement en syllabe ouverte se sont conservées dans les paroxytons, non seulement en crémonais comme nous avons vu, mais aussi dans le provençal nord-alpin du Val Germanasque (Pons 1973, Pons / Genre 1997), le francoprovençal du Haut-Dauphiné (Devaux 1891: 442; 1935) et le wallon, ce que nous examinons maintenant.

<sup>23</sup> Elle appuie son interprétation en donnant, entre autres, la forme phonétique [ˈtuza] 'fille' avec une voyelle brève (en renvoyant à Nicoli 1983: 56, cf. aussi Prieto 1994: 100). Celui-ci note cependant [ˈtu:za] avec une voyelle longue (en page 50, et non 56), comme le rapportent Montreuil et Gökçen (1990:252). Lorsque Prieto fait la critique de l'analyse théorique de Montreuil, elle omet totalement de mentionner les divergences profondes à propos des données empiriques sur lesquelles se fondent leurs analyses respectives (on consultera aussi Absalom 2002: 132–133). On fera attention que Nicoli ne semble pas toujours noter la durée dans ses transcriptions lorsqu'il n'en discute pas explicitement, cf. [pe:z] (p. 49), [ˈtu:za] (p. 50), mais [pez], [ˈtuza] (p. 71).

provençal nord-alpin (Val Germanasque)<sup>24</sup>*syllabes romanes ouvertes devant obstruantes et lénitions*

LĒŪĒM	>	[ <sup>l</sup> leu]	‘léger’	SĀPĀM	>	[ <sup>l</sup> sa:vo]	‘sève’
LĀCŪM	>	[laʊ]	‘lac’	SPĪCĀ	>	[eɪ <sup>l</sup> pi:o]	‘épi’
PĀCĒM	>	[pa:s]	‘paix’	BRĀCĀS	>	[ <sup>l</sup> bra:ja]	‘pantalons’
-ŌSŪM	>	[ <sup>l</sup> u:]	‘-eux’	-ŌSĀM	>	[ <sup>l</sup> u:zo]	‘-euse’
PĪSŪM	>	[pe:]	‘pois’	PĒ(N)SĀT	>	[ <sup>l</sup> pe:zo]	‘(il) pèse’

*syllabes romanes ouvertes devant obstruantes sans lénition*

PAŪCŪM	>	[paʊk]	‘presque’	°GAŪTĀ	>	[ <sup>l</sup> dʒaʊto]	‘joue’
--------	---	--------	-----------	--------	---	------------------------	--------

*syllabes romanes ouvertes devant sonantes*

PĀLŪM	>	[pa:l]	‘pal, pieu’	PĀLĀM	>	[ <sup>l</sup> pa:lo]	‘pelle’
FLŌRĒM	>	[flu:r]	‘fleur’	HŌRĀM	>	[ <sup>l</sup> u:ro]	‘heure’
PĀNĒM	>	[pāŋ]	‘pain’	PĒNĀM	>	[ <sup>l</sup> pe:nə]	‘peine’
FĀMĒM	>	[fām]	‘faim’	°RĀMĀ	>	[ <sup>l</sup> rāmmə]	‘rameau’

*syllabes romanes fermées devant obstruantes sourdes*

DRAPPŪM	>	[drāp]	‘drap, étoffe’	°SŪPPĀM	>	[ <sup>l</sup> sūppo]	‘soupe’
BECCŪM	>	[bĕk]	‘bec’	SĪCCĀM	>	[ <sup>l</sup> sĕttʃo, <sup>l</sup> səttʃo]	‘sèche’
BRACCHIŪM	>	[brās]	‘bras’	GLĀCĪĀT	>	[ <sup>l</sup> glāssə]	‘(il) glace’

*allongement spécifique devant -SS-*

GRŌSSŪM	>	[gro:]	‘gros’	GRŌSSĀM	>	[ <sup>l</sup> gro:so]	‘grosse’
---------	---	--------	--------	---------	---	------------------------	----------

*syllabes romanes fermées devant obstruantes sonores*

GALLŪM	>	[dʒāl]	‘coq’	°SPĀLLĀM	>	[eɪ <sup>l</sup> pāllə]	‘épaule’
FĒRRŪM	>	[fɛ:re]	‘fer’	TĒRRĀM	>	[ <sup>l</sup> tɛ:ro]	‘terre’
PANNŪM	>	[pān]	‘tissu’	PĪNNĀM	>	[ <sup>l</sup> pānno]	‘rocher’ (topon.)
germ. °BRAMM-	>	dér. [brām]	‘cri’	FLAMMĀM	>	[ <sup>l</sup> flāmmo]	‘flamme’

*syllabes romanes fermées devant sonantes*

MĒDĪŪM	>	[mĕs]	‘demi’	MĒDĪĀM	>	[ <sup>l</sup> mĕzzo]	‘demie’
°GŪBBŪM	>	[gœp]	‘bossu’	°GŪBBĀM	>	[ <sup>l</sup> gœbbo]	‘bossue’
—				DŪŌDĒCĪM	>	[ <sup>l</sup> dūzze]	‘douze’
—				SĒDĒCĪM	>	[ <sup>l</sup> sĕzze]	‘seize’

Le provençal nord-alpin du Val Germanasque — comme le provençal sud-alpin, la koinè frioulane et le milanais — a perdu les durées héritées de l’allongement en syllabe ouverte devant la plupart des sonantes; il ne les a conservées que devant *l* et, dans les paroxytons, devant *n*. Il connaît, par contre, d’autres sources de durée vocalique, qu’il partage avec de nombreux parlers d’oïl, p. ex., allongement résultant de la perte des *s* préconsonantiques, TĒSTĀM > [<sup>l</sup>tɛ:to] ‘tête’, ou allongement devant -SS-, comme dans GRŌSSŪM, GRŌSSĀM > [gro:, <sup>l</sup>gro:so] ‘gros, grosse’, et qui cachent en partie la distribution originale. On reconnaît cependant les durées héritées de l’allongement en syllabe ouverte dans la bréveté des

<sup>24</sup> Les transcriptions de Pons (1973) et de Pons / Genre (1997) font explicitement apparaître la durée consonantique allophonique après les voyelles brèves accentuées, qui obéit aux mêmes règles que dans le parler francoprovençal de Hauteville décrit par Martinet (1956; 1970). En ce qui concerne l’absence de durée consonantique dans les transcriptions phonétiques de nombreuses descriptions du francoprovençal, et probablement aussi du provençal nord-alpin, cf. Keller (1958: 101–104) et Martinet (1961; 1975: 205).

voyelles accentuées des continuateurs de DŮŔDĚCĪM, où elles étaient suivies d'une obstruante sonore géminée. Il n'est pas exclu que [mēs] < MĚDĪŮM, fém. [ˈmɛzzo], et [gœp] < °GŮBBŮM 'bossu', fém. [ˈgœbbɔ], soient des emprunts aux parlers piémontais.<sup>25</sup> Quelle que soit l'origine de ces mots, cependant, la durée de leurs voyelles est conforme à la distribution attendue dans les parlers romans de cette région.

La reconstruction est plus difficile pour les parlers francoprovençaux. Ce n'est que devant -L(L)- que l'on retrouve le plus régulièrement des traces de la distinction originale: SĀLĚM > [sa:] 'sel', MĀLŮM > [ma:] 'mauvais', PĀLĀM > [ˈpa:la] 'pelle', MĀLĀM > [ˈma:la] 'mauvaise', avec une voyelle longue devant -L- simple, mais AD VALLĚM > [aˈvã] 'aval, en bas', ČĀBALLŮM > [θiˈvã] 'cheval', °SPĀLLĀM (lat. classique SPĀTŮLĀM) > [əˈpãla] 'épaule' avec une voyelle brève devant -LL- géminé (formes du Haut-Dauphiné; cf. Devaux 1891: 442; 1935).

La reconstruction est également difficile dans les parlers wallons, qui connaissent aussi de nombreuses voyelles longues ayant d'autres sources (relativement distinctes de celles des autres parlers d'oïl). Les terminaisons -AL(L)- ne sont des réactifs pertinents que lorsque le [l] final s'est maintenu, sa perte en fin de mot ayant allongé la voyelle précédente dans les deux cas: p. ex. dans VALLĚM > [va:] 'Val (topon.)' et dans BŮCC+ĀLĚM > [bɔˈka:] 'brèche dans une haie' (probablement par les étapes -AL(L)- > [aʉ] > [a:]). La distinction est mieux préservée ailleurs: PĀLĀM > [pa:l] 'pelle', SCĀLĀM > [ʃa:l] 'échelle', mais germ. °BALLA > [bãl] 'balle', germ. °HALLA > [hãl] 'halle', °SPĀLLĀM > [spãl] 'épaule' (wallon du pays de Bastogne, cf. Francard 1980: 31; 1994). Contrairement au provençal nord-alpin du Val Germanasque, le wallon n'a pas en général allongé ses voyelles accentuées devant les continuateurs de -SS- > [s] et de -SSĪ-/-STĪ-/-SK-/-X- > [ʃ] à Bastogne, [h] à Liège, ce qui lui a permis de conserver en partie les différences de durée héritées de l'allongement en syllabe ouverte dans ce contexte. L'on note cependant l'abrègement des voyelles hautes dans les mots qui étaient oxytoniques en ancien wallon. (Les données suivantes proviennent du wallon de Liège, Haust 1933, qui sont relativement plus conservatrices que celles de Bastogne.)

wallon (Liège)

*syllabes romanes ouvertes devant obstruantes et lénitions*

DĪŔNŸSĪŮM >	[nnĩh]	'Denis'	°BRĪSĪĀ	>	[bri:h]	'brise'	
—			BĀSĪĀT	>	[bɔ:h]	'(il) baise'	
germ. °GRĪS-	>	[grĩ]	'gris'	°GRĪS+ĀM	>	[gri:s]	'grise'
MĒ(N)SĚM	>	[mø:]	'mois'	TĒ(N)SĀM	>	[tø:s]	'toise'
-ŌSŮM	>	[-ø:]	'-eux'	-ŌSĀM	>	[-ø:s]	'-euse'
RĀSŮM	>	[re:s]	'ras'	MŌSĀ	>	[mu:s]	'Meuse'
NĀSŮM	>	[ne:]	'nez'	germ. °BRASA	>	[bre:s] <sup>26</sup>	'braise'

<sup>25</sup> Le traitement de -DĪ- dans MĚDĪŮM > [mēs] ne correspond pas à l'évolution la plus fréquente en provençal alpin, qu'on trouve probablement dans PŔDĪŮM > [pœj] 'puy' et HŔDĪĒ > [(əŋ'k)œj] '(aujourd'hui)'. Les mêmes divergences s'observent en frioulan (cf. Benincà 1989: 570b), ce qui pourrait indiquer que la gémination de -DĪ- dans MĚDĪŮM pourrait être ancienne et héréditaire même dans les parlers qui ne la connaissent pas ailleurs. Le timbre de la voyelle de [gœp] < °GŮBBŮM n'est pas attendu en provençal alpin et pourrait bien indiquer un emprunt.

<sup>26</sup> Ce type lexical est rare dans le domaine liégeois (Haust 1948 note cependant *des brèses* à Bergilers); la forme donnée ici est celle du wallon de Bastogne.

*syllabes romanes ouvertes devant sonantes*BÜCC+ĀLĒM > [bɔ<sup>l</sup>kɔ:] ‘brèche’ PĀLĀM > [pɔ:l] ‘pelle’*syllabes romanes fermées devant obstruantes sourdes*

ŪSTĪŪM > [ŭh] ‘huis’ °PĪSSĪĀT > [pĭh] ‘(il) pisse’  
 germ. °FRĪSK-> [frĕh] ‘mouillé’ °SPĪSSĪĀM > [spĕh] ‘fourré’ (n. fém.)  
 — CÖXĀM > [kɔh] ‘branche’  
 AXĒM > [äh] ‘anille’ (fém.) °BASSĪĀT > [bäh] ‘(il) baisse’  
 SPĪSSŪM > [spĕ] ‘épais’ SPĪSSĀM > [spĕs] ‘épais’  
 TŪSSĪM > [tɔs] ‘toux’ (masc.) TŪSS+ĀT > [tɔs] ‘(il) tousse’  
 PRĒSSŪM > [prĕ] ‘près’ PRĒSSĀM > [prĕs] ‘presse’  
 GRÖSSŪM > [grɔ] ‘gros’ GRÖSSĀM > [grɔs] ‘grosse’  
 BASSŪM > [bä] ‘bas’ BASSĀM > [bäs] ‘basse’

*syllabes romanes fermées devant obstruantes sonores*

— -ĀTĪCŪM > [-'ĕtʃ] ‘-age’ —  
 — DŪÖDĒCĪM > [dɔs] ‘douze’  
 — SĒDĒCĪM > [sä] ‘seize’

*syllabes romanes fermées devant sonantes*

VĀLLĒM &gt; [vɔ:] ‘Val (topon.)’ °SPĀLLĀM &gt; [späl] ‘épaule’

Les données wallonnes montrent que les différences de durée héritées de l’allongement en syllabe ouverte peuvent se maintenir longtemps après la dégémination et l’apocope, même lorsqu’elles s’accompagnent de différences corrélatives de timbre. Il arrive en effet fréquemment que les timbres des voyelles de durée différente finissent par s’écarter plus ou moins considérablement: [a:] a tendance à devenir postérieur [ɑ:], comme en milanais et en frioulan (ce qui n’est généralement pas noté dans les transcriptions, cf. Sanga 1988:292; Baroni / Vanelli 2000 :33), [ĕ, ɔ] bref à s’ouvrir en [ĕ, ɔ], et inversement [ɛ:, ɔ:] long à se fermer en [ɛ:, ɔ:] (conduisant parfois à des neutralisations).

Ces divergences sont bien sûr considérables lorsque les voyelles longues se diphtonguent, comme en wallon. Les voyelles ont néanmoins pratiquement toujours conservé des différences de durée devant les continuateurs de -S(Ī)- : -SS(Ī)-/-STĪ-/-SK-/-X-, quel que soit leur timbre original. Ainsi le [e] roman est devenu [ĕ] lorsqu’il était bref et [ɔ:] lorsqu’il était long. Des différences de longueur relativement indépendantes du timbre se sont même recrées lorsque [a:] non diphtongué est devenu [ɔ:], comme dans BĀSĪĀT > [‘bas<sup>l</sup>at] > [ba:h] > [bɔ:h], distinct des continuateurs brefs du [ɔ] ouvert et du [o] fermé, comme dans CÖXĀM > [‘kɔksa] > [‘kɔss<sup>l</sup>a] > [kɔh].

Il est souvent admis que les oppositions de durée vocalique qu’on observe en frioulan proviennent, non pas des durées héritées de l’allongement en syllabe ouverte, mais qu’elles reflètent les différences allophoniques automatiques devant les obstruantes sourdes et sonores<sup>27</sup> qui se seraient conservées après le dévoisement des obstruantes en finale de mot (Vanelli 1979; Hualde 1990: 36–40; Baroni / Vanelli 2000: 35): le [ĩ] de *scrit* [skrĩt] ‘écrit’ est bref parce qu’il était suivi d’un [t] sourd, contrairement au [i:] long de *nid* [ni:t] ‘nid’ < [ni:d] suivi d’un [d] sonore avant l’apocope. Cette interprétation, cependant, exige des solutions *ad hoc* pour expliquer la genèse des oppositions de durée devant

<sup>27</sup> Cf. Keating (1985: 120–124), cependant, pour des observations critiques sur cet «universel» phonétique putatif.

-LL- : -L- et -RR- : -R-, ainsi que la brévité de la voyelle de *mieg* [miĕtʃ] ‘demi’ < MĚDĪŮM.<sup>29</sup> Elle est surtout peu vraisemblable à la lumière des évolutions parallèles dans les autres langues romanes que nous avons vues ici, qui montrent que c’est la structure syllabique avant la dégémination et l’apocope qui est le facteur pertinent, non le voisement de la consonne suivante. La voyelle est brève devant une obstruante qui était sonore avant l’apocope en milanais et en crémonais pour les continuateurs de MĚDĪŮM, °GŪBBŮM et °FRĪG(Ī)DŮM. Les mêmes observations se répètent dans le provençal nord-alpin et en wallon, où la tonique est brève dans la série des cardinaux *douze*, *treize* et *seize*; on comparera, p. ex., l’évolution des [o] toniques de [ˈdoddze] < DŮŌDĚCĪM et de -ŌSĀM, devenus respectivement bref et long, malgré le voisement original de l’obstruante suivante dans les deux cas: [ˈdŭzze] : [-ˈu:zo] dans le Val Germanasque, [dšs] : [-ø:s] dans le wallon de Liège.

On peut donc conclure qu’il est tout à fait légitime d’admettre, contrairement à l’hypothèse de Martinet, que l’allongement en syllabe ouverte — qu’on postule pour expliquer la diphtongaison française — a pu se conserver après la dégémination et l’apocope, et qu’on ne peut exclure que la diphtongaison se soit produite après l’un ou l’autre de ces deux changements.

Wüest (1979: 156–161) à partir d’observations du même genre avait reconnu que les techniques de la chronologie relative sont absolument impuissantes à établir l’ordre relatif de la diphtongaison des voyelles longues, de la dégémination et de l’apocope. Seules des analyses rigoureuses de documents anciens, comme celles de Pfister (1992) et de Chambon et Greub (2000), pourraient apporter des réponses. Ces derniers notent en particulier, à côté de la graphie la plus fréquente *Bleso*, une variante *Bleiso* sur des monnaies frappées à Blois, ce qui pourrait constituer la première attestation «avant *ca* 675» de la diphtongaison française et, si le *o* graphique final ne relève pas d’une simple tradition orthographique, avant l’apocope.<sup>30</sup>

Wüest ne nous donne cependant pas vraiment de raisons d’être optimistes. Il fait justement remarquer que les premières étapes d’une diphtongaison ne sont jamais «phonologiquement pertinentes». La diphtongaison n’est souvent à l’origine qu’une

<sup>28</sup> Cf. aussi Haiman et Benincà (1992: 41–43).

<sup>29</sup> Baroni et Vanelli (2000: 15, 19) font état d’une contrainte synchronique qui interdirait les voyelles longues devant une affriquée; ce qui soulève beaucoup de problèmes pour l’analyse historique. Il faudrait que cette contrainte ait commencé à se faire sentir relativement tard puisque des voyelles longues apparaissent devant d’anciennes affriquées sonores non géminées, comme *dis* [di:s] < DĚCĚM, ainsi probablement que *pās* [pa:s] ‘paix’ < PĀCĚM, *pēs* [pe:s] ‘poix’ < PĪCĚM, *vōs* [vo:s] ‘voix’ < VŌCĚM, etc. De plus cette contrainte synchronique n’est pas générale dans le domaine frioulan. Certains dialectes connaissent des voyelles longues devant le [tʃ] final de mots empruntés à l’italien (Baroni / Vanelli 2000: 24), en particulier la koiné, comme dans *al rēg* [retʃ] ‘il gouverne’ (Faggin 1985: xxx). La koiné admet aussi des voyelles longues devant l’affriquée [ts] de certains pluriels, comme *pîd* ‘pied’, pl. *pîz* [pi:ts] (Faggin 1985), ainsi que le parler conservateur de Clauzetto, comme *prât* ‘pré’, pl. *prâz* [pra:ts] (Benincà / Vanelli 1978: 255).

<sup>30</sup> On ne connaît cependant pas d’étymon sûr pour *Blois*. Les auteurs excluent la forme °*Blitius* proposée par Nègre (1990: §10667) et, implicitement, un étymon du type °*Blesium* qu’on pourrait peut-être suggérer par rapprochement avec les noms de ville et les hydronymes *Blaise* (Dauzat / Rostaing <sup>2</sup>1978) – dont les attestations anciennes sont parfois du type *Blesia*, mais cependant le plus souvent du type *Blesis* ou *Blesa*.

modalité de la durée vocalique. Le /ɛ:/ long du mot *fête* /fɛ:t/ au Québec, par exemple, a de multiples réalisations qui varient de façon continue entre [ɛ:] et [aɪ], en passant par les étapes intermédiaires [aɛ̃, aɛ̃, ɛɛ̃, ɛɪ] (cf. Santerre 1974: 132; Santerre et coll. 1985). Selon les époques, la prononciation de la même voyelle longue /ɛ:/ pourra être le plus souvent [ɛɪ], puis régresser à [ɛ:], puis redevenir [ɛɪ]. La différenciation des timbres d'une diphtongue phonétique peut atteindre un point de non-retour, de telle sorte que sa monophthongaison ultérieure ne reproduira pas nécessairement le timbre de la monophthongue qui lui a donné naissance, comme cela a été le cas du [o] roman maintenant articulé [ø] dans le suffixe *-eux*. L'apparition de nouvelles voyelles longues en français, cependant, a pu précipiter la phonologisation des diphtongues phonétiques. En effet, lorsque la perte du *s* préconsonantique crée une nouvelle voyelle longue [e:], comme dans *mesle* ['meslə] > ['me:lə], la variante [ɛɪ] continuant le -Ē- de TĒLĀM cessera d'être conçue comme une manière de prononcer le /ɛ:/ long et acquerra un statut phonologique distinct de la voyelle [e:] de *mesle*.

#### 4 Diphtongaison et proparoxytons

Il est normalement admis que la diphtongaison française (responsable des changements [a:] > *e/ai*, [ɛ:] > *ei*, [o:] > *ou*) n'a pas affecté les voyelles accentuées des proparoxytons, parce qu'elle s'est produite après la syncope et que ces voyelles se trouvaient alors dans une syllabe fermée: ĀNĪMĀM > ['anma] > a. fr. *ame*, DĒBĪTĀ > ['devta] > a. fr. *dete*, DŪBĪTĀT > ['dovta] > a. fr. (*il*) *dote* (cf. Schwan / Behrens <sup>3</sup>1897; <sup>10</sup>1914: §35 Anm., à qui ces exemples sont empruntés; cf. aussi Bourciez <sup>1</sup>1899; <sup>8</sup>1937: §§36, 55, 73; Meyer-Lübke <sup>1</sup>1908; <sup>4/5</sup>1934: §§59, 60; Pope <sup>1</sup>1934; <sup>2</sup>1952: §229; Straka 1953: 277–279). C'est la brièveté des voyelles en syllabe fermée qui explique l'absence de diphtongaison:

Le rapport chronologique entre les diphtongaisons des *é, ó* et *a* et la syncope est donc clair [...] À l'époque où ces voyelles se diphtongaient [sic], il n'y avait plus de proparoxytons; les syllabes accentuées étaient toutes brèves par suite de la syncope des voyelles posttoniques» (Straka 1953: 277).

Meyer-Lübke met en parallèle l'évolution de TĒPĪDŪM > ['tɛvedo] > ['tiɛvedo] > *tiède*, avec diphtongaison du [ɛ] ouvert, et celle de DĒBĪTĀ > ['devta] > *dete*, où le [e] fermé ne diphtongue pas, en faisant remarquer que la voyelle accentuée a dû s'allonger dans les deux cas, puis s'abrégier devant le groupe consonantique.

Haudricourt / Juillard (<sup>1</sup>1949; <sup>2</sup>1970: 53–56) et Hilty (1969), au contraire, proposent une analyse dans laquelle la diphtongaison des [ɛ, ɔ] ouverts et des [e, o] fermés résulte d'une transphonologisation des oppositions [ɛ] : [ɛ] et [o] : [ɔ], devenant respectivement [ɛɪ] : [iɛ] et [ou] : [uo] (et peuvent postuler des étapes intermédiaires avant ce résultat qui ne sont pas pertinentes ici). Leur présentation laisse entendre que la diphtongaison romane de [ɛ, ɔ] et la diphtongaison française de [e, o] se produisent en même temps. Ils ne font aucune référence aux chronologies proposées par leurs prédécesseurs pour interdire la diphtongaison française dans les proparoxytons et ne donnent aucune indication des solutions qu'ils auraient eux-mêmes envisagées. Wüest (1979: 155–156) est favorable à

une interprétation fonctionnelle semblable à celle de ces auteurs; il soulève cependant ce problème de chronologie relative, et «conclu[t] par un *non liquet*».

S'il est vrai que dans la grande majorité des cas, la diphtongaison française ne s'observe pas dans les anciens proparoxytons, il existe des contre-exemples qui mériteraient une étude particulière. On peut admettre que la diphtongue des formes suivantes est analogique: *doitte* < DĚBĪTĀ (FEW: 3.22), à partir du radical tonique de *devoir* (cf. les variantes *receit* et *reçoit* de *recet* < RĚCĚPTŪM, FEW: 10.145, avec influence probable du radical tonique de *recevoir*) ou *boite* 'boisson' < BĪBĪTĀ (FEW: 1.350) à partir du radical tonique de *boire*.

La forme *keute* 'coude' < CŪBĪTŪM (FEW: 2.2.1447), en ancien picard, est plus problématique. L'ALF relève pour *coude* (carte 330), des monophthongues [ø] ou [œ] et des diphtongues apparentées, qui pourraient toutes être issues d'une diphtongue [eʏ], en Picardie, dans le sud de la Wallonie, en Bourgogne, dans l'est de la Champagne, en Franche-Comté,<sup>31</sup> et même dans des points isolés du pays Gallo (Bretagne romane). Trois formes gallèses contiennent des diphtongues: [kɛœt] (pt. 494), [kœʏd] (pt. 466) et [koʏd] (pt. 463), la dernière sans différenciation. Ces trois points sont situés dans une région où les anciennes diphtongues issues de la diphtongaison française auraient pu se conserver, mais où de nouvelles diphtongues sont aussi apparues (cf. Chauveau 1989: 145–191). Dans le pays Gallo, comme dans le nord et l'est de la France, on pourrait penser que les diphtongues à l'origine des [ø] ou [œ] proviennent de la coalescence du [o] accentué avec une demi-voyelle [ʏ] < -B-, selon le schéma d'évolution CŪBĪTŪM > ['koβ(e)do] / ['koβ(e)to] > ['koʏde] / ['koʏte]. On a cependant peu de raisons de croire que -B- a pu évoluer de cette manière en galloroman septentrional, où il n'y a pas de traces des continuateurs équivalents <sup>ɾ</sup>\**jaude*, <sup>ɾ</sup>\**jaute* pour GĀBĀTĀM, par exemple.

Fouché (<sup>1</sup>1958; <sup>2</sup>1969: 471) conteste aussi cette chronologie en invoquant les formes ANTĪPHŌNA > *anteine* (appuyé par FEW: 24.657b), PĒ(N)SĪLĒM > *peisle* 'poêle', FLĒBĪLĒM > *feible*, *foible* 'faible' et le toponyme VĒNŪLAS > *Voinsles* (Seine-et-Marne). Parmi les formes invoquées par Fouché, on doit certainement exclure les continuateurs de PĒ(N)SĪLĒM. Le FEW ne relève pas la graphie *peisle* donnée par Fouché – les seules graphies qui s'en rapprochent, *poisle*, *poesle*, sont attestées seulement au XVI<sup>e</sup> siècle, bien trop tard pour être pertinentes (FEW: 8.201a). Le *s* à cette époque pouvait simplement noter la durée de la voyelle précédente; la pénétration tardive de l'objet et du mot pour le nommer dans le centre de la France disqualifie ce témoignage (cf. Straka 1984). Quant à *Voinsles*, Nègre (1990: §5159) le fait remonter à VĒNŪLĀM, diminutif de VĒNĀM > *voine* 'veine', sur lequel il aurait été refait.

Fouché accepte néanmoins l'hypothèse selon laquelle la diphtongaison du [a] roman (ou sa fermeture) est postérieure à la syncope des pénultièmes atones. Le type <sup>ɾ</sup>*jéde* 'jatte' < GĀBĀTĀM relevé dans le Poitou, en Vendée, en Bretagne romane, dans le Maine et dans l'Anjou (ALF: carte 715) pourrait néanmoins impliquer une diphtongaison du [a] roman accentué, et demande une explication.<sup>32</sup>

<sup>31</sup> On prendra garde, aussi, qu'en Bourgogne, dans l'est de la Champagne et en Franche-Comté, les [o] romans fermés et les [ɔ] romans ouverts ont pu diphtonguer en syllabe fermée et donner les voyelles [œ] et [œʏ], p. ex. dans les mots *boucle*, *pot*, *trop*, *troupe*, (*il*) *tousse*.

<sup>32</sup> La voyelle [ɛ] que note l'ALF pour ce mot dans l'Est (Champagne, Bourgogne, Franche-Comté, Lorraine) renvoie probablement à un type <sup>ɾ</sup>*jaitte*, avec fermeture et antériorisation tardive du *a*, un changement relativement fréquent dans cette région, p. ex. CATTĀM > <sup>ɾ</sup>*chaitte* 'chatte'. En



La discussion ne saurait être complète sans un examen des diphtongaisons particulièrement complexes devant les terminaisons syncopées *-ble* des anciens paroxytons en -PŪLĀM, -BŪLĀM, -BĪLĒM, etc. La diphtongaison française y est rare, mais non inconnue. Les continuateurs du type <sup>1</sup>*ʳièble* <sup>2</sup>‘table’ < TĀBŪLĀM (ALF: carte 1273, pts. 338 et 435) à l’ouest de la France dans la région où domine aussi <sup>1</sup>*ʳjéde* <sup>2</sup>‘jatte’ devraient être examinés. La diphtongaison du [o] est aussi notée dans <sup>1</sup>*ʳéteuble* <sup>2</sup>‘éteule’ < \*STŪPŪLĀM (lat. classique STĪPŪLĀM) (FEW: 12.271) — la forme *éteule* retenue dans la norme pourrait cependant être d’origine picarde, avec une diphtongue issue de la coalescence de [o] < -Ū- avec [y] < -P-.<sup>33</sup> Le [e] s’est diphtongué dans FLĒBĪLĒM > a. fr. *feible*, *foible* ‘faible’ (cf. Fouché <sup>1</sup>1958; <sup>2</sup>1969: 234, pour une interprétation des nombreuses variantes); on ne peut simplement admettre, avec Meyer-Lübke (<sup>1</sup>1908; <sup>4/5</sup>1934: §59), qu’il s’agit d’une diphtongaison régulière de la voyelle accentuée en syllabe ouverte dans le paroxyton [<sup>1</sup>feible] produit par la syncope, car on n’observe généralement pas de diphtongaison devant ces suites consonantiques, cf. DŪPLŪM > *double* (FEW: 3.185a) et TRĪPLŪM > a. fr. *treble* ‘triple’ (FEW: 13.2.297a).

On retiendra surtout de l’argumentation invoquée pour établir ces chronologies relatives, le glissement épistémologique qui fait que la structure de la syllabe devient le facteur conditionnant la diphtongaison, plutôt que la durée vocalique elle-même. Même si l’on reconnaît que la diphtongaison française a presque toujours été bloquée dans les anciens paroxytons, on ne peut en conclure qu’il a *nécessairement* fallu que la diphtongaison ne commence à agir qu’après la syncope, une fois les voyelles accentuées en syllabe fermée. La structure prosodique de la langue avant les syncopes aurait pu être telle, que les voyelles des syllabes ouvertes étaient (suffisamment) longues dans les paroxytons pour se diphtonguer, mais pas assez dans les paroxytons pour que le même changement ne s’y produise. C’est ainsi qu’on a pu expliquer que la diphtongaison en toscan s’observe très souvent dans les paroxytons, p. ex. dans BŌNŪM > ital. *buono* ‘bon’, mais rarement dans les paroxytons, dont la syllabe accentuée n’a néanmoins jamais cessé d’être ouverte, comme dans PŌPŪLŪM > ital. *popolo* ‘peuple’ (cf. Meyer-Lübke s. d.: §50). La même analyse peut s’appliquer à la diphtongaison française. Un simple changement de la structure prosodique entre le moment où se développe la diphtongaison romane et celui où apparaît la diphtongaison française suffirait à expliquer pourquoi la première s’est produite dans le paroxyton TĒPĪDŪM > *tiède* et que la seconde s’applique ensuite dans le paroxyton DĒBĒT > (*il*) *doit*, mais non dans le paroxyton DĒBĪTĀ > *dete*, alors même que la syncope ne s’est pas encore produite. (Je rappelle qu’il s’agit d’un argument pour la forme seulement.)

Le cas probablement le plus navrant de ce glissement épistémologique est celui qui fait dire que la diphtongaison romane n’a été possible en espagnol dans des mots comme PŌRTĀ > esp. *puerta*, que parce qu’«on a pris à un moment donné l’habitude de couper [...] \*pò-rta [...] avec des diphtongues qui n’ont pu se produire qu’en syllabe ouverte» (Bourciez <sup>1</sup>1910; <sup>5</sup>1967: §151 – même argumentation dans Straka 1956: 254; 1979: 198). Faut-il vraiment rappeler qu’il n’y a aucun universel du langage exigeant la brièveté des

---

Bretagne romane, par contre, les reflets [e, ε] et [ə] de <sup>1</sup>*ʳjéde* sont ceux du *a* roman accentué en syllabe ouverte, et non, normalement, ceux des anciens [a] romans en syllabe fermée.

<sup>33</sup> Pour une autre explication, cf. Fouché (<sup>1</sup>1961; <sup>2</sup>1966: 617).

voyelles en syllabe fermée? On notera au contraire qu'un allongement allophonique n'est pas rare dans les langues romanes devant certaines consonnes en coda, en particulier devant [r] en frioulan: [vɛ:rt] 'vert' ou [la:rk] 'large' (Baroni / Vanelli 2000: 15); devant *Sonante* + *Obstruante* en finale de mot dans le provençal sud-alpin de Breil et La Brigue: [di:ɪt] 'dit', [ɔ:rt] 'jardin', [du:rs] 'doux', [kaãmp] 'champ' (Dalbera 1994: 125–127); devant sonante et souvent aussi devant [s] en crémonais (cf. note 14). L'anglais a aussi connu l'allongement devant [s], comme dans *coast* 'côte', *roast* 'rôtir', *beast* 'bête', *feast* 'fête' (à moins que la durée ne fût celle de l'ancien français, comme le suggère Bliss 1952/1953).

## 5 Chva résistant, accent secondaire, voyelle d'appui

De nombreuses solutions ont été proposées pour expliquer pourquoi seulement certains proparoxytons connaissent l'apocope, p. ex. GĚŇĪTŪM > *gent*, mais non CŌMĪTĚM > a. fr. *conte* 'comte'. On admet le plus souvent que certains proparoxytons sont devenus paroxytons relativement tôt, comme GĚŇĪTŪM ['dʒeneto] > ['dʒento], et qu'ils ont alors évolué comme les paroxytons primitifs tels que LĚNTŪM > *lent*. Par contre, les autres proparoxytons — ceux qui ont échappé à cette première série de syncopes et qu'on appelle «proparoxytons romans» — ont conservé, plus ou moins réduite, la voyelle de leur syllabe finale.

Ainsi formulé, ce problème connaît une solution triviale.<sup>34</sup> Il suffit d'admettre — comme il a été proposé depuis longtemps — qu'après la première série des syncopes (syncope 1), il s'est produit un changement prosodique, caractérisé entre autres par l'apparition d'un rythme alternant, avec un accent secondaire sur la dernière syllabe des proparoxytons romans. En contre-partie, la durée allophonique de leurs voyelles toniques s'est réduite, expliquant à la fois la régression plus ou moins variable de la diphtongue [uɔ̃] à [ɔ] et l'absence de diphtongaison française pour l'immense majorité de ces mots. Le protofrançais aurait connu par la suite un effacement plus ou moins progressif des posttoniques (c'est-à-dire: apocope dans les paroxytons et syncope dans les proparoxytons). Cette solution apparaît dans le tableau 6a. Si les proparoxytons romans n'ont pas connu l'apocope, c'est tout simplement parce que la langue n'a jamais connu de changement de ce type; le seul effacement qui se serait produit aurait été celui des posttoniques.

La solution rythmique présente plusieurs problèmes. Elle n'explique pas directement pourquoi le [a] posttonique s'efface dans les proparoxytons, p. ex. dans GĀBĀTĀM > *jatte*, et non dans les paroxytons, p. ex. dans FĀBĀM, qui devient *fève* et non *\*fev*, *\*fef*. On postule souvent, cependant, une réduction ancienne de [a] à [e] dans les posttoniques des proparoxytons. L'on peut alors admettre que l'effacement des posttoniques affecte seulement les voyelles non basses, donc les continuateurs du -A- des proparoxytons, mais

<sup>34</sup> Solution que j'ai examinée à Montréal en 1985 au congrès annuel de l'Association canadienne de linguistique, dans une présentation intitulée «Les structures accentuelles et la longueur vocalique en ancien français: la naissance du chva».

non ceux des paroxytons. Il faudrait aussi examiner si la solution rythmique peut vraiment rendre compte des syncopes dans les proparoxytons empruntés au latin médiéval, comme DĪACŌNŪM > *diacre*.

	GĒNĪTŪM	HŌMŌ	HŌMĪNĒM	PĪLŪM	CŪBĪTŪM
syncope 1	[ <sup>1</sup> dʒɛ:neto]	[ <sup>1</sup> ɔ:mo]	[ <sup>1</sup> ɔ:mene]	[ <sup>1</sup> pe:lo]	[ <sup>1</sup> ko:veto]
dipht. de [ɛ, ɔ]	[ <sup>1</sup> dʒɛnto]	—	—	—	—
rythme alternant	—	[ <sup>1</sup> uɔmo]	[ <sup>1</sup> uɔmene]	—	[ <sup>1</sup> kove, to]
sonorisation	—	—	[ <sup>1</sup> ɔme, ne]	—	[ <sup>1</sup> kove, do]
chute des posttoniques	[dʒɛnt]	[ <sup>1</sup> uɔm]	[ <sup>1</sup> ɔmne]	[pe:l]	[ <sup>1</sup> kovdo]
...					
ancien français	<i>gent</i>	<i>huem</i>	<i>home</i>	<i>peil</i>	<i>code</i>

Tableau 6a. Voyelle finale des proparoxytons: solution rythmique

Son grand défaut, cependant, était de ne pas être compatible avec les chronologies communément admises pour les diphtongaisons. Comme on voit dans le tableau 6a, elle présuppose que les voyelles [ɛ] et [ɔ] se diphtonguent également dans les proparoxytons *avant* la syncope, exigeant la régression de [uɔ] comme le prévoyait cependant déjà l'analyse de Meyer-Lübke. Elle exigerait aussi une explication particulière pour le développement de °ĪŌŪĒNĒM > *jeu(f)ne* (celle qui était prévue dans le tableau 2b n'est plus disponible). La durée conditionnant la diphtongaison des voyelles [e, o] et [a] doit également se mettre en place avant les syncopes dans les proparoxytons — ce qu'on n'avait jamais vraiment envisagé. C'est pourquoi on a toujours supposé que les effacements de la posttonique dans les proparoxytons et dans les paroxytons romans étaient distincts, l'un se produisant avant et l'autre après les diphtongaisons pertinentes. Ce qui exclut la solution rythmique simple.

Deux réponses ont été adoptées qui conservent l'esprit de cette solution, tout en permettant deux effacements distincts: elles font intervenir soit des voyelles réduites – stables selon Straka (1953; 1964) et instables selon Blondin (1975) –, soit un accent secondaire (Meyer-Lübke 1884). Inversement, deux autres propositions ont été avancées qui ne font appel ni aux rythmes accentuels, ni à la réduction des voyelles. L'une y voit la conséquence de contraintes syllabiques. L'apocope ne se produit pas dans [kɔmte] car elle ferait apparaître un groupe consonantique [-mt] inacceptable en finale de mot et exigeant au contraire, de ce fait, une «voyelle d'appui»; elle s'applique par contre sans restriction à [<sup>1</sup>dʒɛnto] et à [<sup>1</sup>lɛnto], car la finale [-nt] ainsi produite est alors admissible dans la norme syllabique (Nyrop <sup>1</sup>1899; <sup>3</sup>1914; Reighard 1975; Wüest 1979; Sampson 1980; Holm 1991). La dernière solution, enfin, fait simplement intervenir des chronologies relatives. L'apocope n'affecte que les paroxytons et n'a eu qu'une durée de vie relativement limitée. Quand elle était active, elle a réduit les paroxytons présents dans la langue qui n'exigeaient pas de voyelle d'appui: les anciens paroxytons latins, comme PŌNTĒM [<sup>1</sup>pɔnte] > [pɔnt], et les anciens proparoxytons qui étaient alors syncopés, comme GĒNĪTŪM [<sup>1</sup>dʒɛnto] > [dʒɛnt]. Elle n'a pas affecté, par contre, les proparoxytons non syncopés à cette période, comme CŌMĪTĒM [<sup>1</sup>kɔmete]. Lorsque la syncope finit par toucher ces derniers, [<sup>1</sup>kɔmete] devenant [<sup>1</sup>kɔmte]/[<sup>1</sup>kɔnte] par exemple, l'apocope n'était plus active dans la langue, permettant ainsi

à la voyelle dans leur syllabe finale de se maintenir, au moins jusqu'à la période de l'ancien français (Bourciez <sup>1</sup>1899; <sup>8</sup>1937). Examinons chacune de ces solutions.

### 5.1 Solution rythmique: voyelle réduite stable

type	<sup>-1</sup> V <sub>1</sub> mV <sub>3</sub> CŌMĒS	<sup>-1</sup> V <sub>1</sub> ntV <sub>3</sub> PŌNTĒM	<sup>-1</sup> V <sub>1</sub> nV <sub>2</sub> tV <sub>3</sub> GĒNĪTŪM	<sup>-1</sup> V <sub>1</sub> mV <sub>2</sub> tV <sub>3</sub> CŌMĪTĒM
syncope 1	[ <sup>1</sup> kōmes]	[ <sup>1</sup> pōnte]	[ <sup>1</sup> dʒeneto]	[ <sup>1</sup> kōmete]
diphthongaison de [ɛ]			[ <sup>1</sup> dʒento]	—
réduction vocalique	—	—	—	[ <sup>1</sup> kōmetə]
syncope 2a				[ <sup>1</sup> kōmtə], [ <sup>1</sup> kōntə]
diphthongaison de [ɔ]	[ <sup>1</sup> kuōmes]	—		—
apocope	[ <sup>1</sup> kuōms]	[pōnt]	[dʒent]	—
...				
ancien français	<i>cuens</i>	<i>pont</i>	<i>gent</i>	<i>conte</i>

**Tableau 6b.** Voyelle finale des proparoxytons: voyelle réduite stable

Straka (1953; 1964) opte pour la solution rythmique avec deux effacements distincts des posttoniques: syncope dans les proparoxytons, puis apocope dans les paroxytons. Si dans la dernière étape du tableau 6b, l'apocope fait disparaître le continuateur atone du -Ē- de PŌNTĒM, mais non celui de CŌMĪTĒM, c'est que ces deux voyelles n'étaient plus identiques. Il postule qu'entre la syncope latine (syncope 1) et les syncopes romanes (en particulier avant la syncope 2a du tableau 6b), les voyelles des syllabes finales des proparoxytons, qui sont séparées de la tonique par une autre syllabe non accentuée, ont été réduites, probablement pour des raisons accentuelles, ce qui apparaît sous la rubrique *réduction vocalique* dans le tableau 6b.

#### (a) voyelle stable parce qu'étrangère au système

Dans sa première analyse (en 1953), la voyelle réduite des proparoxytons – qu'il représente par le symbole classique [ə] du chva – se maintient au moment de l'apocope parce qu'elle était étrangère au système vocalique de la langue:

Nous croyons pouvoir expliquer le maintien de l'-ə, à l'époque de l'effacement des autres voyelles finales, par le fait que ce n'était pas une voyelle comme les autres, mais une voyelle réduite, indistincte, qui ne faisait guère partie du système vocalique normal de la langue; le traitement qu'ont subi les voyelles normales -i, -e, -u, -o, a épargné ce son indéterminé. (Straka 1953: 303)

#### (b) voyelle stable parce que non haute

Straka ne devait pas être totalement satisfait de cette explication. On comprend mal, en effet, qu'une voyelle réduite soit plus stable qu'une voyelle pleine. On ne voit pas non plus pourquoi on devrait dire que le chva était mal intégré dans le système vocalique, en particulier dans le système des voyelles posttoniques. De toute façon, la métaphore fonctionnelle ferait attendre qu'une voyelle réduite, indistincte, mal intégrée soit éliminée

et qu'au contraire les «voyelles normales -i, -e, -u, -o» bien intégrées restent. Lorsqu'il reprend le problème en 1964, il présente une thèse fort différente de la stabilité du *chva*. Celle-ci résulterait de sa grande aperture relative, conformément à un universel voulant que les voyelles hautes soient les plus susceptibles de s'effacer: «Les voyelles faibles se ferment par étapes avant de disparaître» (Straka 1964: 37–38; 1979: 228–229).<sup>35</sup> Si on admet que le *chva* était plus ouvert que les «voyelles normales -i, -e, -u, -o», il en résulte que les voyelles posttoniques les plus stables seraient [a] et [ə], *cqfd*.

Spore (1972: 68), Blondin (1975: 526), Wüest (1979: 146), Sampson (1980: 43) et Holm (1991: 119) soulignent tous que la première explication de Straka en 1953 n'est pas plausible – Spore, cependant, finit par l'adopter, faute d'alternative, dit-il. La seconde explication de Straka, en 1964, n'est pas plus satisfaisante.<sup>36</sup> Il suffit d'observer la syncope en anglais qui affecte la voyelle réduite [ə], mais non les voyelles non réduites plus fermées dans des contextes semblables (cf. Hooper 1976; Rhodes 1996).

La thèse de Straka sur la réduction des voyelles en syllabe finale de proparoxyton se retrouve dans les manuels de La Chaussée (<sup>1</sup>1974; <sup>3</sup>1989: 88), Pierret (<sup>1</sup>1981; <sup>3</sup>1994: 147, 217), Andrieux-Reix (1993: 156), Laborderie (1994: 41, 98) et Joly (1995: 71). De la Chaussée est un des rares à présenter quelques éléments de justification; de façon surprenante, c'est la première explication donnée par Straka en 1953 qu'il retient. Pierret (<sup>1</sup>1981; <sup>3</sup>1994: 218) ajoute que la voyelle finale des proparoxytons a aussi pu passer par une étape [ə] avant d'apocoper; ce qui est cependant incompatible avec les thèses de Straka et ne permet plus d'expliquer pourquoi la voyelle [ə] des syllabes finales se serait conservée dans les proparoxytons. Léonard (1999: 19, 23) évite le problème (sans donner la même licence à ceux qui s'essayeraient à faire ses exercices non corrigés). Carton (1974: 169) présente les résultats du français moderne sans indiquer comment les changements se seraient produits à l'époque pré-littéraire.

En fait, les données comparatives excluent la thèse de Straka. Cette dernière fait dépendre le maintien des voyelles non basses dans les syllabes finales des proparoxytons d'une hypothétique réduction à [ə], qui aurait alors automatiquement neutralisé les oppositions entre les voyelles antérieures et postérieures. Or il est reconnu que cette neutralisation ne s'observe pas en francoprovençal ancien (Meyer-Lübke 1890: §314; <sup>4/5</sup>1934: §116; Duraffour 1930: 6, 12, 16, 21), même si elle a pu se produire ensuite dans certains parlers modernes (p. ex. à Ollon, cf. Hasselrot 1937). Dans de nombreux parlers francoprovençaux, on peut encore distinguer les reflètes de [e] et de [o] atones, aussi bien dans les anciens proparoxytons, lorsque ces voyelles sont demeurées comme voyelle d'appui, que dans les anciens proparoxytons. Souvent, cependant, des analogies morphologiques ont modifié la distribution phonétique attendue en généralisant la terminaison [-o] au masculin des noms et adjectifs et la terminaison [-a] (ou son reflète moderne) au féminin singulier. Il arrive également que des terminaisons aient été refaites sur la norme (écrite) du français standard. Les verbes cependant ont conservé la terminaison phonétique [-e]. La distribution originale transparaît néanmoins derrière les distributions modernes, comme on voit dans les exemples suivants:

<sup>35</sup> Straka (1970; 1979: 347–361) reprend sa thèse sur la réduction des voyelles dans la syllabe finale des proparoxytons, sans revenir sur les explications qu'il avait proposées antérieurement.

<sup>36</sup> Aucun des cinq auteurs précédents ne mentionne cependant la nouvelle interprétation de Straka en 1964.

	Bagnes	Saint-Martin-la-Porte	
PĚTRĀM	[ˈp̥jɛ:ʁa]	[ˈpɛðɔ]	‘pierre’,
ĀRĀTRŪM	—	[aˈðaðo]	‘charrue (araire)’
QUĀDRŪM	[ˈka:ʁo]	[ˈkaro]	‘madrier’ (Bagnes), ‘coin, côté’ (St-Martin)
DĒBĪTŪM	[ˈdɔto]	[ˈdeto]	‘dette’ (masc.)
SĀPĪDŪM	—	[ˈsado]	‘savoureux’
°SAMBĀTŪM	[(de)ˈsādo]	[(də)ˈsādo]	‘same(di)’
PĀTRĒM	[ˈpa:ʁe]	[ˈpaðɛ]	‘père’
SĒDĒCĪM	[ˈsɛze]	[ˈsɛzɛ]	‘seize’
VENDĒRĒ	[ˈvɛdre]	[ˈvɛdrɛ]	‘vendre’

*terminaisons analogiques*

ŪĒNTRĒM	[ˈvɛtro]	[ˈvɛtrɛ]	‘ventre’ (analogique à Bagnes)
HŌMĪNĒM	[ˈomo]	[ˈɔmo]	‘homme’
FĒBRĒM	[ˈfajvra]	[ˈfjɛjvrɔ]	‘fièvre’ (fém.)
LĒPŌRĒM	[ˈlajvra]	[ˈlɛjvrɔ]	‘lièvre’ (fém.)

Or, comme le montre l’analyse de Hasselrot (1939), la syncope et l’apocope ont les mêmes caractéristiques en francoprovençal et en galloroman septentrional (malgré Martinet 1982). Ce ne peut donc être la réduction des voyelles non basses des syllabes finales de proparoxyton — qui les aurait confondues —, qui a soustrait [o] et [e] à l’apocope. Il faut nécessairement envisager une autre solution pour le francoprovençal et, si l’on admet le parallélisme des évolutions, pour l’ensemble des parlers galloromans septentrionaux.

L’évolution de l’occitan n’appuie pas la thèse de Straka non plus, car il faudrait également postuler une réduction des voyelles non basses des syllabes finales des continuateurs syncopés des proparoxytons romans, comme a. occ. *copde* < CŪBĪTŪM, pour expliquer qu’ils aient échappé à l’apocope. Or il n’y a aucune raison de supposer que le *e* graphique final de l’ancien provençal ait noté une voyelle réduite centrale [ə] plutôt que [e] (Ronjat 1930: §§49, p. 128).<sup>37</sup>

## 5.2 Solution rythmique: voyelle réduite instable

Prenant le contre-pied de la proposition de Straka, Blondin (1975: 526–536) propose une solution, beaucoup plus crédible dans une perspective rythmique, qui inverse les réductions par rapport à l’analyse précédente.

Ce schéma d’évolution, représenté dans le tableau 6c, correspond mieux à l’esprit de la rythmique accentuelle dans laquelle la voyelle des syllabes finales des proparoxytons est relativement accentuée – donc moins réduite que celle des paroxytons. Après la syncope 2a, la langue connaîtrait deux types de paroxytons, les premiers avec une posttonique réduite, comme les ancêtres [ˈkɔməs], [ˈpɔntə], [ˈdʒɛntə] de *cuens*, *pont*, *gent* et les seconds avec

<sup>37</sup> Il est toujours loisible de dire qu’il y a effectivement eu une réduction de [e] à [ə], suivie d’une régression à [e], comme le proposent Haiman et Benincà (1992: 56) pour le frioulan. L’hypothèse d’une régression, cependant, n’aucun appui empirique indépendant, ni en occitan, ni en frioulan.

une posttonique pleine, comme l'ancêtre [ˈkɔ̃mte] de *comte*. Lorsque vient le moment où l'apocope se produit, celle-ci peut donc effacer sélectivement les voyelles réduites des premiers.

type	- <sup>1</sup> V <sub>1</sub> mV <sub>3</sub> CŌMĒS	- <sup>1</sup> V <sub>1</sub> ntV <sub>3</sub> PŌNTĒM	- <sup>1</sup> V <sub>1</sub> nV <sub>2</sub> tV <sub>3</sub> GĒNĪTŪM	- <sup>1</sup> V <sub>1</sub> mV <sub>2</sub> tV <sub>3</sub> CŌMĪTĒM
syncope 1	[ˈkɔ̃mes]	[ˈpɔ̃nte]	[ˈdʒɛneto] [ˈdʒɛnto]	[ˈkɔ̃mete] —
diphtongaison de [ɛ]	—	—	—	—
réduction vocalique	[ˈkɔ̃məs]	[ˈpɔ̃ntə]	[ˈdʒɛntə]	([ˈkɔ̃mɛte] ?)
syncope 2a	—	—	—	[ˈkɔ̃mte], [ˈkɔ̃nte]
diphtongaison de [ɔ]	[ˈkuɔ̃məs]	—	—	—
apocope	[ˈkuɔ̃ms]	[pɔ̃nt]	[dʒɛnt]	—
...	—	—	—	—
ancien français	<i>cuens</i>	<i>pont</i>	<i>gent</i>	<i>conte</i>

Tableau 6c. Voyelle finale des proparoxytons: voyelle réduite instable

Cette solution, cependant, n'est pas mieux adaptée à l'évolution du francoprovençal, car elle entraînerait aussi une neutralisation, celle des voyelles d'appui [o] et [u] des anciens prooxytons, cette fois – qui ne s'est pas produite, cf. ĀRĀTRŪM > frpr. [aˈðaðo] mais PĀTRĒM > frpr. [ˈpaðɛ].

### 5.3 Solution rythmique: accent secondaire

La seule solution rythmique qui puisse convenir semble donc être celle qu'avait proposée originalement Meyer-Lübke (1884; <sup>4/5</sup>1934: §121).

type	- <sup>1</sup> V <sub>1</sub> mV <sub>3</sub> CŌMĒS	- <sup>1</sup> V <sub>1</sub> ntV <sub>3</sub> PŌNTĒM	- <sup>1</sup> V <sub>1</sub> nV <sub>2</sub> tV <sub>3</sub> GĒNĪTŪM	- <sup>1</sup> V <sub>1</sub> mV <sub>2</sub> tV <sub>3</sub> CŌMĪTĒM
syncope 1	[ˈkɔ̃mes]	[ˈpɔ̃nte]	[ˈdʒɛneto] [ˈdʒɛnto]	[ˈkɔ̃mete] —
nouvelle accentuation	—	—	—	[ˈkɔ̃mɛte]
diphtongaison de [ɛ]	—	—	—	—
syncope 2a	—	—	—	[ˈkɔ̃mte], [ˈkɔ̃nte]
diphtongaison de [ɔ]	[ˈkuɔ̃mes]	—	—	—
apocope	[ˈkuɔ̃ms]	[pɔ̃nt]	[dʒɛnt]	—
...	—	—	—	—
ancien français	<i>cuens</i>	<i>pont</i>	<i>gent</i>	<i>conte</i>

Tableau 6d. Voyelle finale des proparoxytons: accent secondaire

Selon cette interprétation, représentée dans le tableau 6d, il se serait produit un changement majeur dans la prosodie du roman après la syncope latine (syncope 1). À ce moment, les syllabes finales des proparoxytons auraient reçu un accent secondaire. Cet accent se serait préservé après les autres syncopes, de telle sorte qu'il est devenu distinctif et qu'il permet ainsi d'opposer [ˈpɔ̃nte] à [ˈkɔ̃nte] (à l'initiale près). Ultérieurement, l'apocope fera

s’effacer les voyelles complètement atones, comme celle de [ˈpɔnte] > [pɔnt], sans affecter celles qui avaient un accent secondaire, comme celle de [ˈkɔn.te].

L’argument normalement invoqué contre l’analyse est que ce système prosodique serait trop complexe: «If there was [such a distinctive stress pattern], then the phonological role of stress in pre-OFr. must have been unique amongst the Romance languages, and indeed it would find few parallels in other known languages of the world» (Sampson 1980: 42), cf. aussi Blondin (1975: 526). On notera cependant que l’anglais connaît un accent faible contrastif de ce type, discuté dans Gimson (2001: 147) qui établit des distinctions entre les syllabes inaccentuées – contenant des voyelles réduites – et les syllabes avec un accent faible, que l’on peut mettre en évidence dans des paires comme *Rita* [ˈɹɪtə] – *Utah* [ˈjuːtə], *windy* [ˈwɪndɪ] – *window* [ˈwɪn.do], *lifting* [ˈlɪftɪŋ] – *diphthong* [ˈdɪf.θɔŋ], *buttock* [ˈbʌtək] – *batik* [ˈbɑːtɪk] ou *magnet* [ˈmæɡnɪt] – *magnate* [ˈmɑːɡ.net] (transcriptions phonétiques de Kenyon / Knott 1944 pour l’anglais américain, auxquelles l’accent faible a été ajouté pour cette discussion). Dans chacune de ces paires, le premier exemple se termine par une syllabe inaccentuée et le second par une syllabe ayant un accent faible. En anglais, ces distinctions accentuelles s’accompagnent de différences de timbre, ce qui permet d’envisager différentes analyses phonologiques. Ce n’est pas nécessairement le cas pour l’état de langue reconstruit par Meyer-Lübke – dont la proposition, néanmoins, n’a rien d’impensable.

La solution de Meyer-Lübke est reprise par Fouché (1958; 1969: 466), Zink (1986; 1991: 44), qui renvoie néanmoins à l’analyse de Straka comme alternative, et Laborderie (1994: 41), qui emprunte probablement le terme «accent d’écho» à Zink.

#### 5.4 Solution syllabique: contrainte sur les codas

Une solution syllabique apparaît dans le travail de Nyrop (1899; 1914: §§249–251); elle est examinée plus en profondeur par Reighard (1975), Wüest (1979), Sampson (1980) et Holm (1991), les trois derniers ne faisant aucune référence à leurs prédécesseurs.<sup>38</sup>

La solution proposée par ces auteurs est également simple: au moment où l’apocope se fait sentir dans la langue, les anciens proparoxytons sont tous devenus paroxytons à la suite de la syncope de la pénultième atone et ce sont des contraintes syllabiques sur les codas qui expliquent le maintien de la voyelle dans la syllabe finale. En d’autres termes, les voyelles des syllabes finales de l’ancien français sont toutes des voyelles d’appui. La voyelle finale de l’a. fr. *conte* < CŌMĪTĒM s’est maintenue pour les mêmes raisons que celle de l’a. fr. *espasme* < SPASMŪM ou de l’a. fr. *fièvre* < FĒBRĒM: au moment où l’apocope était active dans la langue, les voyelles posttoniques de ces trois mots étaient précédées des groupes consonantiques [-mt-], [-sm-] et [-vr-] qui l’ont empêché d’agir, car autrement il se serait formé des codas complexes [-mt], [-sm] et [-vr], qu’excluait alors la norme syllabique de la langue.

<sup>38</sup> Richter (1934: 243–247) propose aussi une solution syllabique. Contrairement à celles qui sont examinées ici, cependant, elle fait une distinction pour certains groupes entre groupes consonantiques primaires, qui permettent la syncope, comme dans CARRŪM > *char*, et groupes secondaires correspondants, qui l’interdisent, comme PĀTRĒM > *perre* > *pere*.



Les exemples suivants – où l'on a indiqué entre crochets l'étape probable des groupes consonantiques après la syncope (en faisant abstraction de l'évolution des voyelles) – sont conformes à cette thèse. La perte et le maintien de la voyelle des syllabes finales des paroxytons et des proparoxytons y apparaissent exactement dans les mêmes contextes: perte après les groupes (1) et maintien après les groupes (2) et (4):

*Groupes consonantiques 1*

TARDĒ > [ˈtarde] > <i>tard</i>	LĀRĪDŪM > [ˈlarɔ] > <i>lard</i>
ALPĒS > [ˈalpes] > a. occ. <i>alps</i>	CŌLĀPŪM > [ˈkɔlpo] > <i>coup</i>
PŌNTĒM > [ˈpɔnte] > <i>pont</i>	GĒNĪTŪM > [ˈdʒɛnto] > <i>gent</i>
ŌSTĒM > [ˈɔste] > a. fr. <i>ost</i>	ĪMPŌSĪTŪM > [emˈpɔsto] > a. fr. <i>enpost</i>
FĪRMŪM > [ˈfermo] > a. fr. <i>ferm</i>	°ĒRĒMŪM > [ˈɛrmo] > a. occ. <i>erm</i>
RŪPTŪM > [ˈropto] > a. fr. <i>rout</i>	RĒPŪTŪM > [ˈrɛpto] > a. fr. <i>ret</i>

*Groupes consonantiques 2*

SPASMŪM > [ˈspasmo] > a. fr. <i>espasme</i>	ĀSĪNŪM > [ˈasno] > <i>âne</i>
°HĒLM- > [ˈhɛlmo] > <i>heaume</i>	CĀLĀMŪM > [ˈkalmɔ] > <i>chaume</i>
SŌMNŪM > [ˈsɔmno] > <i>somme</i>	HŌMĪNĒM > [ˈɔmne] > <i>homme</i>

*Groupes consonantiques 3*

—	CŌMĪTĒM > [ˈkɔmte] > <i>comte</i>
—	CŪBĪTŪM > [ˈkovto] > a. fr. <i>coute</i>
—	CŪBĪTŪM > [ˈkovdo] > <i>coude</i>
—	HŌSPĪTĒM > [ˈɔspte] > <i>hôte</i>

*Groupes consonantiques 4*

FĒBRĒM > [ˈfɛbre] > <i>fièvre</i>	LĒPŌRĒM > [ˈlɛpre] > <i>lièvre</i>
PĀTRĒM > [ˈpatre] > <i>père</i>	-ĀTŌRĒM > [ˈatre] > a. fr. <i>-ere</i>
DŪPLŪM > [ˈdɔplo] > <i>double</i>	PŌPŪLŪM > [ˈpɔplo] > a. fr. <i>pueble</i>

L'inclusion de la suite [-mn-] parmi les groupes consonantiques (2) ou (3) ne peut cependant se faire qu'après de longues considérations sur l'interprétation des résultats apocopés de SŌMNŪM > a. fr. *some* ~ *som* (FEW: 12.92), DAMNŪM > a. fr. *dam* (FEW: 3.10), DŌMĪNŪM > a. fr. *dam* (FEW 3.131). Sampson (1980: 40–41) considère qu'il s'est produit une assimilation ancienne des suites [-mn-] > [-mm-] dans l'évolution des formes apocopées et que le -e de l'a. fr. *some* < SŌMNŪM et *eschame* < SCAMNŪM (FEW: 11.277) pourrait être analogique. Ce serait parce que la syncope s'est produite tardivement dans l'évolution de *homme* < HŌMĪNĒM qu'il n'y avait pas encore eu d'assimilation au moment où l'apocope était active dans la langue. Ceci bien sûr soulève le problème de la progression de la syncope – et d'une distinction à faire entre syncope latine et syncope romane – que les thèses syllabiques examinées ici semblaient pouvoir éviter.

L'absence d'apocope après les groupes consonantiques (3), auxquels il faudrait ajouter [-mn-] si l'on suit Sampson, qui n'apparaissent que dans les continuateurs d'anciens proparoxytons, n'infirme pas la thèse. L'absence de groupes semblables dans les paroxytons primitifs reflète simplement les contraintes phonotactiques du latin, ce qui ne

permet pas de dire qu'il y avait des divergences sur le conditionnement syllabique de l'apocope dans les deux groupes de mots.

Des divergences systématiques et fréquentes entre les paroxytons et les proparoxytons dans les mêmes contextes, par contre, réfuteraient la thèse. C'est ce qui semble se produire pour les proparoxytons du type -VLĪCĒ-, qui ne connaissent pas nécessairement l'apocope, p. ex. SĀLĪCĒM > a. fr. *sauz* ~ *sauce* 'saule', contrairement aux paroxytons du type -VLCĒ-, où celle-ci est systématique, comme dans FĀLCĒM > a. fr. *fauz* 'faux', mais jamais \**fauce*. On opposera aussi le proparoxyton IŪDŌCĪ > ['dʒodotsi] > a. fr. *Joce* (anthroponyme), fr. mod. *Jousse* (Fouché <sup>2</sup>1969: 235; Dauzat <sup>3</sup>1977: 101) sans apocope, au paroxyton ĒCCĒ > ['ettse] > a. fr. *ez* 'voici' avec apocope.

Des écarts de ce genre – qui peuvent aussi être problématiques pour les thèses rythmiques (cf. la solution de Straka 1953: 302) – sont cependant relativement peu fréquents et la tradition exégétique ne manque pas de moyens pour accommoder les formes irrégulières, si elles ne sont pas trop nombreuses. C'est ainsi que Sampson (1980: 43) admet, avec Richter (1934: 246), que les mots *salce* 'saule' < SĀLĪCĒM et *polce* 'pouce' < PŌLLĪCĒM seraient d'origine savante, tandis que *pulce* 'puce' < PŪLĪCĒM aurait reçu un -e féminin analogique. On notera cependant que la solution proposée pour *pulce* est problématique, puisqu'en ancien occitan, la forme correspondante est *piuze*, avec un -e final qui ne peut être qu'héréditaire. Comme dans les parlers d'oïl, l'apocope en occitan est systématique dans les paroxytons du type -VLCĒ-, p. ex. DŪLCĒM > a. occ. *dous* 'doux', mais variable ou inconnue dans les proparoxytons du type -VLĪCĒ- (Ronjat 1930: §152).

Le problème le plus sérieux, que ces auteurs ont cherché à résoudre chacun à leur manière, est celui de la circularité potentielle des explications syllabiques. Peut-on justifier l'apocope après [vt-] dans °CĪŪĪTĒM (FEW: 2.724b, s. v. *civis*) > ['tsivte] > a. fr. *cit*<sup>39</sup> et non après [vn-] dans °IŌŪĒNĒM > ['dʒo:vne]/['dʒuɔvne] > a. fr. *jue(f)ne*, sans s'appuyer sur les résultats mêmes de cette apocope pour établir que les codas [vt] (ou [ft]) sont préférables aux codas [vn] (ou [fn])? Les théories sur les préférences syllabiques pourraient probablement être mises à profit, comme celle de Vennemann (1988: 21), dont la loi sur les codas exprime justement que [vt]/[ft] est préférable à [vn]/[fn] en fin de mot. Il est peu vraisemblable, cependant, que l'on puisse trouver ou développer un modèle de préférence syllabique indépendant, compatible avec les thèses qui font dépendre le maintien de la voyelle finale des proparoxytons de simples contraintes sur la nature des codas.<sup>40</sup>

<sup>39</sup> Le lecteur attentif aura remarqué l'apocope dans l'évolution de °CĪŪĪTĒM ['tsivete] > a. fr. *cit*, qui s'oppose au maintien de la voyelle finale dans CŪBĪTŪM > ['koveto] > *coude* ou *coute*. Si l'on admet que -B- est bien passé à [v] avant la syncope (cf. Straka 1953: 278; 1956: 247; 1979: 195), ces deux mots avaient des terminaisons identiques qui auraient dû avoir la même évolution.

<sup>40</sup> Il est utile de mentionner les thèses qui font l'économie d'une théorie des préférences syllabiques et font dépendre la syncope et l'apocope des structures syllabiques déjà existantes en latin classique ou en latin vulgaire. Anderson (1965) se propose d'établir les contextes dans lesquels la syncope respecterait les structures syllabiques du latin vulgaire, qu'on peut découvrir à partir de la distribution des sons dans le vocabulaire reconstruit pour cet état de langue en faisant abstraction des formes qui allaient justement résulter de la syncope. Comme les oppositions de voisement pour les obstruantes et du point d'articulation pour les nasales sont neutralisées devant consonne en latin vulgaire («the distinctive feature of voice versus voicelessness is suspended in VL in pre-consonantal position, as is the opposition of place of articulation of pre-consonantal nasal phonemes»), son modèle prédit que la syncope devrait être également admissible dans le contexte

Par exemple, Sampson (1980: 35–36) attribue l'absence d'apocope dans TĒPĪDŪM > [ˈtievdo] > [ˈtieddo] > *tiède* au caractère plus marqué des suites d'obstruantes sonores en finale de mot et, plus précisément, des géminées qui en résultent. Selon ce chercheur, le maintien de la finale dans °GŪBBŪM [ˈgobbo] > a. fr. *gobe* [sic], serait la preuve que les contraintes syllabiques interdisant l'apocope après les obstruantes sonores géminées s'appliquaient aussi aux paroxytons primitifs. Le modèle syllabique de Vennemann, cependant, est incapable de rendre compte de cette différence entre obstruantes sourdes et sonores sur le conditionnement de l'apocope. Il est probable qu'il faille plutôt réformer les prémisses de l'argumentation de Sampson, que le modèle de Vennemann lui-même. Les données empiriques pertinentes concernant les obstruantes sonores géminées après voyelle tonique dans les paroxytons primitifs sont, comme nous avons vu, peu nombreuses et parfois difficiles à interpréter. En ce qui concerne les reflets de °GŪBBŪM dans les parlers d'oïl, le FEW ne présente que des formes modernes, toutes relevées dans le sud du domaine d'oïl, où *gobe* est souvent attesté au féminin comme qualificatif de *main* (*engourdie*) (FEW: 4.298b), ce qui ne permet pas de reconstruire avec beaucoup d'assurance la forme primitive du masculin en ancien français.

L'évolution des formes verbales pose d'autres problèmes aux théories syllabiques, comme le fait remarquer Holm (1991: 124–127). Si l'on admet que l'apocope n'a pu se produire dans CŌMĪTĒM > [ˈkɔmte] > a. fr. *conte* parce que la coda [-mt] qui en résulterait n'était pas admissible dans la norme syllabique, on comprend mal comment elle a néanmoins pu se produire dans GĒMĪT > [ˈdʒiēmet] > a. fr. *gient* 'il gémit'. Ce problème ne se posait pas dans les analyses rythmiques, pour lesquelles les voyelles des syllabes finales

---

[m–t] et le contexte [n–t], p. ex. dans CŌMĪTĒM > /ˈkɔNte/ (> *conte*) et dans GĒNĪTŪM > /ˈgeNto/ (> *gent*), ainsi que dans le contexte [p–t] et le contexte [b–t], p. ex. dans CŪBĪTŪM > /ˈkoBte/ (> a. fr. *cote*, *code*) et dans RĒPŪTŪM > /ˈreBte/ (> *ret*), où /N/ et /B/ notent respectivement les archiphonèmes associés aux neutralisations des oppositions /m/ : /n/ et /p/ : /b/. Sur sa liste de prévisions réussies (cf. son appendice, p. 85), on trouvera aussi NĪTĪDŪM > /ˈneDde/ et ĒPĪSCŌPŪM > /ˈepespo/; le premier fait attendre un féminin \**nede* en a. fr. (au lieu de la forme observée *nete* 'nette'), alors que le second devrait devenir \*(e)*besp* en a. occ. (au lieu de *bisbe*). Quelle que soit la valeur de cette étude structurale, il n'est pas évident qu'elle puisse apporter une réponse quelconque aux questions que soulève l'apocope dans les langues romanes. L'analyse de Holm, par contre, examine spécifiquement ce problème. L'apocope n'a pas lieu dans TĒPĪDŪM > *tiède* «parce que le latin ne tolérait pas [...] de groupes finals de deux occlusives non homorganes et cela rend compte de la voyelle d'appui»; elle n'a pas lieu dans HŌSPĪTĒM > *hôte*, PŌLLĪCĒM > *pouce* parce que «[l]e latin ne connaissant pas d'autres groupes de trois consonnes que ceux en -s, on a une voyelle d'appui» (Holm 1991: 121). Il aurait cependant été important de préciser comment on rendrait compte de RĒPŪTŪM > a. fr. *ret* 'accusation (masc.)' (FEW: 10.280), FALLĪTŪM > (*de*)*fait* (FEW: 3.386), GŪRGĪTŪM > a. fr. *gort* 'gouffre' (FEW: 4.330; Wartburg suggère un autre étymon °GŪRGŪM, forme masculine d'un féminin GŪRGĀM attesté, peut-être parce qu'il considère aussi que GŪRGĪTŪM n'est pas une source possible de la forme apocopée), HŌRRĪDŪM > a. fr. *ort* (FEW: 4.486), PARRĪCŪM > *parc* (FEW: 7.663), PĒRDĪTŪM > a. fr. *pert* 'perte' (masc., champ. 1270, FEW: 8.221), °RENDĪTŪM (lat. classique REDDĪTŪM) > *rent* 'rente' (masc., Flandres 1308–1481, FEW: 10.171), DĒ+SORDĪDŪM > a. fr. *desort* 'nettoyé, purifié' (FEW: 12.108), ǪŌLǪĪTŪM > a. fr. *vout* 'voûté (adj.), voûte (n. masc.)' (FEW: 14.619), gaul. °WORRĪKE > a. occ. *vorz* 'salix caprea' (masc., Rouergue, vers 1150, FEW: 14.633). On notera que Wüest (1979: 147) et Sampson (1980: 35) donnent aussi comme règle générale qu'il n'y a pas d'apocope après les groupes de trois consonnes créés par la syncope, sans mentionner non plus les contre-exemples précédents.

des paroxytons et des proparoxytons sont distinctes et peuvent ainsi recevoir des traitements différents.

De manière générale, l'utilisation des formes verbales pour appuyer ou réfuter les thèses syllabiques s'avère un exercice délicat. Ainsi on peut facilement admettre que les formes verbales qui apparaissent dans les premiers textes sans la voyelle d'appui attendue sont toutes analogiques, comme le propose Skårup (1994: 143). L'évolution phonétique normale de DŮBĪTŌ ou RĚPŮTŌ aurait produit les formes [ˈdʊtə] et [ˈrɛtə], pour prendre deux exemples à cet auteur, qui «ont adopté, avant les premiers textes, les désinences des verbes sans voyelle d'appui»: (*je*) *dot* [dʊt] et (*je*) *ret* [rɛt]. Elles redeviendront plus tard (*je*) *dote* [ˈdʊtə] et (*je*) *rete* [ˈrɛtə], à la faveur de nouveaux changements analogiques. Ce n'est qu'après les suites *Occlusive+Liquide* ou [fl, fr, vr], comme dans CŎŎPĚRĪT > a. fr. (*il*) *cuevre*, que les voyelles d'appui se seraient maintenues sans les fluctuations provoquées par les diverses analogies.

Certaines formes verbales, analogiques selon Holm (1991: 126), ont cependant très bien pu avoir une évolution phonétique régulière. Le plus souvent, il est impossible de décider, en particulier pour les formes du présent du subjonctif ou du passé simple, comme dans les trois derniers exemples ci-dessous, faute de contextes comparables en dehors de la morphologie verbale:

<i>Formes verbales</i>		<i>Noms ou Adjectifs</i>			
CĀBALLĪCĚM >	[kaˈvalltse] >	a. fr. <i>chevalz</i>	PŎLLĪCĚM >	[ˈpɔlltse] >	a. fr. <i>polz</i> , <i>-ce</i>
CĀBALLĪCĚT >	[kaˈvalltset] >	a. fr. <i>chevalzt</i>			
FĪNXĪ >	[ˈfɛnˈsʲe] >	a. fr. <i>feins</i>			
FĪNXĪT >	[ˈfɛnˈsʲet] >	a. fr. <i>feinst</i>			

Les formes verbales de la 3 sg. du présent de l'indicatif, par contre, ont souvent eu une évolution comparable à celle des noms et adjectifs proparoxytoniques ayant les mêmes codas à la suite de l'apocope, comme dans les exemples suivants (où l'on a, le cas échéant, esquissé la forme phonétique approximative après la syncope):

<i>Formes verbales</i>		<i>Noms ou Adjectifs</i>			
GĚMĪT >	[ˈdʒi̯emet] >	a. fr. <i>gient</i>	CŎMĪTĚM >	[ˈkɔmte] >	a. fr. <i>conte</i>
DŎRMĪT >	[ˈdɔrmet] >	a. fr. <i>dort</i>	°TĚRMĪTĚM >	>	a. fr. <i>tertre</i>
SĚRŮĪT >	[ˈsɛrvet] >	a. fr. <i>sert</i>	—		
SŎLŮĪT >	[ˈsɔlvet] >	a. fr. <i>solt</i>	ŮŎLŮĪTŮM >	[ˈvɔlvte] >	a. fr. <i>vout</i>
SŮRGĪT >	[ˈsordʒet] >	a. fr. <i>sort</i>	GŮRGĪTĚM >	[ˈgordʒte] >	a. fr. <i>gort</i>
PĚRDĪT >	[ˈpɛrdet] >	a. fr. <i>pert</i>	SŎRDĪDŮM >	[ˈsɔrdde] >	a. fr. ( <i>de</i> ) <i>sort</i>
RŮMPĪT >	[ˈrompet] >	a. fr. <i>ront</i>	—		
FALLĪT >	[ˈfallt] >	a. fr. <i>faut</i>	FALLĪTŮM >	[ˈfallte] >	a. fr. ( <i>de</i> ) <i>faut</i>
CRĚSCĪT >	[ˈkresˈsʲet] >	a. fr. <i>creist</i>	HŎRRĪDŮM >	[ˈɔrrde] >	a. fr. <i>ort</i>
CŎŎPĚRĪT >	[ˈkuevret] >	a. fr. <i>cuivre(t)</i>	LĚPŎRĚM >	[ˈlievre] >	a. fr. <i>lievre</i>
°SŮFFĚRĪT >	[ˈsuefret] >	a. fr. <i>suefre(t)</i>	—		

L'évolution de ces formes verbales est identique à celle des noms correspondants et ne présente donc pas vraiment de difficultés pour une analyse syllabique.

La présence du *-e* final de *tertre* ne peut être dissociée de celle du *r* intrusif et n'infirmes pas cette généralisation. Seule la terminaison *-mt* est problématique. L'on est en droit de se

demander si, en fait, le nom *comte* < CÖMĪTĚM n'aurait pas eu une évolution exceptionnelle,<sup>41</sup> et si la syncope dans les participes passés ayant la même terminaison ne serait pas au contraire régulière: a. fr. *crient* < °CRĚMĪTŪM, *geint* < GĚMĪTŪM (p. p. non attesté en a. fr., cependant, cf. DEAF 704b °*giembre* ), a. fr. *prient* < PRĚMĪTŪM (FEW: 9.356b) et *empreint* < ĪMPRĚMĪTŪM (a. fr. *amprient*, hapax, FEW: 9.356b). L'adjectif masculin *donte*, qu'on fait remonter au participe passé DÖMĪTŪM de DÖMĀRĚ, pourrait n'être qu'une réfection à partir du féminin («Im gallorom. ist nur vereinzelt *donte* als fem. aufgefaßt und darnach ein neues mask. gebildet worden», FEW: 3.133a). De la même manière *friente* 'bruit étourdissant, vacarme' qu'on fait remonter à un participe passé FRĚMĪTŪM est presque toujours féminin en ancien français et pourrait devoir sa voyelle finale à d'autres sources (FEW: 3.774a). En dehors de ces formes d'interprétation délicate, on ne peut guère relever que ĀMĪTĚM > *ant* 'outil en bois ou manche d'outil (?)' en ancien languedocien (FEW: 24.435b), justement avec apocope.

### 5.5 Solution syllabique: contrainte sur les contacts

L'analyse précédente exige que des suites consonantiques syllabiquement complexes, comme [-spt-, -rpn-, -rfts-, -nddz-, -n<sup>j</sup>n<sup>tj</sup>-] – et, si on les retient, les groupes [-mt-, -mn-] – se maintiennent pendant toute la période où l'apocope est active dans la langue, ce qui a pu durer relativement longtemps: HÖSPĪTĚM > [ˈɔspte] > a. fr. *oste* 'hôte', CARPĪNĚM > [ˈkarpne] > *charme* (arbre), FÖRFĪCĚS > [ˈfɔrftses] > *forces* (ciseaux), ŪNDĚCĪM > [ˈɔnddze] > *onze*, CÖGNĪTŪM > [ˈkuɔn<sup>j</sup>n<sup>tj</sup>e] > a. fr. *cointe* 'prudent', CÖMĪTĚM > [ˈkɔmte] > a. fr. *conte* 'comte'. Ce ne serait que plus tard, après que l'apocope ait cessé d'être active, que ces suites se seraient simplifiées pour donner les groupes [-st-, -rm-, -rts-, -ndz-, -n<sup>j</sup>tj-, -nt-, -mm-]. Cette chronologie est nécessaire, puisque les groupes simplifiés ne présentent aucun obstacle à l'apocope, comme on peut voir dans les évolutions suivantes: ÖSTĚM > [ˈɔste] > a. fr. *ost* 'armée', FĪRMŪM > [ˈfermo] > a. fr. *ferm* 'ferme', MARTĪŪM > [ˈmartso] > a. fr. *marz* 'mars', RÖMĀNĪCĚ > [roˈmantse] > a. fr. *romanz* 'roman', ĪŪNCTŪM > [ˈdʒɔn<sup>tj</sup>o] > *joint*, GĚNĪTŪM > [ˈdʒento] > a. fr. *gent* 'noble'. Il est peu probable que ces suites, dont certaines sont très complexes, aient pu toutes demeurer dans la langue longtemps après la syncope qui les a créées. En particulier, Sampson (1980: 45) fait observer que dans l'évolution de PANTĪCĚM > a. fr. *pance* 'panse', l'obstruante géminée postconsonantique [tts] de la forme intermédiaire [ˈpanttse] aurait certainement été réduite immédiatement, ce qui aurait entraîné l'apocope de la voyelle finale (comme on pourrait proposer pour expliquer SÖRDĪDŪM > [ˈsɔrdde] > a. fr. (*de*)*sort*, cf. FEW:12.108).<sup>42</sup>

<sup>41</sup> C'est aussi, pour d'autres raisons, la conclusion d'Édouard Bourciez (<sup>8</sup>1937; <sup>9</sup>1958, §14 Rem. III): «il n'est pas exclu que la forme *conte* traduise l'influence du latin *comite(m)*, très favorisé dans la langue des chartes». Cette observation disparaîtra dans la révision de 1967, après que Jean Bourciez adopte la chronologie de Krepinsky (1931), comme nous avons vu plus haut (§1).

<sup>42</sup> Sampson propose que la voyelle finale de *pance* soit un -e féminin analogique (comme dans le cas de *puce*). Le maintien de la voyelle finale de ŪNDĚCĪM > [ˈɔnddze] > *onze* s'expliquerait par des contraintes syllabiques excluant toute combinaison de [dz, ð, z, ʃ, ɲ, ʎ] avec une autre consonne en coda (Sampson 1980: 34). Il ne semble pas qu'il soit prévu de provisions pour



par contre, retarde la syncope. Enfin, dans les proparoxytons comme LĚPÖRĚM > [l̥e·pre], c'est la loi des attaques qui entre en jeu, en permettant à la coupe syllabique d'apparaître, non pas entre [p] et [r] (dont le contact [-p·r-] serait parmi les pires), mais avant la suite [-pr], qui constitue alors l'attaque de la syllabe atone. La syncope, qui produit une suite de deux syllabes [l̥e·pre] dont les attaques, les codas et le contact sont excellents, aura aussi tendance à se produire plus tôt. Le tableau 6e montre comment la chronologie prévue par ces deux lois permet de rendre compte de l'apocope dans les proparoxytons.

contact	-n-t- PÖNTĚM	-n-t- GĚNĪTŪM	-l-m- CĀLĀMŪM	-pr- LĚPÖRĚM
syncope 1	[l̥ponte]	[l̥dʒeneto]	[l̥kalamo]	[l̥lepore]
apocope	[pont]	[dʒento]	—	[l̥epre]
syncope 3		[dʒent]	—	—
autres changements	[pont]	[dʒent]	[l̥kalmø]	[l̥iēvrø]
ancien français	<i>pont</i>	<i>gent</i>	<i>chalme</i>	<i>lievre</i>

**Tableau 6e.** Voyelle finale des proparoxytons: loi des contacts

La syncope, puis l'apocope, s'appliquent à GĚNĪTŪM; la première se produit tôt parce que la suite [-n-t-] constitue un excellent contact, la seconde parce que la coda [-nt] est également favorisée sur l'échelle des préférences. La syncope s'applique aussi relativement tôt à LĚPÖRĚM, parce que la suite [-pr-] constitue une attaque favorable, ayant un contact optimal avec la syllabe précédente. L'apocope est bloquée, cependant, parce que [-pr] constituerait une très mauvaise coda. La syncope ne se produit que beaucoup plus tard dans CĀLĀMŪM, où son application produit un contact médiocre [-l-m-]. Lorsqu'elle finit par s'y appliquer, l'apocope a cessé d'être active en galloroman, d'où le maintien de la voyelle dans sa syllabe finale, puis le cas échéant son affaiblissement. En ancien français, toutes les voyelles en syllabe finale finissent par s'affaiblir et devenir chva [ə]; en occitan, seul [o] est réduit et devient [e]; dans les dialectes francoprovençaux, [o] et [e] gardent en général leur timbre: c'est ainsi que BĀLSĀMŪM et ŪLMŪM > frpr. (Savoie) *baumo* 'menthe' et (a. lyonnais) *holmo* 'orme', sans réduction de la voyelle finale, et au contraire a. pr. *balme* 'baume' et *olm, olme* (FEW: 1.226, 14.5a), avec réduction du [o] final à [e].

Le maintien de la syllabe finale des proparoxytons peut donc avoir deux causes: (1) retard de la syncope lorsque le contact entre les deux syllabes produites est médiocre, et (2) syncope, qui peut ou non être tardive selon l'environnement, mais qui crée une attaque biconsonantique (essentiellement *Occlusive+Liquide*, *fl*, *fr* et *vr*) exigeant une voyelle d'appui.

Dans le modèle de Vennemann, ce sont les mêmes échelles de force relative des consonnes qui déterminent la qualité des contacts, des codas et des attaques, de telle sorte que la hiérarchie de préférence pour les codas biconsonantiques donnée en exemple ci-dessus est également valable pour le contact entre deux consonnes. Ce sont donc ces mêmes valeurs de force relative qui font que *-l-m-* constitue un mauvais contact après la syncope dans CĀLĀMŪM et *-lm* une mauvaise coda après l'apocope dans °HĚLMŪ. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait une correspondance régulière entre les conditions qui gouvernent la syncope et l'apocope, comme l'avaient observé Nyrop, Reighard et les autres, sans que ceci n'implique que l'absence d'apocope doive nécessairement provenir de contraintes sur les codas elles-mêmes.

Cette solution permet d'éliminer deux problèmes. Il n'est plus nécessaire que les conditions soient totalement identiques pour les paroxytons et des proparoxytons. Les évolutions différentes des paroxytons du type -VLCĚ- (toujours avec apocope: FĀLCĚM > a. fr. *fauz* 'faux') et des proparoxytons en -VLĪCĚ (avec apocope variable: SĀLĪCĚM > a. fr. *sauz* ~ *salce* 'saule') cessent d'être surprenantes. Il n'est plus nécessaire non plus de supposer que des groupes consonantiques complexes issus de la syncope se soient maintenus pendant une longue période. Si l'on admet, par exemple, que la syncope dans CARPĪNĚM > ['karpne], qui produit un contact [-rp-n-] relativement défavorisé, a été retardée, elle peut très bien s'être produite *après* que l'apocope ait cessé d'être active. Rien n'interdit alors que la simplification de [-rp-n-] à [-r-m-] se produise en même temps que la syncope ou dans un laps de temps très court. Cette chronologie apparaît dans le tableau 6f, qui met en parallèle l'évolution de CARPĪNĚM > *charme* (arbre) et celle de FĪRMŪM > a. fr. *ferm*. Le rapport entre CARPĪNĚM > *charme* et FĪRMŪM > *ferm* est le même qu'entre MĀTRĚM > *mere* et MĀRĚM > *mer*. C'est l'effacement tardif du continuateur de -T-, après que l'apocope ait cessé d'être active, qui a permis à la posttonique de MĀTRĚM de survivre, contrairement à celle de MĀRĚM.

contact	-rp-n- CARPĪNĚM	-r-m- FĪRMŪM	--tr- MĀTRĚM	--r- MĀRĚM
syncope 1	['karpene]	['fermo]	['matre]	['mare]
fricativisation	—		['maðre/'meðre]	
apocope	—	[ferm]	—	[mar/mer]
syncope 3	['karpne] > ['karme]			
perte de ð			['mare/'mere]	
autres changements	['tʃarmə]	[ferm]	['merə]	[mer]
ancien français	<i>charme</i>	<i>ferm</i>	<i>mere</i>	<i>mer</i>

**Tableau 6f.** Voyelle finale des proparoxytons: simplification des contacts

Cette analyse rejoint les thèses traditionnelles pour lesquelles c'est le retard de la syncope dans certains proparoxytons, se produisant alors que l'apocope a cessé d'être active, qui explique pourquoi ceux-ci n'ont pas été apocopés (p. ex. Bourciez <sup>1</sup>1899; <sup>9</sup>1958: §14 Hist.). Ces thèses traditionnelles n'examinent pas en détail le conditionnement phonétique qui motiverait ces retards, mais relèvent aussi d'autres facteurs qui peuvent les expliquer. L'influence de la langue écrite, de la liturgie et d'autres pratiques culturelles ont pu intervenir pour retarder la syncope, comme le relevait Bourciez pour la forme prise par *comte* < CŌMĪTĚM (jusqu'en <sup>9</sup>1958: §14 Rem. III; cf. la note 41 ci-dessus), et comme on l'admet à chaque fois qu'on déclare qu'une forme est savante. Ces nombreux facteurs ne permettent pas toujours de tracer une ligne claire entre les formes héréditaires et les formes influencées par le latin médiéval ou directement empruntées à cette langue.

## 5.6 L'éclairage de l'occitan

On ne saurait clore cet examen des différentes thèses sur l'apocope dans les proparoxytons sans rappeler celle de Ronjat (1930: §§118–160), qui n'a trouvé aucun écho dans les travaux qui l'ont suivi, probablement parce qu'elle remettait trop fortement en question le



consensus, et qu'il est facile de se convaincre que l'évolution des parlers occitans est trop éloignée pour apporter un éclairage valable sur celle des parlers d'oïl. L'auteur précisait pourtant que son modèle s'appliquait également aux autres parlers galloromans (Ronjat 1930: 271n1, 273n1).

Selon Ronjat (1930: §§131–142), c'est l'absence de syncope en occitan dans certains contextes phonétiques précis qui différencie essentiellement cette langue des parlers d'oïl;<sup>46</sup> l'apocope, sinon, obéirait aux mêmes règles générales dans toutes les variétés du galloroman. Il propose en particulier que «la finale [des proparoxytons] reste ou disparaît dans les mêmes conditions que la finale de paroxytons [sic]» (Ronjat 1930: §143, p. 255) en des termes qui rappellent étrangement les solutions syllabiques examinées précédemment. Dans son analyse, cependant, les suites impossibles en coda, qui exigent donc une voyelle d'appui, sont relativement peu nombreuses. Elles se limitent essentiellement aux suites *Obstruante+Liquide* et, apparemment, aux suites *Obstruante+Nasale* (p. ex., dans les dialectes occitans qui autorisent la syncope dans *ĀSĪNŪM* > °*asne* > *aine*).

L'auteur admet que l'apocope était possible partout où la voyelle d'appui n'est pas exigée, mais qu'elle se produisait ou non selon la position du mot dans l'énoncé. Ceci aurait systématiquement donné naissance à deux variantes, une avec et l'autre sans voyelle d'appui, p. ex. *CŌLĀPHŪM* > a. occ. *colp* ~ *colbe* et *CLĒRĪCŪM* > a. occ. *clerc* ~ *clergue*, dont la distribution était à l'origine déterminée par le contexte syntagmatique. La variation aurait fini par s'estomper avec la généralisation d'une des variantes à tous les contextes.<sup>47</sup> Pour un grand nombre de mots, il ne resterait maintenant plus de traces intra- ou interdialectales de la variation originale,<sup>48</sup> et ce n'est qu'exceptionnellement que les deux variantes subsistent dans différents dialectes. D'autres indices de cette variation ancienne sont des résultats divergents dans des contextes phoniques identiques: comme en provençal moderne, où la terminaison *-BĪTŪM* est apocopée dans *malaut* < *MĀLĒ HĀBĪTŪM*, mais ni dans *couide* < *CŪBĪTŪM*, ni dans *déute* < *DĒBĪTŪM*.<sup>49</sup> C'est cette même variation ancienne qui explique pourquoi la terminaison *-MĪTĒM* est apocopée en ancien provençal dans *ant* < *ĀMĪTĒM*, mais non dans *comte* < *CŌMĪTĒM*.

La thèse de Ronjat est difficilement réfutable, puisqu'elle dit en fin de compte que, dans un premier temps, l'apocope était variable partout, sauf après les groupes *Obstruante+Liquide* et *Obstruante+Nasale*, et que les distributions maintenant observables en dehors de ces deux contextes, aussi bien dans les textes médiévaux que dans les parlers modernes, sont aléatoires. Le voisement des obstruantes de la finale atone des anciens

<sup>46</sup> Certains parlers d'oïl, dont le bourguignon, se rapprochent en cela de l'occitan. On notera aussi qu'un certain nombre des formes occitanes sans syncope correspondent aux formes d'oïl mentionnées dans la note 3.

<sup>47</sup> Cf. Moreno Bernal (1993; 1999) pour une problématique semblable en castillan.

<sup>48</sup> Les analyses de Ronjat présupposent la validité de la «loi de Neumann», ce qui l'amène souvent à postuler des changements analogiques très suspects pour les nombreux cas où celle-ci n'est pas respectée. Ainsi, les deux continuateurs phonétiques de *CŌMĪTĒM* devraient être, selon ce chercheur, \**conde* (sans apocope) et *cont* (avec une apocope ayant entraîné le dévoisement de la consonne en finale de mot); le seul résultat attesté *conte* (écrit *comte*) est interprété comme un croisement de ces deux formes.

<sup>49</sup> Ronjat renvoie à l'étude de Seifert (1923 [sic, pour 1919]: 99) pour des alternances du type *malaut* ~ *malaute* dans plusieurs textes en ancien occitan. (Mes remerciements à Jean-Paul Chauveau pour l'identification de cette étude et pour les nombreuses autres références ailleurs dans ce texte.)

proparoxytons serait aussi aléatoire (cf. note 48). Elle a le mérite de ne pas occulter la variation. Ronjat (1930: 271n1) rappelle que les parlers d'oïl connaissent une variation semblable, non seulement pour les mots en -VLĪCĚ (comme SĀLĪCĚM > a. fr. *sauz* ~ *salce*), mais aussi pour DĒBĪTŪM > *dete* ~ *det* (appuyé par FEW: 3.22, cf. aussi la note 39).<sup>50</sup> On peut y rajouter les variantes *cobe* ~ *colp* < CŌLĀPHŪM de l'ancien français et la forme *colebus* des Formulae Andegavenses (FEW: 2.865).

L'apocope et la syncope sont probablement plus complexes en occitan que dans les parlers d'oïl. On ne pourra cependant comprendre les mécanismes qui les gouvernent sans examiner leurs effets dans les deux groupes linguistiques, qui ont eu des évolutions très voisines (malgré l'opinion contraire de Martinet 1982), ainsi que le montre le travail de Ronjat.

## 6 FĀCĚŘĚ > *faire*, MAĪŌR > *maire*

Cette dernière étude de cas examine les thèses proposées pour rendre compte de l'absence d'apocope dans les proparoxytons se terminant par -VCĚŘĚ, -VGĚŘĚ, -VĪŌR(Ě).<sup>51</sup> Contrairement aux problèmes repris jusqu'ici, celui-ci n'a pas été spécifiquement examiné par Straka. Il s'inscrit néanmoins dans une très ancienne tradition, qui permettait à Meyer-Lübke (1890: §532) de dire, il y a plus d'un siècle déjà, que «[l]es formes dont il est question ici ont été souvent discutées». Ces discussions, cependant, portaient plus sur la nature des continuateurs des vélaires -C- et -G-, que sur l'absence d'apocope et ne faisaient pas de lien avec l'évolution de la terminaison -VĪŌR(Ě).

	FĀCĚŘĚ	RAGĚŘĚ	MAĪŌR	NĪGRŪM	NĪGRĀM
syncope	[ <sup>1</sup> fakere]	[ <sup>1</sup> ragere]	[ <sup>1</sup> maĵior]	[ <sup>1</sup> negro]	[ <sup>1</sup> negra]
k/g > ĵ / —C	[ <sup>1</sup> fakre]	[ <sup>1</sup> ragre]	[ <sup>1</sup> maĵre]	[ <sup>1</sup> neĵro]	[ <sup>1</sup> neĵra]
apocope	—	—	—	—	—
analogie (du fém.)	—	—	—	> [neĵr]	—
...					
ancien français	<i>faire</i>	<i>raire</i>	<i>maire</i>	<i>neir</i>	<i>neire</i>

Tableau 7a. Évolution de *faire/maire* (type I) en relation avec *noir/noire*

Un grand nombre de manuels anciens (Darmesteter <sup>1</sup>1891; <sup>5</sup>1902: §76; Schwan / Behrens <sup>3</sup>1897; <sup>10</sup>1914: §157 Anm.; Nyrop <sup>1</sup>1899; <sup>3</sup>1914: §§408, 427; Pope <sup>1</sup>1934; <sup>2</sup>1952: §323) adoptent l'analyse schématisée dans le tableau 7a, dans laquelle la pénultième des proparoxytons en -VCĚŘĚ, -VGĚŘĚ, représentés ici par FĀCĚŘĚ et RAGĚŘĚ, subit très tôt la syncope — en particulier, avant la palatalisation des vélaires devant les voyelles antérieures non basses [i, e, ε]. Les combinaisons [-kr-] et [-gr-] ainsi formées se comportent comme

<sup>50</sup> Ronjat mentionne aussi une forme *debde*, qui n'apparaît pas dans le FEW.

<sup>51</sup> Cette étude reprend dans ses grandes lignes l'analyse de Morin (1979), où je retrouvais sans le savoir un grand nombre de faits déjà présentés par Meyer-Lübke (<sup>4/5</sup>1934: §§178, 182) et Ronjat (1932: 8).

les anciennes suites [-kr-] et [-gr-] héritées du latin, comme dans SĂCRĂMĚNTŪM > a. fr. *sairement* ‘serment’ et NĪGRŪM > *noir*; c’est-à-dire qu’elles deviennent toutes les deux [-j̄r-]. Ces études sont relativement allusives et incomplètes (Darmesteter ne mentionne que l’évolution des terminaisons -VCĚŘĚ). Elles peuvent simplement présenter les résultats finals des évolutions, du type LĚĜĚŘĚ > *lire* et NĪGRŪM > *noir*, sans la moindre allusion à l’apocope. Seule Pope (<sup>1</sup>1934; <sup>2</sup>1952: §258) aborde le cas de la terminaison -VĪÖR(Ě), et interprète le chva final de l’ancien français comme une voyelle d’appui épenthétique qui apparaît après le groupe final [-j̄r] créé par la «syncope» (la «syncope» du tableau 7a pour l’évolution de MAĪÖR est, formellement, une «apocope», puisque Pope ne retient pas la thèse de la généralisation canonique du +<sup>o</sup>Ě après les formes se terminant par -L et -R en latin; cf. la note 10).

On peut probablement synthétiser les démarches de ces auteurs, en disant qu’ils admettent que l’absence d’apocope dans les terminaisons -VCĚŘĚ, -VGĚŘĚ résulte d’une contrainte interdisant les codas [-j̄r] et qu’ils expliqueraient peut-être la forme de l’adjectif masculin *noir* < NĪGRŪM comme une formation analogique à partir de son féminin *noire*, sur le modèle morphologique de *dur* (masc.): *dure* (fém.), comme le proposait explicitement Meyer-Lübke (<sup>1</sup>1908; <sup>4/5</sup>1934: §259).

C’est cette analyse que semble reprendre De la Chaussée (<sup>1</sup>1974; <sup>3</sup>1989: 45, 57, 89, 171–172, 180, 184), qui en outre se demande si la sonorisation de la vélaire [-k-] des terminaisons -VCĚŘĚ n’aurait pas précédé la syncope. Le maintien du -e final serait le résultat d’une évolution phonétique régulière des terminaisons -CRV- et -GRV- qu’on observe aussi dans ĀCRŪM > a. pic. *aire* [ˈaj̄rə] (forme héréditaire picarde de *aigre*, FEW: 24.94), ĀGRŪM > a. fr. *aire* [ˈaj̄rə] (conservé dans *débonnaire*), MĂCRŪM > <sup>o</sup>*maire* [ˈmaj̄rə] (forme héréditaire de *maigre* conservée dans certains parlers francoprovençaux et peut-être dans le wallon des Ardennes, FEW: 6.5).<sup>52</sup> L’auteur n’examine cependant pas l’évolution de NĪGRŪM, aussi absente de son manuel sur la morphologie (De la Chaussée 1977). C’est essentiellement la même analyse qu’on retrouve dans les manuels ou les cahiers d’exercices plus récents: Laborderie (1994: 114), Joly (1995: 198), Léonard (1999: 145, seulement pour le changement VĪĜĪLĂRĚ > [veˈglare]), Taddei (2000: 173, 189); la formulation de Pierret (<sup>1</sup>1981; <sup>3</sup>1994: 296, 330) est ambiguë et pourrait renvoyer ou non à cette analyse. Ces auteurs ne précisent pas, quand ils l’examinent, pourquoi l’évolution de NĪGRŪM est différente (Léonard 1999: 169, présente l’apocope dans *noir* comme un changement phonétique régulier; Taddei 2000: 179, prudente, choisit de traiter seulement le féminin *noire*).

L’enseignement consigné dans le manuel de Bourciez sur ce sujet s’est progressivement modifié, sauf pour l’évolution de NĪGRŪM > *neir* pour laquelle l’auteur a maintenu son explication originale (selon laquelle ce mot devait sa forme particulière à un changement irrégulier ayant fait disparaître le -G-). Il n’est pas toujours aisé de comprendre ce qui a motivé les changements successifs.

<sup>52</sup> On ne peut totalement exclure, cependant, que les formes *aire* et *maire* proviennent de cas-sujets issus des nominatifs ĀĜĚR(+<sup>o</sup>Ě), ĀĈĚR(+<sup>o</sup>Ě), MĂĈĚR(+<sup>o</sup>Ě), dont les voyelles finales auraient eu les mêmes sources que celles de RAGĚŘĚ et FĂĈĚŘĚ. L’étymon ĀĜĚR/ĀGRŪM pour *aire* (*débonnaire*) n’était pas retenu par le FEW, qui préférerait ĀŘĚĂ (sans exclure des rapprochements avec ĀĜĚR, FEW: 24.257, 25.166), jusqu’à tout récemment (FEW: 25.1318-1325). Il est aussi très probable que la forme ardennaise moderne [mer] (pt. 188) citée par le FEW, sa variante [mēr], les formes wallonnes [mēr] des points voisins (pts. 187, 189) et la forme lorraine [mẵʁ] (pt. 68) (ALF: carte 68, *maigre*) proviennent de MĪNÖR et non de MĂCRŪM.

L'édition de 1937 faisait intervenir un changement analogique à partir du participe passé, qui aurait eu pour effet de remplacer les terminaisons -VCĚŘĚ par [-Vgere] sur le modèle de correspondances morphologiques du type ĀCTŪM : ĀĜĚŘĚ. Ce modèle aurait permis de construire des infinitifs en [-<sup>1</sup>Vgere], comme [<sup>1</sup>fagere] à partir du continuateur de FĀCTŪM, dont les terminaisons auraient ainsi évolué: [-<sup>1</sup>Vgere] > [-<sup>1</sup>Vĭere] > [-<sup>1</sup>Vĭre] (Bourciez <sup>8</sup>1937: §117 Hist., Rem. II). L'absence d'apocope dans ces formes et dans le continuateur de MAĪÖR (Bourciez <sup>8</sup>1937: §138 2°) n'est pas discutée.

	FĀCĚŘĚ	RAGĚŘĚ	MAĪÖR(+°Ě)	NĪGRŪM	NĪGRĀM
syncope 1	[ <sup>1</sup> fakere]	[ <sup>1</sup> ragere]	[ <sup>1</sup> majiore]	[ <sup>1</sup> nero]	[ <sup>1</sup> nera]
sonorisation	[ <sup>1</sup> fakre]	[ <sup>1</sup> ragre]	[ <sup>1</sup> majre]	—	—
g > ĭ / —C	[ <sup>1</sup> fagre]	[ <sup>1</sup> raġre]	—	—	—
diphth. française	[ <sup>1</sup> fajre]	[ <sup>1</sup> rajre]	—	[ <sup>1</sup> neĭro]	[ <sup>1</sup> neĭra]
apocope	[fajr]	[rajr]	[majr]	[neĭr]	—
analogie (< inf.)	[ <sup>1</sup> fajre]	[ <sup>1</sup> rajre]	?	—	—
...					
ancien français	<i>faire</i>	<i>raire</i>	<i>maire</i>	<i>neir</i>	<i>neire</i>

**Tableau 7b.** Évolution de *faire/maire* (type II) en relation avec *noir/noire*

La neuvième édition en 1958 présente un reversement complet. Elle propose (contra Bourciez <sup>8</sup>1937: §116 Hist.) que le [ĭ] des terminaisons [<sup>1</sup>Vĭre] < -VCĚŘĚ et -VGĚŘĚ résulte de l'évolution régulière de [k] et [g] préconsonantiques par les étapes suivantes: -VCĚŘĚ > [<sup>1</sup>Vkre] > [<sup>1</sup>Vgre] > [<sup>1</sup>Vĭre] et -VGĚŘĚ > [<sup>1</sup>Vgre] > [<sup>1</sup>Vĭre], tout en admettant que les vélaires -C- et -G- ont pu connaître une palatalisation plus ou moins importante, suivie d'une régression au contact du [r] après la syncope (Bourciez <sup>9</sup>1958: §116 Hist.). La voyelle de *maire* < MAĪÖR est maintenant analysée comme une «voyelle de soutien» (Bourciez <sup>9</sup>1958: §138 2°). L'édition de 1967 ajoute seulement que «le maintien de -e s'expliqu[e] par l'analogie des infinitifs, du type fort» [comme *rire*, *croire*] (Édouard / Jean Bourciez 1967: §116 Hist.). On peut penser que le réviseur proposait le schéma d'évolution représenté ici dans le tableau 7b. On ne comprend pas bien pourquoi le -e devrait être analogique. La précision de 1967 doit être une réponse à des débats que je n'ai pas réussi à retracer. Cette décision permet d'envisager une apocope après le groupe [-ĭr-] et la restauration du -e pour les infinitifs, mais ni pour les superlatifs comme *maire*, ni pour les noms comme *çoire* 'pois chiche' ou *Loire*, pour lesquels l'analogie ne peut intervenir.

	FĀCĚŘĚ	RAGĚŘĚ	MAĪÖR(+°Ě)	NĪGRŪM	NĪGRĀM
sonor. paroxyt.	[ <sup>1</sup> fakere]	[ <sup>1</sup> ragere]	[ <sup>1</sup> majiore]	[ <sup>1</sup> negro]	[ <sup>1</sup> negra]
affaibl. -g-	[ <sup>1</sup> fagere]	[ <sup>1</sup> raġere]	—	—	—
k/g > ĭ / —C	[ <sup>1</sup> fajiere]	[ <sup>1</sup> rajiere]	—	[ <sup>1</sup> neĭro]	[ <sup>1</sup> neĭra]
apocope	—	—	—	[neĭr]	—
syncope	[ <sup>1</sup> fajre]	[ <sup>1</sup> rajre]	[ <sup>1</sup> majre]	—	—
...					
ancien français	<i>faire</i>	<i>raire</i>	<i>maire</i>	<i>neir</i>	<i>neire</i>

**Tableau 7c.** Évolution de *faire/maire* (type III) en relation avec *noir/noire*

Fouché (<sup>1</sup>1958; <sup>2</sup>1969: 626–627) semble aussi faire allusion à une analyse analogique des *-e* finals des terminaisons issues de *-VCĒĒ* et de *-VGĒĒ*, qui aurait pu être proposée à cette époque (il parle plutôt de «conditions syntactiques qui peuvent toujours être invoquées pour la conservation de *-e* dans *faire* et *dire*, et de là, par extension, dans *cuire* et *-duire*») et contre laquelle il argumente en faisant remarquer qu'elle ne saurait expliquer le maintien de la voyelle en syllabe finale dans l'évolution des noms: *CĪCĒĒM* > *ceire*, *çoire*, *LĪĒĒM*, *LĪĒĒ* > *Leire*, *Loire*.<sup>53</sup> *SÖCĒĒM* > *suire* 'beau-père'.<sup>54</sup> Il adopte essentiellement l'analyse de Bourciez (<sup>8</sup>1937), en supposant une sonorisation ancienne de *[-k-]* intervocalique, suivie d'un affaiblissement qui aurait cependant donné un yod géminé *[-j̄j̄-]* dans les proparoxytons, non un yod simple comme proposait ce dernier. La géminée aurait eu pour effet de ralentir la syncope devant *[-r-]*, qui ne se produit alors qu'à une époque où l'apocope n'était plus active, comme on l'a représenté dans le tableau 7c. La même évolution s'observe pour *MAĪÖR(+°Ē)*. Quant à celle de *NĪGRŪM*, Fouché propose que l'apocope se produise régulièrement après la suite *[-j̄r-]* < *[-gr-]*, qui n'exige pas de voyelle d'appui (contrairement à la suite *[-j̄j̄r-]*, si la syncope avait eu lieu après *[-j̄j̄-]*).

Ce traitement spécifique des *[-k-]* et *[-g-]* intervocaliques, devenant *[j̄j̄]* géminés dans les proparoxytons, expliquerait l'absence d'apocope, non seulement dans les mots *faire*, *çoire* et *raire*, mais aussi dans les formes verbales telles que *(vous) faites* < *FĀCĪTĪS* (Fouché <sup>1</sup>1958; <sup>2</sup>1969: 626–627). On comprend mal, dans ce cas, pourquoi l'apocope s'est néanmoins produite dans *PLĀCĪTŪM* > a. fr. *plaid* (Fouché <sup>2</sup>1969: 609 Rem. v) ou *FRĪĠĪDŪM* > *froid*.

L'analyse de Fouché est reprise par Lanly (<sup>1</sup>1971; <sup>3</sup>1978: 43, 145) et inspire certainement le traitement de Zink (<sup>1</sup>1986; <sup>3</sup>1991: 43, 93–94, 104–105, 155), bien qu'en l'absence de discussion sur l'évolution de *NĪGRŪM*, il soit difficile de décider ce que ces manuels ont retenu de ses hypothèses sur l'apocope.

Les analyses précédentes posent toutes de très sérieux problèmes, le moindre n'étant pas qu'elles exigent une évolution «à partir de la fin du II<sup>e</sup> siècle ou vers le début du III<sup>e</sup> [...] dans le latin des Gaules» (pour reprendre l'expression de Bourciez <sup>9</sup>1958: §116 Hist.) – plus précisément dans le nord de la Gaule — radicalement différente de celle du latin parlé ailleurs. L'occitan en effet ne connaît ni syncope précoce dans les terminaisons *-VCĒĒ*, *-VGĒĒ*, *-VIÖR(Ē)*, ni sonorisation précoce du *[-k-]* après voyelle accentuée dans les proparoxytons. La syncope a pu être favorisée dans les infinitifs sous la pression paradigmatique d'autres infinitifs comme *CRĒDĒĒ* > occ. *creire*, sans s'y produire systématiquement, cf. *°CÖCĒĒ* (lat. classique *CÖQUĒĒ*) > a. occ. *cozer* ~ *coire* 'cuire'. Elle est exceptionnelle dans les autres formes, cf. *CĪCĒR(ĒM)* > a. occ. *cezer*, *ceze* et *MAĪÖR(+°Ē)* > a. occ. *majer*, *maje* (Ronjat 1930: 239–240). Il n'y a pas eu de passage direct de *[-k-]* à *[-g-]* dans ces terminaisons, comme l'indique le *[z]* moderne des continuateurs de *coze(r)* et *ceze(r)* (Ronjat 1932: 102–107). Plus généralement, Ronjat (1932: 8) montre qu'aucune des thèses proposées pour expliquer les formes françaises ne saurait convenir pour rendre compte des formes occitanes correspondantes: *faire*, *dire*, *conduire*, *destruire*, *coire*, etc. Pour expliquer l'évolution de ces formes, on doit nécessairement admettre que

<sup>53</sup> *LĪĒĒR* est masculin en latin et probablement aussi en ancien français, comme son diminutif *Loiret*. Au féminin, le *-e* final pourrait être analogique.

<sup>54</sup> On ne peut exclure un étymon *SÖCRŪM* d'une paire analogique *SÖCRŪS* 'beau-père' : *SÖCRĀ* 'belle-mère' déjà attestée à date ancienne dans les gloses (cf. FEW: 12.15).

les vélaires des terminaisons -VCĒRĒ, -VGĒRĒ ont été palatalisées devant -Ē- et qu’après la syncope, leur point d’articulation s’est avancé au contact du [r] suivant: ainsi FĀCĒRĒ > [ˈfakere] > [ˈfacere] > [ˈfaʁere]. Le [tʰ] palatalisé devant [r] devient [j] en occitan, comme le [t] dental dans le même contexte: PĀTRĒM > [ˈpatre] > *paire* [ˈpaire] ‘père’. La même observation vaut pour LĒGĒRĒ > [ˈleʝere] > [ˈleʝre] > [ˈledʝre] > *leire* [ˈleire] ‘lire’, dont l’évolution est semblable à celle de QUĀDRŪM > [ˈkadre] > *cayre* [ˈkaire] ‘pierre carrée’. Dans cette langue, l’avancement du point d’articulation des palatales se produit le plus souvent après voyelle, car la syncope est exceptionnelle lorsque la vélaire originale était précédée d’une consonne, UĪNCĒRĒ, p. ex., devenant *vencer* [ˈventser] en ancien occitan, plutôt que *veintre* ‘vaincre’ comme en ancien français.

L’analyse défendue par Ronjat pour l’occitan rend également compte de l’évolution des parlers d’oïl, pour lesquels elle a effectivement été proposée par Meyer-Lübke (1908; 4/5 1934: §§178, 182), selon l’interprétation — relativement libre — que j’en fais dans le tableau 7d.

	FĀCĒRĒ	RAGĒRĒ	MAĪŌR(+°Ē)	CARCĒRĒM	PĀTRĒM	PĀRĒM	MAĪŪM
palatalisation	[ˈfakere] [ˈfacere]	[ˈragere] [ˈraʝere]	[ˈmajiore] [ˈmajore]	[ˈkarkere] [ˈkarcere]	[ˈpatre]	[ˈpare]	[ˈmajio] [ˈmajo]
syncope	[ˈfacre] [ˈfatʰre]	[ˈraʝre] [ˈradʰre]	[ˈmajre] [ˈmadʰre]	[ˈkarcrc] [ˈkartʰre]			
lénitions	[ˈfaðʰre] [ˈfaɰðʰre]	[ˈraðʰre] [ˈraɰðʰre]	[ˈmaðʰre] [ˈmaɰðʰre]	—	[ˈpaðre]		[ˈmajo]
dipht. palat.							
dipht. frse					[ˈpe:ðre]	[ˈpe:re]	
apocope	—	—	—	—	—	[pe:r]	[mai]
amuiss. ð/ðʰ	[ˈfaɰre]	[ˈraɰre]	[ˈmaɰre]		[ˈpe:re]		
...							
a. français	<i>faire</i>	<i>raire</i>	<i>maire</i>	<i>chartre</i>	<i>pere</i>	<i>per</i>	<i>mai</i>

**Tableau 7d.** Évolution de *faire/maire* (type IV)  
en relation avec *père/pair/mai*

Cette solution n’apparaissait pas encore dans sa *Grammaire des langues romanes* (Meyer-Lübke 1890: §§523, 531), qui offrait alors une analyse relativement voisine de celles qu’on retrouvera dans les manuels de Bourciez (81937), de La Chaussée (11974; 31989) et des autres plus récents. Ses étapes comprenaient une sonorisation des occlusives palatales issues des vélaires après voyelle accentuée dans les proparoxytons: FĀCĒRĒ [ˈfakere] > [ˈfacere] > [ˈfaʝere], suivie de la syncope de la pénultième: [ˈfaʝre], suivie d’une évolution du groupe [-jr-] «tout à fait comme les combinaisons primitives [...] *gr*». Comme dans les manuels modernes que nous venons d’examiner, il ne faisait aucun rapprochement avec les dentales *t* et *d* de *chartre* < CARCĒRĒM et de *sourdre* < SŪRGĒRĒ, qu’il analysait alors comme des consonnes épenthétiques, conformément aux thèses acceptées à cette époque – celles-ci impliquant parfois des chaînes de changements complexes: -RCĒR- > [-rcer-] > [-rcr-] > [-rsr-] > [-rstr-] > [-rtr-] et -RGĒR- > [-rjer-] > [-rjr-] > [-rʝr-] > [-rdr-], assez éloignées de l’image qu’on en a donné ensuite (Straka 1965: 133n32; 1979: 311n32).

Dans sa *Historische Grammatik der französischen Sprache* (au moins dans l’édition de 4/5 1934: §182), il abandonne définitivement la thèse précédente et adopte l’explication maintenant généralement admise que les dentales [t] et [d] dans les continuateurs de -CĒRĒ

et -GĚŘĚ, reflètent directement les vélaires -C- et -G- par avancement de leur point d'articulation au contact du [r] suivant, selon le schéma: [k] > [c] > [tʃ] > [t] et [g] > [j] > [dʃ] > [d]. Ce changement, précise-t-il, ne se produit pas seulement dans les contextes où ces dentales (qu'on analysait antérieurement comme des consonnes épenthétiques) vont demeurer, mais aussi après les voyelles, comme dans FĀCĚŘĚ > ['facere] > ['facre] > ['fatʃre] ou RAGĚŘĚ > ['rajere] > ['rajre] > ['radʃre]. Dans ce contexte, cependant la palatalisation ne disparaît pas, mais reste sous la forme d'un yod après les lénitions qui affectent toutes les obstruantes dans ce contexte (Meyer-Lübke <sup>4/5</sup>1934: §178).<sup>55</sup>

Dans l'interprétation que j'en donne dans le tableau 7d, les dentales palatalisées [tʃ, dʃ] évoluent comme les autres dentales [t, d], en déclenchant cependant la diphthongaison palatale<sup>56</sup> de la voyelle précédente avant leur amuïssement. Ce tableau fait apparaître le parallélisme des évolutions de FĀCĚŘĚ et de PĀTRĚM; en particulier, le maintien de la voyelle finale s'explique également par le fait que l'apocope n'était plus active lorsque les fricatives [ð, ðʃ] se sont amuïes. (La forme et l'ordre des autres changements du tableau 7d ne sont donnés qu'à titre indicatif.)

Bien que Meyer-Lübke n'en discute pas directement, les mêmes mécanismes rendent compte de l'évolution des terminaisons -VĪŎR(Ě). On admettra sans difficulté que le yod latin intervocalique a évolué en français comme dans les autres langues romanes sauf le sarde et qu'il s'est renforcé pour donner l'occlusive palatale [j] ou l'affriquée palatale [dʒ]. Après la syncope, MAĪŎR(+Ě) devient ['madʃre] par avancement du point d'articulation de la palatale devant [r], dont l'évolution se confond alors avec celles de *faire* et *raire*, d'où la forme *maire*. Les occlusives palatales [j] ou les affriquées palatales [dʒ], lorsqu'elles n'auront pas été mises en contact avec une autre consonne, p. ex. dans MAĪŪM > ['majo] ou ['madʒo], subiront en français les mêmes lénitions que les autres obstruantes sonores intervocaliques et deviendront [i] selon le schéma de lénition: [-j-] > [-j̣-] > [-i-], comparable en tous points à ceux des labiales: [-b-] > [-β-] > [-v-], des dentales: [-d-] > [-ð-] > Ø, et des vélaires: [-g-] > [-ɣ-] > Ø.

La thèse de l'avancement devant [r] du point d'articulation des palatales *postconsonantiques* a fini par être universellement acceptée. Dauzat (1950: 53) parlait encore de consonnes épenthétiques, mais déjà pour Bourciez (<sup>8</sup>1937: §181 Rem. III; §189 Rem.), les [t] et [d] de *chartre* < CARCĚŘĚM et *sourdre* < SŪRGĚŘĚ étaient des consonnes de «remplacement», dont il précisera l'évolution articulatoire dans l'édition ultérieure (Bourciez <sup>9</sup>1958: §115 Hist., §118 Rem.). Fouché (<sup>1</sup>1958; <sup>2</sup>1969: 465–466) et Straka (1965: 133; 1979: 311) sont pour la nouvelle interprétation. Cette dernière est maintenant la seule admise dans tous les manuels universitaires récents qui abordent le problème (De la Chaussée <sup>1</sup>1974; <sup>3</sup>1989: 81, 141; Laborderie 1994: 84; Pierret <sup>1</sup>1981; <sup>3</sup>1994: 159; Joly 1995: 80; Taddei 2000: 190), ou presque (cf. *infra*).

<sup>55</sup> La chronologie partielle de l'appendice 2 donne cependant comme exemple de syncope des pénultièmes atones devant [r], une forme *fagre* représentant probablement une étape de l'évolution de FĀCĚŘĚ proposée dans une des éditions antérieures et qui aurait dû être retirée de celle-ci.

<sup>56</sup> J'appelle ainsi la diphthongaison qu'on observe généralement devant les consonnes palatalisées, p. ex. RĀCĚMŪM > ['radzʃin] > *raisin* ou ANGĚŘĚM > ['anʃdre] > *Aindre, Indre*. Dans ce travail, je n'ai pas noté la palatalisation des affriquées [ts] et [dz] qui la connaissaient, sauf dans les quelques cas où cela s'imposait.

Meyer-Lübke (<sup>4/5</sup>1934: §182) propose vraisemblablement une évolution semblable des terminaisons -SCĚŘĚ. Fouché (<sup>1</sup>1958; <sup>2</sup>1969: 466), suivi de Pierret (<sup>1</sup>1981; <sup>3</sup>1994: 176–177), Zink (<sup>1</sup>1986; <sup>3</sup>1991: 231) et de Taddei (2000: 190) n'hésitent pas à leur appliquer le même traitement qu'à -CĚŘĚ et -ĜĚŘĚ après -R-, -L- et -N-. Il semble cependant qu'on doive dans ce cas conserver l'ancienne analyse épenthétique. En effet, en inversant l'argument des distributions dialectales de Meyer-Lübke (<sup>4/5</sup>1934: §183), on peut montrer que le [t] dans -*Vistre* < -VSCĚŘĚ, p. ex. dans *creistre* 'croître' < CRĚSCĚŘĚ, doit être épenthétique.<sup>57</sup> Les dialectes qui ne connaissent qu'une épenthèse restreinte (en particulier le wallon et le lorrain), n'ont pas de [t] dans les reflets héréditaires de -SCĚŘĚ; ainsi, en wallon de Tenneville, CRĚSCĚŘĚ + HĀBĚĀT devient [krɛʃrɛ] '(il) croîtra', sans dentale, comme CŌ(N)S(Ū)ĚŘĚ + HĀBĚĀT > [kœ:zrɛ] '(il) coudra'. Si les terminaisons -SCĚŘĚ avaient conservé une occlusive palatale [c] au moment où la syncope s'est produite, celle-ci aurait normalement dû devenir [t] — comme [j] est devenu [d] devant [r] dans ces mêmes dialectes, p. ex. SŪRGĚŘĚ + HĀBĚĀT devenu [su:drɛ] '(il) sourdra' dans le wallon de Tenneville (Francard 1980; 1994). On sait que les suites romanes [-sc-] < -SCĚ<sup>E,I</sup>- sont régulièrement devenues [ss<sup>j</sup>] en proto-italien, en proto-occitan et en proto-français. Ceci signale un changement phonétique «naturel» qui a pu se produire relativement tôt, et en particulier *avant* la syncope — qui est variable en occitan et qui ne se produit pas en italien dans ces contextes. Si cela est bien le cas, la syncope aura mis en contact [ss<sup>j</sup>] avec [r] et la consonne qui apparaît dans *creistre* < CRĚSCĚŘĚ ne peut alors être qu'épenthétique.

Si le consensus des manuels récents a retenu la thèse de l'avancement du point d'articulation des palatales devant [r] en remplacement de l'ancienne analyse épenthétique, aucun d'eux n'a accepté l'extension qu'en faisait Meyer-Lübke aux vélaires postvocaliques. Fouché s'y oppose — indirectement: «Si l'on n'admet pas la sonorisation de -CĚ<sup>E,I</sup>- dans FĀCĚŘĚ [sa propre thèse] par exemple, on ne peut avoir eu que *\*fastre* (< *\*fatsyĕre*), ou *\*faisdre* (< *\*fajdzĕre*) ou encore *\*faigre* (< *\*fakre*), mais non *faire*» (Fouché <sup>1</sup>1961; <sup>2</sup>1966: 626). Comme le montre l'évolution proposée dans le tableau 7d, il n'en est rien. On ne peut que s'étonner qu'un argument aussi faible ait pu avoir un tel impact, si c'est effectivement le verdict devant lequel les concepteurs des manuels récents se sont inclinés.

<sup>57</sup> De la Chaussée (<sup>1</sup>1974; <sup>3</sup>1989: 140), Pierret (<sup>1</sup>1981; <sup>3</sup>1994: 176) et Zink (<sup>1</sup>1986; <sup>3</sup>1991: 224) proposent que [d] soit épenthétique dans GRANDĪŌR(+<sup>o</sup>Ě) > a. fr. *graindre*. Contrairement à MĪNŌR(+<sup>o</sup>Ě) > a. fr. *meindre*, *menre* (FEW: 6.2.123) qui connaît ou non un [d] épenthétique selon les régions, l'absence totale de variantes dialectales du type *\*grainre* pour GRANDĪŌR(+<sup>o</sup>Ě) (FEW: 4.218) pourrait laisser penser que le *d* de *graindre* n'est pas épenthétique, mais qu'il provient d'un avancement du point d'articulation de -DĪ- devenu [j], puis [d<sup>j</sup>]. Cependant, l'absence presque totale de variantes dialectales sans consonne épenthétique parmi les continuateurs de MĒLĪŌR(+<sup>o</sup>Ě) > a. fr. *mielldre* (cf. FEW: 6.1.664, qui relève une seule variante *muerre* en Bourgogne au XIV<sup>e</sup> siècle) invite à plus de prudence. Il est possible que les dialectes qui ne connaissent pas l'épenthèse dans les suites [n·r] et [l·r], l'exigent néanmoins après les consonnes palatales des suites [ɲ·r] et [ʎ·r], comme ils l'exigent après la labiale dans [m·r]. Ceci implique qu'il est probablement impossible de décider si de [d<sup>j</sup>] des terminaisons [-n<sup>j</sup>d<sup>j</sup>rɔ] < -NGĚŘĚ est épenthétique ou le résultat de l'avancement devant [r] de la palatale issue de -G-. On fera aussi attention à ne pas s'appuyer sur la présence d'un *d* graphique épenthétique dans la forme *sendra* < SĒNĪŌR(+<sup>o</sup>Ě) dans les *Serments de Strasbourg* pour établir sa provenance dialectale.



Meyer-Lübke (<sup>4/5</sup>1934: §178) suppose que la syncope a dû se produire *avant* que les continuateurs de  $-C^{E,I}$ - et  $-G^{E,I}$ - ne soient devenus des affriquées palatales  $[-ts^j-]$  et  $[-dʒ-]$ , une hypothèse adoptée, au moins implicitement, dans toutes les analyses du français et défendue explicitement par Ronjat pour l'occitan. C'est ce qui explique probablement pourquoi dans son manuel sur la morphologie, De la Chaussée (1977: 43) conserve l'ancienne analyse par épenthèse pour FÖRTIÖR(+°É) > a. fr. *fortre*. Dans la chronologie qu'il propose,  $-TĪ-$  devant voyelle devient  $[-t^j-]$ , puis l'affriquée  $[-ts^j-]$  *avant* que la syncope ne se produise (De la Chaussée <sup>1</sup>1974; <sup>3</sup>1989: 179–180). L'évolution de FÖRTIÖR(+°É) comprendra donc nécessairement une étape où  $[ts^j]$  viendra au contact du  $[r]$ . C'est probablement parce qu'il exclut une réduction directe de  $[-ts^j r-]$  à  $[-t^j r-]$ , que l'auteur doit recourir à l'ancienne analyse par épenthèse (malgré l'anathème jeté contre celle-ci pour CARCĒREM > *chartre* dans De la Chaussée <sup>1</sup>1974; <sup>3</sup>1989: 81).

On ne peut cependant exclure la perte de la détente fricative d'une affriquée au contact du  $[r]$ :  $[-ts^j r-]$  >  $[-t^j r-]$  et  $[-dʒ r-]$  >  $[-d^j r-]$ . Il s'agit d'une évolution phonétique possible, que j'ai observée dans mon enquête sur le bourouchaski (Morin / Tiffou 1989), où  $[ts]$  devient  $[t^h]$  au contact d'un  $[r]$  après syncope dans le verbe:  $[tse^1 ram ba] \sim [tsram ba] \sim [t^h ram ba]$  'je vais'.<sup>58</sup> Elle est aussi attestée pour  $[-dʒ r-]$  dans le domaine liégeois: °*Djirâ-tchamps* > *Drâ-tchamps* (topon.), °*Djiradin* > *Dradin* 'Gérardin' (anthroponyme), °*djindjerèye* > *djindrèye* 'gencive' (Haust 1933: XXIX). La perte plus ou moins variable de la voyelle dans la syllabe initiale en wallon est un changement relativement récent, qui s'est produit longtemps après le développement des affriquées  $[dʒ]$  (on notera que la suite  $[-dʒ r-]$  se maintient dans les futurs du type *i tchêdj'rè* 'il chargera', par pression paradigmatique).<sup>59</sup>

Contrairement à Meyer-Lübke, Straka (1965: 133; 1979: 311) présuppose une dépalatalisation de la consonne au contact du  $[r]$ : « $[la]$  syncope qui a mis la palatale en contact avec le  $r$  suivant, a empêché son évolution normale vers  $[ts]$  et  $[dʒ]$ , et les  $[c, ʃ]$  se sont dépalatalisés en  $[t, d]$ ». Cette thèse est reprise par De la Chaussée (1991: 132): «la syncope de  $[e]$  posttonique devant  $[r]$  intervient entre la fin du II<sup>e</sup> siècle et le début du III<sup>e</sup>; devenu de ce fait interconsonantique,  $[c / ʃ]$  régresse immédiatement  $[ > t / d ]$ , dès le début du III<sup>e</sup> siècle au plus tard – d'où *chartre, poindre, etc.*». Ces auteurs se fondent probablement sur leurs seules intuitions des contraintes articulatoires régissant le changement phonétique, qu'il est très difficile de partager. En effet, les dentales palatalisées du proto-français avaient conservé cette articulation à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans une zone qui comprend le sud-est du Département de l'Aube et les régions voisines de la Haute-Marne; on notera en particulier  $[ʒwêd^j]$  'joindre' (ALF: carte 723, pt 120) et  $[pjêd^j / pjêd^j r]$  'plaindre' (ALF: carte 1025, pts 28, 120). Même en reconnaissant «les réserves qui s'imposent» pour la datation des changements phonétiques (De la Chaussée 1991: 133), on ne peut que conclure à une faille majeure dans la logique des raisonnements

<sup>58</sup> Le bourouchaski connaît une opposition entre occlusives sourdes aspirées et non aspirées, ce qui explique la détente aspirée  $[t^h]$  devant  $[r]$ . Berger (1974) note un radical reconstruit  $[t^h ar-]$ , qui n'appartient pas à la grammaire de mes informateurs cependant.

<sup>59</sup> Il est possible que le  $[d]$  de *ladre* < LAZĀRŪM (FEW 5.232) soit le résultat direct de l'ajustement de la prononciation  $[dz]$  du  $-z-$  en latin médiéval, lorsqu'il est venu au contact du  $[r]$  après la syncope dans les mots savants:  $[ladzaro] > [ladzro] > [ladro]$ , sans l'épenthèse qu'on postule souvent et qui aurait donné \**lasdre*. Ceci expliquerait pourquoi sa voyelle est brève au XVI<sup>e</sup> siècle dans les parlers qui ont conservé la durée vocalique issue de l'amuïssement de  $[s]$  et  $[z]$  préconsonantiques.

qui fait disparaître au début du III<sup>e</sup> siècle un trait de prononciation observable presque deux mille ans plus tard.

Finalement, je complèterai ces observations sur l'évolution des terminaisons -VCĒRĒ, -VGĒRĒ et -VĪÖR(Ē) en montrant qu'il existe probablement des indices graphiques dans les textes anciens de l'étape [ð<sup>j</sup>] notée dans le tableau 7d, que les éditeurs ont diversement interprétées et dont on trouve aussi l'équivalent dans les anciens textes espagnols.

Le premier indice graphique est une glose non ponctuée du type צִידְרָא <çidra> dans les commentaires talmudiques de Raschi (Darmesteter / Blondheim 1929; Blondheim 1937: §161), à laquelle le dernier éditeur a attribué la graphie médiévale équivalente *cedre* (c'est ainsi qu'elle est citée dans le FEW), mais qu'il aurait également pu rendre par *ceidre* (cf. Darmesteter / Blondheim 1929: §67, אַרְנִיזָא <arniza> rendu par \*arneise). Si l'on admet le bien-fondé de l'analyse proposée ici, le ך <d> de la glose représenterait tout simplement le résultat phonétique attendu [ð<sup>j</sup>]. Blondheim rapproche cette forme de la variante CITER de CĪCĒR dans le *Capitulaire de Villis* (avant 840) – où il voit un croisement avec CĪTRŪS. On ne peut exclure que CITER soit la latinisation de la forme phonétique romane régulière [ʰtseð<sup>j</sup>re] ou [ʰtseð<sup>j</sup>re], selon l'état du continuateur de CĪCĒR(+<sup>o</sup>E).

Le second est la forme *fedre* alternant avec *feira* dans la *Passion* de Clermont (vv. 188, 372) < FĒCĒRĀT (3 sg. du plus-que-parfait), qui représente probablement la forme occitane attendue [ʰfeð<sup>j</sup>ra] ou [ʰfejra] dans la langue du scribe occitan. Avalle (1962) la corrige en *fisdret* pour assurer la rime (conformément aux formes du prétérit *fistdra* 121, 152, *fisdra* 123, *fisdren* 62, du *Saint-Léger*); une correction *fidre* correspondrait à la forme phonétique [ʰfið<sup>j</sup>re] ou [ʰfið<sup>j</sup>rə] attendue.

Les derniers indices pour l'ancien français sont les formes *didrai* et *ditrai* '(je) dirai' du *Saint-Léger* [vv. 7, 8] < DĪCĒRĒ + HĀBĒŌ. Linskill (1937: 55, 131) y voit des formes analogiques construites sur le modèle des futurs *vedrai* [və<sup>h</sup>ðra<sup>j</sup>] '(je) verrai' et *metrai* [mə<sup>h</sup>tra<sup>j</sup>] '(je) mettrai'. La forme *didrai* s'explique encore plus facilement comme une graphie régulière du résultat phonétique attendu [di<sup>h</sup>ð<sup>j</sup>ra<sup>j</sup>] (plutôt que la forme analogique [di<sup>h</sup>ðra<sup>j</sup>] suggérée, qui n'en diffère que minimement). Quant à *ditrai*, ce pourrait n'être qu'une variante graphique de *didrai*; cf. la graphie *vetran* '(ils) verront' de la *Passion* (v. 412) où *t* est très certainement une graphie pour [ð].

On observe aussi dans les anciens textes espagnols des *d* graphiques qui font penser que cette langue a dû connaître une évolution de la suite -GĒR- semblable à celle du français et de l'occitan. En espagnol, ce changement n'est cependant observable qu'en position prétonique, donc en pratique seulement dans les futurs et les conditionnels, car l'infinitif atone -ĒRĒ a été remplacé dans cette langue par le continuateur du suffixe accentué -ĒRĒ. La syncope dans les suites -CĒR- de l'espagnol peut mettre en présence les continuateurs des deux consonnes latines: -zr- (*dizra* 'il dira'), séparées parfois par une consonne épenthétique: -zdr- (*yazdra* 'il sera étendu'), -ztr- (*falleztra* 'il mourra'), ou provoquer l'effacement de la première consonne: -r- (*dira* 'il dira'). Les résultats pour -GĒR- sont le plus souvent du dernier type: -r- (*lera* 'il lira'). Exceptionnellement, cependant, le résultat est -dr- (*ledrien* 'ils liraient', *fudredes* 'vous fuirez'). On observe la même variation -r- ~ -dr- avec les futurs-conditionnels en -DĒR-: RĪDĒRĒ + HĀBĒĀT > *rira* ~ *ridra* 'il rira' (cf. Penny 1991: 176; Craddock 1991: 86–87). Il est fort possible que le *d* graphique des -dr- alternant avec -r- note une fricative [ð] ou [ð<sup>j</sup>] issue, soit de -D-, soit de -G<sup>F</sup>-, dans des conditions identiques à celles du français.

## 7 Conclusion

Les études de cas présentées ici rejoignent et éclairent les observations de Gsell (1996) sur la fragilité des résultats de la chronologie relative. Derrière une logique argumentative apparemment implacable, du type «dans l'évolution CŪBĪTŪM > ['kobeto] > a. fr. *coude* où le [o] n'est pas devenu la diphtongue [eu], la diphtongaison française s'est *nécessairement* produite *après* la syncope et a cessé de se faire sentir *avant* la dégémination et la réduction des groupes consonantiques», se cache un grand nombre d'implicites: (1) les diphtongaisons libres affectent les voyelles longues, (2) les voyelles sont longues dans les syllabes ouvertes, (3) la voyelle accentuée du continuateur ['ko:vedo] de ['kobeto] était longue avant la syncope, (4) elle s'est abrégée dans une syllabe fermée résultant de cette syncope: ['kōvdo], (5) elle serait automatiquement redevenue longue après la simplification des groupes consonantiques: ['ko:do], et probablement d'autres encore. Ces hypothèses sont toutes plausibles, mais ne s'imposent pas toutes également.

Il suffit parfois de remettre une seule d'entre elles en question pour faire s'écrouler un édifice fondé sur un consensus difficilement mis en place par des générations de romanistes. La reconstruction d'un nouveau système cohérent sur des bases radicalement nouvelles apparaît cependant comme une tâche titanesque. On comprend que peu de chercheurs aient été tentés de le faire. Devant certaines exceptions dérangelantes, les variantes *keute* de *coude* dans les textes anciens, par exemple, on se persuadera assez vite qu'il doit s'agir d'une exception mineure, dont quelque article maintenant oublié a dû donner une explication satisfaisante — ce qui pourrait très bien être le cas. Quand une nouvelle solution a fini par mettre un terme à tous les problèmes que posait la thèse épenthétique des *t* et *d* de *chartre* < CARCĒRĒM et de *sourdre* < SŪRGĒRĒ, par exemple, on a évité de l'étendre aux cas qui ne faisaient pas intervenir d'épenthèse, comme *faire* < FĀCĒRĒ, dont on s'accommodait fort bien. On l'étendra par contre à tous les cas où s'appliquait l'ancienne analyse épenthétique, y compris à *croître* < CRĒSCĒRĒ, même si dans ce cas, l'ancienne solution est certainement la meilleure — manifestation de cet esprit de géométrie inversé qui nous habite tous un peu et qui nous fait supposer que les mêmes effets ont les mêmes causes, et nous a fait aussi décider, par exemple, que le Ō de PŌRTŪM en espagnol ne pouvait être que dans une syllabe ouverte, puisqu'il s'est diphtongué.

La chronologie relative a un aspect formaliste rassurant: elle permet de mettre à plat toutes les données pertinentes connues d'un état de langue et de trouver LA solution sans avoir à examiner les évolutions de même nature qui se sont produites dans les autres langues de la même famille. N'est-elle pas, après tout, spécifique à chaque variété et souvent même la source des divergences dialectales? Elle s'accompagne souvent d'explications phonétiques *post hoc*, probablement fondées à l'origine sur de simples intuitions de plausibilité des propriétés auditives ou des contraintes articulatoires — parfois avec un luxe de détails qu'on serait bien en peine d'observer expérimentalement dans les langues vivantes —, mais que la répétition a promu au statut de vérités scientifiques.

Notre discipline ne pourra progresser que si elle fonde ses universaux du changement phonétique sur de véritables observations scientifiques (on consultera cependant Maddieson 1997 sur les enjeux et les limites des explications phonétiques), et surtout sur les compilations à grande échelle des changements effectivement observés dans les langues du

monde. Les langues romanes constituent un véritable laboratoire qu'il faut mettre à profit, non seulement pour observer les régularités du changement phonétique en général, mais aussi pour évaluer la plausibilité de certaines évolutions dans un parler spécifique, en les comparant à celles des autres parlers avec lesquels il partage une longue histoire commune. On doit s'interroger sur la validité d'une chronologie qui exige un développement radicalement différent du latin du nord des Gaules dès le II<sup>e</sup> siècle.

Notre discipline ne peut pas non plus se limiter aux modèles hérités des conceptions néogrammaticiennes «uniformitarianistes» du changement phonétique (cf. Swiggers 2001: 34) et doit tenir compte de sa variabilité.

Enfin il faudrait peut-être revoir les objectifs de notre enseignement universitaire. Pourquoi consacrer aux premiers niveaux d'enseignement tant d'énergie à faire apprendre une chronologie dont les acquis sont si fragiles? Ne pourrait-on se demander aussi, par exemple, pourquoi le *t* de *prophétie* se prononçait [ts] en ancien français (puis [s] en français moderne)?

## 8 Bibliographie

- Absalom, Matthew (2002): C. r. de Repetti 2000. In: *Phonology* 19, 129–135.  
 ALF = Gilliéron et Edmont (1902–1910).  
 ALN = Brasseur (1980–).  
 Anderson, James M. (1965): A study of syncope in Vulgar Latin. In: *Word* 21, 70–85.  
 Andrieux-Reix, Nelly (1993): *Ancien et moyen français: Exercices de phonétique*. Paris: PUF.  
 Avalle, D'Arco Silvio (1962): *Cultura e lingua francese delle origini nella «Passion» di Clermont-Ferrand*. Milano: Riccardo Ricciardi.  
 Baldinger, Kurt (1971–): *Dictionnaire étymologique de l'ancien français*. Québec: PUL; Tübingen: Niemeyer; Paris: Klincksieck.  
 Baroni, Marco / Laura Vanelli (2000): The relationship between vowel length and consonantal voicing in Friulian. In: Repetti 2000: 13–44.  
 Benincà, Paola (1989): Friulano. Evoluzione della grammatica. In: *LRL*, vol. 3, 563–585.  
 Benincà, Paola / Laura Vanelli (1978): Il plurale friulano: contributo allo studio del plurale romanzo. In: *RLiR* 42, 241–292.  
 Berger, Hermann (1974): *Das Yasin-Burushaski (Werchikwar)*. Wiesbaden: Otto Harrassowitz.  
 Bjerrome, Gunnar (1957): *Le patois de Bagnes (Valais)*. Stockholm: Almqvist et Wiksell.  
 Bliss, Alan Joseph (1952 / 1953): Vowel-quantity in Middle English borrowings from Anglo-Norman. In: *AL* 4, 121–147; 5, 22–47.  
 Blondin, Rolland (1975): *Fonction, structure et évolution phonétique*. Lille: Atelier de reproduction des thèses de l'Université de Lille III; Paris: Champion (diffusion).  
 Blondheim, David Simon (1937): *Les gloses françaises dans les commentaires talmudiques de Raschi*, tome 2. *Études lexicographiques*. Baltimore: The John Hopkins Press; London: OUP; Paris: «Les belles lettres».  
 Bourciez, Édouard (<sup>1</sup>1899, <sup>8</sup>1937, <sup>9</sup>1958): *Précis historique de phonétique française*. Paris: Klincksieck. (<sup>9</sup>1958, éd. revue par les soins de Jean Bourciez.)  
 — (<sup>1</sup>1910, <sup>5</sup>1967): *Éléments de linguistique romane*. Paris: Klincksieck. (<sup>5</sup>1967, éd. révisée par l'auteur et par les soins de Jean Bourciez.)  
 Bourciez, Édouard / Jean (1967): *Phonétique française*. Paris: Klincksieck.

- Brasseur, Patrice (1980–): *Atlas linguistique et ethnologique normand*. Paris: CNRS.
- Carton, Fernand (1974): *Introduction à la phonétique du français*. Paris: Bordas.
- Chambon, Jean-Pierre / Yan Greub (2000): Données nouvelles pour la linguistique galloromane: les légendes monétaires mérovingiennes. In: *BSLP* 95, 47–182.
- Chauveau, Jean-Paul (1984): *Le gallo: une présentation*. In: *Studi* 26; 27. Brest: Université de Bretagne.
- (1989): *Évolutions phonétiques en gallo*. Paris: CNRS.
- Craddock, Jerry R. (1991): La *General Estoria*, Parte IV, de Alfonso X el Sabio y la síncopa nominal y verbal en el español alfonsí. In: *ALMéxico* 29, 83–94.
- Dalbera, Jean-Philippe (1994): *Les parlers des Alpes-Maritimes, Étude comparative, Essai de reconstruction*. London: Association internationale d'études occitanes.
- Darmesteter, Arsène (<sup>1</sup>1891, <sup>5</sup>s. d. [1902]): *Cours de grammaire historique de la langue française. Phonétique*, publié <sup>1</sup>par Ernest Muret; <sup>5</sup>par Léopold Sudre. Paris: Delagrave.
- Darmesteter, Arsène / David Simon Blondheim (1929): *Les gloses françaises dans les commentaires talmudiques de Raschi*, tome 1. Paris: Champion.
- Dauzat, Albert (1950): *Phonétique et grammaire historiques de la langue française*. Paris: Larousse.
- Dauzat, Albert (<sup>3</sup>1977): *Les noms de famille de France*, revue et complétée par Marie-Thérèse Morlet. Paris: Guénégaud.
- Dauzat, Albert / Charles Rostaing (<sup>2</sup>1978): *Dictionnaire étymologique des noms de lieu en France*. Paris: Guénégaud.
- DEAF = Baldinger (1971–).
- Dees, Anthonij, avec le concours de Pieter Th. van Reenen, Johan A. de Vries (1980): *Atlas des formes et des constructions des chartes françaises du XIII<sup>e</sup> siècle*. Tübingen: Niemeyer.
- De la Chaussée, François (<sup>1</sup>1974, <sup>3</sup>1989): *Initiation à la phonétique historique de l'ancien français*. Paris: Klincksieck.
- De la Chaussée, François (1977): *Initiation à la morphologie historique de l'ancien français*. Paris: Klincksieck.
- De la Chaussée, François (1981): À propos de ANATE > *ane*. *TraLiLi* 19.1, 157–160.
- De la Chaussée, François (<sup>2</sup>1988): *Noms demi-savants (issus de proparoxytons) en ancien français*. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.
- De la Chaussée, François (1991): Les dépalatalisations consonantiques de l'ancien français sont-elles datables? In: *ACILPR XVIII*, vol. 3, 129–134.
- Devaux, André (1891): Essai sur la langue vulgaire du Haut-Dauphiné au moyen âge. In: *Bulletin de l'Académie delphinale* 4.5, 81–616. Grenoble: F. Allier père et fils.
- Devaux, André (1935): *Les patois du Dauphiné*. vol. 1: *Dictionnaire des Terres-Froides*, éd. par Antonin Duraffour et l'abbé Pierre Gardette. Lyon: Bibliothèque de la Faculté catholique des lettres.
- Dubois, Jean, Mathée Giacomo, Louis Guespin, Christiane Marcellesi, Jean-Baptiste Marcellesi, Jean-Pierre Mével (1973): *Dictionnaire de linguistique*. Paris: Larousse.
- Faggin, Giorgio (1985): *Vocabolario della lingua friulana*. Udine: Del Bianco.
- Fouché, Pierre (<sup>1</sup>1958, <sup>2</sup>1969): *Phonétique historique du français*, vol. 2: *les voyelles*. Paris: Klincksieck.
- (<sup>1</sup>1961, <sup>2</sup>1966): *Phonétique historique du français*, vol. 3: *les consonnes*. Paris: Klincksieck.
- Francard, Michel (1980): *Le parler de Tenneville. Introduction à l'étude linguistique des parlers wallo-lorrains*. Louvain-la-Neuve: Cabay.
- (1994): *Dictionnaire des parlers wallons du pays de Bastogne*. Bruxelles: De Boeck.
- Gimson, Alfred Charles (<sup>c</sup>2001): *Gimson's pronunciation of English*, revised by Alan Cruttenden. London: Arnold; New York: OUP.
- Gilliéron, Jules / Edmond Edmont. 1902–1910. *Atlas linguistique de la France*. Paris: Champion.
- Gossen, Charles-Théodore (1951): *Petite grammaire de l'ancien picard. Phonétique, morphologie, syntaxe, anthologie et glossaire*. Paris: Klincksieck.

- Gsell, Otto (1996): Chronologie frühromanischer Sprachwandel. In: *LRL*, vol. 2, tome 1, 557–583.
- Gökçen, Adnan (1990): Della quantità nel vocalismo milanese. In: *Quaderni d'italianistica* 11, 238–264.
- Hagège, Claude / André Haudricourt (1978): *La phonologie panchronique*. Paris: PUF.
- Haiman, John / Paola Benincà (1992): *The Rhaeto-Romance languages*. Londres: Routledge.
- Hasselrot, Bengt (1937): *Études sur les dialectes d'Ollon et du district d'Aigle*. Uppsala: Lundequistska; Paris: Droz.
- (1939): Syncope et apocope en francoprovençal. In: *Mélanges A. Durrafour. Hommage offert par ses amis et ses élèves*. Paris: Droz; Zürich / Leipzig: Max Niehans, 37–53.
- Haudricourt, André-Georges (1972): *Problèmes de phonologie diachronique*. Paris: SELAF.
- Haudricourt, André-Georges / Alphonse Juilland (<sup>1</sup>1949, <sup>2</sup>1970): *Essai pour une histoire structurale du phonétisme français*. <sup>1</sup>Paris: Klincksieck; <sup>2</sup>La Haye: Mouton.
- Haust, Jean (1933): *Dictionnaire liégeois*. Liège: Vaillant-Carmanne.
- (1948): *Dictionnaire français-liégeois*. Liège: Vaillant-Carmanne.
- Heilmann, Luigi / Romano Oneda (1976): *Dizionario del dialetto cremonese*. Cremona: Libreria del convegno.
- Hilty, Gerold (1969): Zur Diphthongierung im Galloromanischen und im Iberoromanischen. In: Wolf-Dieter Lange und Heinz Jürgen Wolf (Hgg.): *Philologische Studien für Joseph M. Piel*. Heidelberg: Carl Winter, 95–107.
- Holm, Catherine (1991): Le maintien de la voyelle finale en galloroman dans les proparoxytons latins. In: *ACILPR XVIII*, vol. 3, 118–128.
- Hooper, Joan (1976): Word frequency in lexical diffusion and the source of morphophonological change. In: William M. Christie, Jr. (ed.): *Current progress in historical linguistics*. Amsterdam: North Holland, 95–105.
- Hualde, José Ignacio (1990): Compensatory lengthening in Friulan. In: *Probus* 2, 31–46.
- Joly, Geneviève (1995): *Précis de phonétique historique du français*. Paris: Armand Colin.
- Keating, Patricia A. (1985): Universal phonetics and the organization of grammars. In: Victoria A. Fromkin (ed.): *Phonetic linguistics. Essays in honor of Peter Ladefoged*. Orlando, Florida: Academic Press, 115–132.
- Keller, Hans-Erich (1958): *Études linguistiques sur les parlers valdôtains: contribution à la connaissance des dialectes francoprovençaux modernes*. Berne: Francke.
- Kenyon, John Samuel / Thomas Albert Knott (1944): *A pronouncing dictionary of American English*. Springfield: Merriam.
- Krepinsky, Max (1913): De la grammaire historique romane, basée sur la chronologie [en tchèque]. In: *Casopis pro moderni filologii* [Revue de philologie moderne] 3, 414–426. [cité par Straka 1953: 250n1].
- (1931): Chronologie de la diphtongaison de è, ò, et é en français. In: *Na počest sedesátych narozenin Prof. Dra Josefa Chlumského, vydáno Klubem Moderních Filologu, za prispeni kolegu, prátel a záku jeho* [Mélanges de phonétique, de linguistique et de littérature, offerts à Joseph Chlumsky par ses collègues, ses disciples et ses amis]. Prague: Klub Moderních Filologu, 55–57.
- Laborderie, Noëlle (1994): *Précis de phonétique historique*. Paris: Nathan.
- Lanly, André (<sup>1</sup>1971, <sup>3</sup>1978): *Fiches de philologie française*. Paris: Bordas.
- Lass, Roger (1997): *Historical linguistics and language change*. Cambridge: CUP.
- Leonard, Clifford S., Jr (1970): The Romance «Stammbaum» in the West. In: *RPh* 23, 261–276.
- (1972): The vocalism of Proto-Rhaeto-Romance. In: *Orbis* 21, 61–100.
- Léonard, Monique (1999): *Exercices de phonétique historique*. Paris: Nathan.
- Linskill, Joseph (1937): *Saint Léger. Étude de la langue du manuscrit de Clermont-Ferrand suivie d'une édition critique du texte avec commentaire et glossaire*. Paris: Droz.
- Maddieson, Peter (1997): Phonetic universals. In: William J. Hardcastle, John Laver (eds.): *The handbook of phonetic sciences*. Oxford: Blackwell, 619–639.
- Marouzeau, Jules (<sup>3</sup>1961): *Lexique de la terminologie linguistique*. Paris: Paul Geuthner.
- Martinet, André (1952): Celtic lenition and Western Romance consonants. *Language* 28, 192–217.

- (1955): La lénition en celtique et les consonnes du roman occidental. In: *Économie des changements phonétiques*. Berne: Francke, 257–296.
- (1956): *La description phonologique, avec application au parler francoprovençal d'Hauteville (Savoie)*. Genève: Droz; Paris: Minard.
- (1970): Remarques sur la phonologie des parlers francoprovençaux. In: *RLaR* 79, 149–156; [recueil] Martinet 1975: 195–203.
- (1961): C. r. de Keller 1958. In: *Erasmus* 14, 530–534; [recueil] Martinet 1975: 203–207.
- (1975): *Évolution des langues et reconstruction*. Paris: PUF.
- (1982): A new generation of phonemes: the French intervocalic voiced stops. In: James P. Lantolf, Gregory B. Stone (eds.): *Current research in Romance languages*. Bloomington, IN: Indiana University Linguistics Club, 1–12.
- Meyer[-Lübke], W[ilhelm] <sup>60</sup> (1884): Beiträge zur rom. Laut- und Formenlehre. In: *ZrP* 8, 205–242.
- Meyer-Lübke, Wilhelm (1890a): *Grammatik der romanischen Sprachen*, vol. 1. *Lautlehre*. Leipzig: Reisland.
- (1890b): *Grammaire des langues romanes*, vol. 1, *Phonétique*, trad. française par Eugène Rabiet. Paris; Leipzig: H. Welter.
- Meyer-Lübke, Wilhelm. (<sup>1</sup>1908, <sup>45</sup>1934): *Historische Grammatik der französischen Sprache*. Heidelberg: Carl Winters.
- (s. d.): *Grammatica storica della lingua italiana e dei dialetti toscani*, nuova ed. da Matteo Bartoli. Torino: Giovanni Chiantore.
- Montreuil, Jean-Pierre Y. (1991): Length in Milanese. In: Dieter Wanner, Douglas Kibbee (eds.): *New analyses in Romance linguistics*, selected papers from the 18th Linguistic symposium on Romance languages (Urbana-Champaign, April 7–9, 1998). Amsterdam: Benjamins, 37–47.
- Moreno Bernal, Jesús (1993): Les conditions de l'apocope dans les anciens textes castillans. In: Maria Selig, Barbara Frank, Jörg Hartmann (édd.): *Le passage à l'écrit des langues romanes*. Tübingen: Narr, 193–206.
- (1999): Contribución al estudio de la apócope de la vocal final en la General Estoria IV. In: *RFE* 79, 261–289.
- Morin, Yves Charles (1979): Maintien du *e* final dans l'évolution historique des mots du type *faire* et *maire* en français. In: *The Canadian journal of linguistics – La revue canadienne de linguistique* 24, 95–117.
- Morin, Yves Charles / Étienne Tiffou (1989): *Dictionnaire complémentaire du bourouchaski du Yasin*. Paris: Peeters/Selaf.
- Nègre, Ernest. 1990–1991. *Toponymie générale de la France*. Genève: Droz.
- Neumann, Fritz (1890): C. r. de Schwan <sup>1</sup>1888. In: *ZrP* 14, 543–586.
- Nicoli, Franco (1983): *Grammatica milanese*. Busto Arsizio: Bramante Editrice.
- Nyrop, Kristoffer (<sup>1</sup>1899, <sup>3</sup>1914): *Grammaire historique de la langue française*, tome 1. <sup>1</sup>Copenhague: E. Bojesen; <sup>3</sup>Copenhague: Gyldendalske Boghandel et Nordisk Forlag.
- Paris, Gaston (1881): Phonétique française: *o* fermé. In: *R* 10, 36–62.
- Penny, Ralph (1991): *A history of the Spanish language*. Cambridge: CUP.
- Pensado Ruiz, Carmen (1984): *Cronología relativa del castellano*. Salamanca: Ediciones Universidad de Salamanca.
- Pfister, Max (1992): Sonorisierungserscheinungen in der galloromanischen und italo-romanischen Toponomastik vor dem Jahre 900. In: Rudolf Schützeichel (Hg.): *Philologie der ältesten Ortsnamenüberlieferung* (Kieler Symposien, 1–3 Oktober 1991). Heidelberg: Carl Winter, 311–331.
- Philippon, Epaminondas (1914): Les parlers de la Comté de Bourgogne aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. In: *R* 43, 495–559.

---

<sup>60</sup> Cf. Ronjat (1930: §151).

- Pierret, Jean-Marie (<sup>1</sup>1981): *Phonétique du français: notions de phonétique générale et phonétique historique du français*. Louvain-la-Neuve: CABAY.
- (<sup>3</sup>1994): *Phonétique historique du français et notions de phonétique générale*. Leuven: Peeters; Louvain-la-Neuve: Publications linguistiques de Louvain.
- Prieto i Vives, Pilar (1994): Historical vowel lengthening in Romance: the role of sonority and foot structure. In: Michael L. Mazzola (ed.): *Issues and theory in Romance linguistics. Selected papers from the Linguistic symposium on Romance languages 23* (april 1–4, 1993). Washington, DC: Georgetown University Press, 85–96.
- (2000): Vowel lengthening in Milanese. In: Repetti 2000: 255–272.
- Pons, Teofilo G. (1973): *Dizionario del dialetto valdese della Val Germanasca (Torino)*. Torre Pellice: s. n.
- Pons, Teofilo G. / Arturo Genre (1997): *Dizionario del dialetto occitano della Val Germanasca*. Alessandria: Dell'Orso.
- Pope, Mildred K. (<sup>1</sup>1934, <sup>2</sup>1952): *From Latin to modern French with especial consideration of Anglo-Norman*. Manchester: Manchester University Press.
- Ranson, Diana L. (1999): Variation in voicing in Spanish syncopated forms. In: Robert J. Blake, Diana L. Ranson, Roger Wright (eds.): *Essays in Hispanic linguistics dedicated to Paul M. Lloyd*. Newark, Delaware: Juan de la Cuesta, 125–154.
- Ratel, chanoine Victorin (1958): *Morphologie du patois de Saint-Martin-la-Porte (Savoie)*. Paris: «Les belles lettres».
- (1976): *Je parle patois. Dictionnaire, grammaire, phonétique du patois de Saint-Martin-la-Porte (Savoie)*. Chambéry: Les imprimeries réunies.
- Reighard, John (1975): *The history of a variable rule: syncope in Latin and Old French*, Ph.D. thesis. Chicago: University of Chicago.
- Repetti, Lori (1992): Vowel length in Northern Italian dialects. In: *Probus* 4, 155–182.
- Repetti, Lori (ed.) (2000): *Phonological theory and the dialects of Italy*. Amsterdam: Benjamins.
- Rhodes, Richard A. (1996): English reduced vowels and the nature of natural processes. In: Bernhard Hurch and Richard A. Rhodes (eds.): *Natural phonology: the state of the art*. Berlin: Mouton de Gruyter, 239–259.
- Richter, Elise (1934): *Beiträge zur Geschichte der Romanismen, I. Chronologische Phonetik des Französischen bis zum Ende des 8. Jahrhunderts*. Halle: Niemeyer.
- Ronjat, Jules (1930): *Grammaire istorique [sic] des parlers provençaux modernes*, vol. 1: voyelles. Montpellier: Société des langues romanes.
- (1932): *Grammaire istorique [sic] des parlers provençaux modernes*, vol. 2: consonnes. Montpellier: Société des langues romanes.
- Sampson, Rodney (1980): On the history of final vowels from Latin to French. In: *ZrP* 96, 23–48.
- Santerre, Laurent (1974): Deux *e* et deux *a* phonologiques en français québécois. *Le français de la région de Montréal. Aspects phonologique et phonétique*. In: *CahLing* 4, 117–145.
- Santerre, Laurent, P. S. Duffour et S. McDuff (1985): La perception de la diphtongue, son importance dans les grands corpus. In: *Revue de l'Association québécoise de linguistique* 4.4, 33–53.
- Saunders, Gladys E. (1976): Evolution of vowel length in Gallo-Italian. In: *GL* 18, 14–27.
- Schwan, Eduard (<sup>1</sup>1888): *Grammatik des Altfranzösischen (Laut- und Formenlehre)*. Leipzig: Fues's Verlag (R. Reisland).
- Schwan, Eduard / Dietrich Behrens (<sup>3</sup>1897, <sup>10</sup>1914): *Grammatik des Altfranzösischen (Laut- und Formenlehre)*. Leipzig: O. R. Reisland.
- Seifert, Eva (1919): *Zur Entwicklung der Proparoxytona auf '-ite, '-ita, '-itu im Galloromanischen*, dissertation. Berlin.
- (1923): *Die Proparoxytona im Galloromanischen*. Halle (Saale): Niemeyer.
- Skårup, Povl (1994): *Morphologie synchronique de l'ancien français*. Copenhague: Munksgaards Forlag.



- Spore, Palle (1972): *La diphthongaison romane*. Odense: Odense University Press.
- Sanga, Glauco (1988): La lunghezza vocalica nel milanese e la coscienza fonologica dei parlanti. In: *RPh* 61, 290–297.
- Straka, Georges (1953): Observations sur la chronologie et les dates de quelques modifications phonétiques en roman et en français pré-littéraire. In: *RLaR* 71, 247–307.
- (1956): La dislocation linguistique de la Romania et la formation des langues romanes à la lumière de la chronologie relative des changements phonétiques. In: *RLiR* 20, 249–267; [recueil] Straka 1979: 193–211.
- (1959): Durée et timbre vocalique: observations de phonétique générale, appliquées à la phonétique historique des langues romanes. In: *Zeitschrift für Phonetik und allgemeine Sprachwissenschaft* 12, 276–300; [recueil] Straka 1979: 167–191.
- (1964): L'évolution phonétique du latin au français sous l'effet de l'énergie et de la faiblesse articuloire. In: *TraLiLi* 2.1, 17–98; [recueil] Straka 1979: 213–294.
- (1965): Naissance et disparition des consonnes palatales dans l'évolution du latin au français. In: *TraLiLi* 3.1, 117–167; [recueil] Straka 1979: 295–345.
- (1970): A propos des traitements de *-icu* et *-ica* dans les proparoxytons en français. In: *Mélanges de linguistique, de philologie et de littérature offerts à Monsieur Albert Henry*. *TraLiLi* 8.2, 297–311; [recueil] Straka 1979: 347–361.
- (1979): *Les sons et les mots: choix d'études de phonétique et de linguistique*. Paris: Klincksieck.
- (1984): À propos de PENSILE > poêle «fourneau». In: *RLiR* 48, 29–36.
- Swiggers, Pierre (2001): De Prague à Strasbourg: phonétique et phonologie du français chez Georges Gougenheim et Georges Straka. In: Bernard Laks (éd.): *Un siècle de linguistique en France: phonétique et phonologie. Modèles linguistiques* 22.1, 21–44.
- Taddei, Édith (2000): *La phonétique historique*. Paris, Armand Colin.
- Vanelli, Laura (1979): L'allungamento delle vocali in friulano. In: *Ce fastu?* 55, 66–75.
- Vennemann, Theo (1988): *Preference laws for syllable structure and the explanation of sound change*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Wüest, Jakob (1979): *La dialectalisation de la Gallo-Romania. Problèmes phonologiques*. Bern: Francke.
- Zink, Gaston (<sup>1</sup>1986, <sup>3</sup>1991): *Phonétique historique du français*. Paris: PUF.